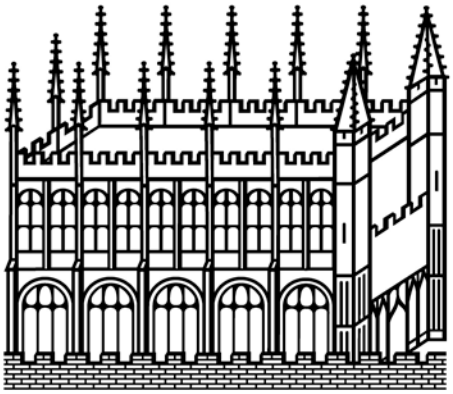


Bodleian Libraries

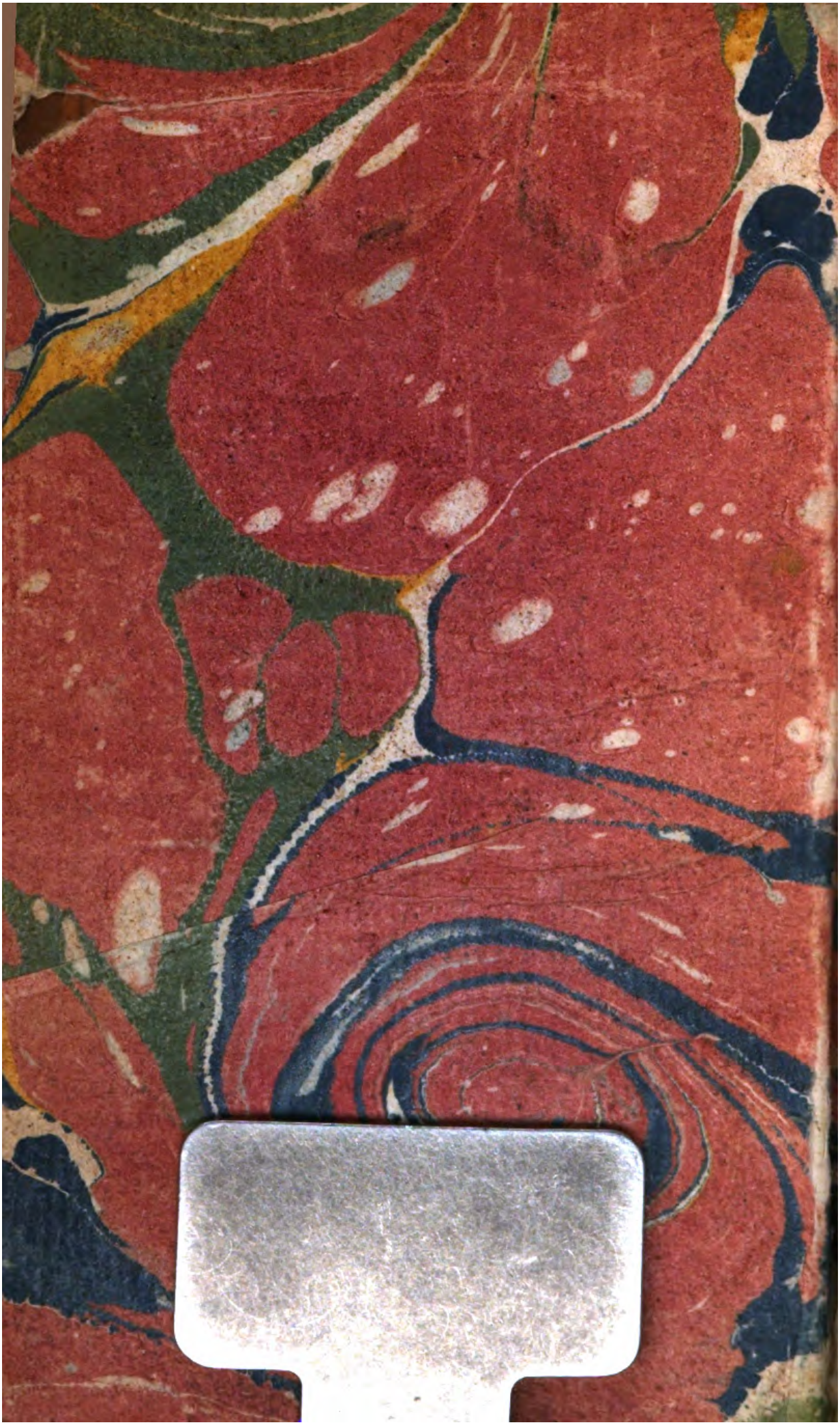
UNIVERSITY OF OXFORD

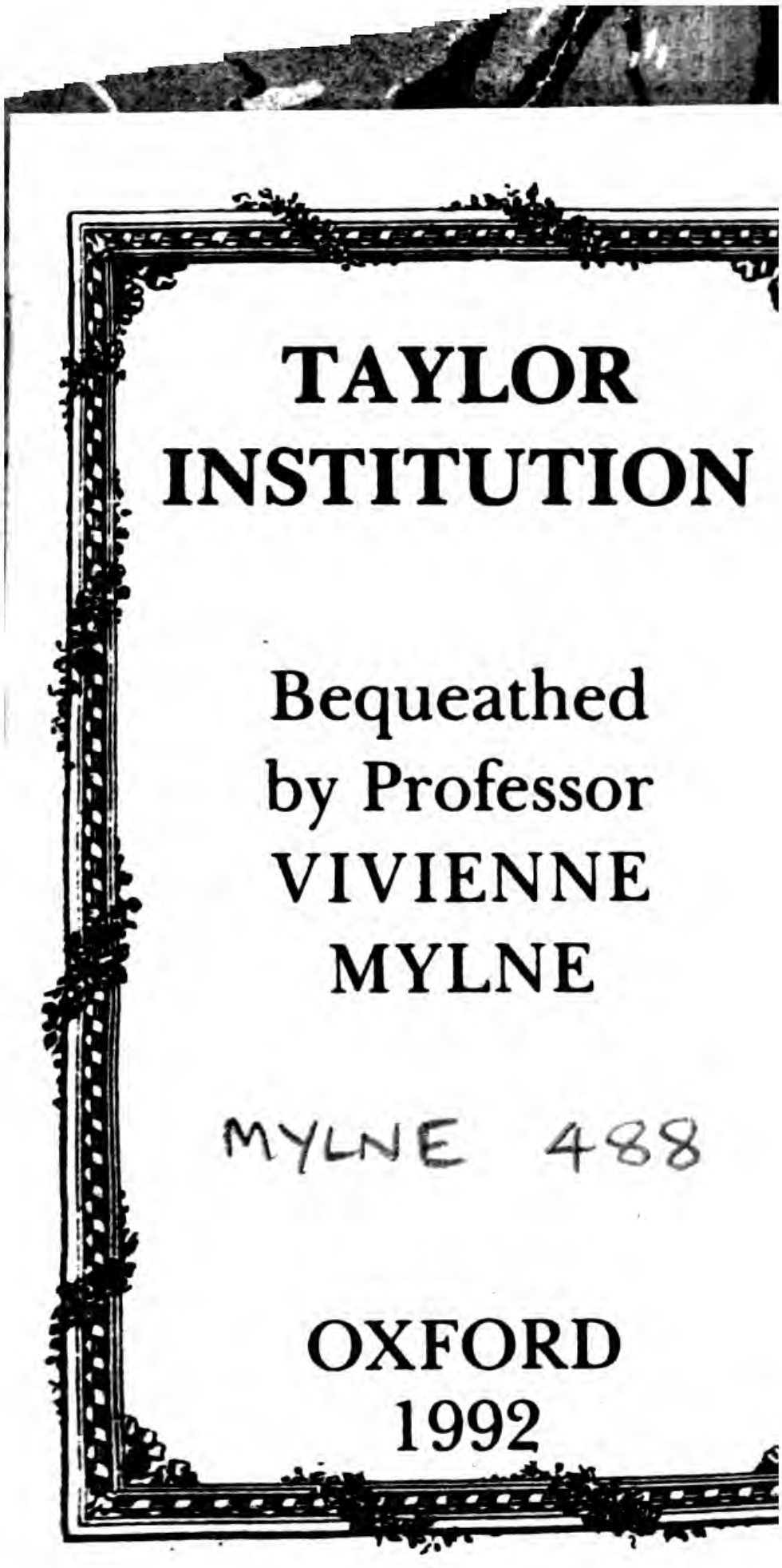
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.




TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 488

OXFORD
1992

MÉMOIRES

DU COMTE

DE GRAMMONT.

MÉMOIRES

DU COMTE

DE GRAMMONT;

Par le C. Antoine HAMILTON.

TOME SECOND.

A LONDRES.

M. DCC. LXXXI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

MÉMOIRES
DE
GRAMMONT.

CHAPITRE PREMIER.

LE comte *de Briſtol*, ambitieux & toujours inquiet, avoit eſſayé toutes ſortes de moyens pour ſe mettre en crédit auprès du roi. Comme c'étoit ce même *Dighby*, dont *Buſſy* fait mention dans ſes annales, il ſuffira de dire, qu'il n'avoit pas changé de caractere : il ſavoit que l'amour & les plaiſirs gouvernoient un maître qu'il gouvernoit à l'excluſion du chancelier; ainſi c'étoit fêtes ſur fêtes chez lui : le luxe & la délicateſſe regnoient dans ces repas nocturnes, qui ſont l'enchaînement des autres voluptés. De tous ces repas étoient meſdemoiſelles *Brouk*, ſes parentes. Elles étoient toutes deux faites pour donner de l'amour, & pour en prendre. C'étoit bien ce qu'il falloit au roi. *Briſtol* voyoit les choſes en train de lui donner bonne opinion de

ſon projet ; mais la *Caſtelmaine*, nouvellement en poſſeſſion de toute la tendreſſe du roi, ne fut pas d'humeur alors de la partager avec une autre, comme elle fit ſottement depuis, en mépriſant mademoiſelle *Stwart*. Dès qu'elle eut le vent de ces menées, ſous prétexte de vouloir être de toutes les parties, elle les troubla. Le comte de *Briſtol* n'eut qu'à rengaîner ſes deſſeins, & mademoiſelle *Brouk* ſes avances. Le roi n'oſoit plus y ſonger : mais monſieur ſon frere voulut bien ſe charger de ſon refus : & mademoiſelle *Brouk* accepta l'offre de ſon cœur, en attendant qu'il plût au ciel de diſpoſer autrement d'elle : ce qui arriva bientôt de cette maniere.

Le chevalier *Denam*, comblé de richeſſes auſſi bien que d'années, avoit paſſé ſa jeuneſſe au milieu de tous les plaiſirs, que ſans ſcrupule on ſe permet à cet âge. C'étoit un des plus beaux génies que l'Angleterre ait produits pour les ouvrages d'eſprit ; ſatyrique & goguenard dans ſes poéſies, il n'y pardonnoit, ni aux froids écrivains, ni aux maris jaloux, ni à l'épouſe. Tout y reſpiroit les bons mots & les contes agréables ; mais ſa raillerie la plus fine & la plus piquante rouloit d'ordinaire

ſur les aventures du mariage : & comme s'il eût voulu ſoutenir la vérité de ce qu'il en avoit écrit dans ſa jeuneſſe, il prit pour femme, à l'âge de ſoixante & dix-neuf ans, cette mademoiſelle *Brouk* dont nous parlons, qui n'en avoit que dix-huit.

Le duc d'*Yorck* l'avoit un peu négligée quelque tems auparavant : mais les circonſtances d'un mariage ſi mal aſſorti réveillerent ſes empreſſemens. Elle de ſon côté, lui laiſſa concevoir des eſpérances prochaines d'un bonheur, auquel mille égards s'étoient oppoſés avant ſon mariage. Elle vouloit être de la cour : & pour la promeſſe qu'elle exigeoit d'être dame du palais de la ducheſſe, elle étoit ſur le point de lui en faire une autre, ou de payer comptant, lorſque la *Cheſterfield*, au milieu de ce traité, fut tentée par ſon mauvais deſtin de lui ôter ſon amant, pour inquiéter tant de monde.

Cependant, comme elle ne pouvoit voir le duc qu'aux aſſemblées publiques, il falloit de néceſſité qu'elle y fît de grands frais en avances, pour le ſéduire ; & comme c'étoit le lorgneur le moins circonſpect de ſon tems,

toute la cour fut inſtruite d'un commerce à peine ébauché.

Ceux qui parurent les plus attentifs à leur conduite, n'étoient pas les moins intéreſſés. *Hamilton* & milord *Cheſterfield*, les obſervoient de près; mais la *Denam*, piquée de ce qu'on avoit couru ſur ſon marché, prit la liberté de ſe déchaîner de toute ſa force contre ſa rivale. *Hamilton* s'étoit flatté juſques-là, que la vanité ſeule intéreſſoit le cœur de madame *de Cheſterfield* dans cette aventure; mais il fut bientôt détrompé; de quelque indifférence qu'elle eût d'abord donné dans cette intrigue, elle n'en ſortit pas de même. On fait ſouvent plus de chemin qu'on ne veut, quand on ſe permet des agaceries qu'on croit ſans conſéquence. Le cœur a beau n'y pas avoir de part au commencement; il n'eſt pas sûr qu'il n'en prenne dans la ſuite.

Tout reſpiroit à la Cour, comme on l'a déja dit, les jeux, les plaiſirs, & tout ce que les penchans d'un prince tendre & galant inſpirent de magnificence & de politeſſe. Les beautés vouloient charmer, & les hommes ne cherchoient qu'à plaire. Chacun enfin faiſoit valoir ſes talens le mieux qu'il pouvoit.

Les uns ſe ſignaloient par la danſe : d'autres par l'air & la magnificence ; quelques-uns par l'eſprit ; beaucoup par la tendreſſe, & peu par la conſtance. Il y avoit un certain Italien à la Cour, fameux pour la guitare. Il avoit du génie pour la muſique ; & c'eſt le ſeul qui de la guitare ait pu faire quelque choſe. Mais ſa compoſition étoit ſi gracieuſe & ſi tendre, qu'il auroit donné de l'harmonie au plus ingrat de tous les inſtrumens. La vérité eſt que rien n'étoit plus difficile que de jouer à ſa maniere. Le goût du roi pour ſes compoſitions avoit tellement mis cet inſtrument à la mode, que tout le monde en jouoit bien ou mal ; & ſur la toilette des belles, on étoit auſſi sûr de voir une guitare, que d'y trouver du rouge & des mouches. Le duc d'*Yorck* en jouoit paſſablement, & le comte d'*Arran*, comme *Franciſco* lui-même. Ce *Franciſque* venoit de faire une ſarabande, qui charmoit ou déſoloit tout le monde. Car toute la guitarerie de la Cour ſe mit à l'apprendre, & dieu ſait la raclerie univerſelle que c'étoit. Le duc d'*Yorck* prétendoit ne la pas bien ſavoir, & pria milord *Arran* de la jouer devant lui. Madame *de*

Cheſterfield avoit la meilleure guittare d'Angleterre. Le comte d'*Arran*, qui vouloit jouer de ſon mieux, mena ſon alteſſe à l'appartement de madame ſa ſœur. Elle étoit logée à la cour, chez le duc d'*Ormond* ſon pere, & cette merveilleuſe guittare y logeoit avec elle. Je ne ſais ſi la choſe avoit été concertée : mais il eſt certain qu'ils trouverent la dame & la guittare au logis. Ils y trouverent auſſi milord *Cheſterfield*, tellement effrayé de cette viſite inopinée, qu'il fut quelque tems avant que de ſonger à ſe lever, pour la recevoir avec le reſpect qu'il lui devoit.

La jalouſie lui monta d'abord à la tête, comme une vapeur maligne. Mille ſoupçons plus noirs que l'encre, s'emparerent de ſon imagination. Ils ne firent que croître & embellir ; car tandis que le frere jouoit de la guittare, la ſœur jouoit de la prunelle, comme s'il n'y eût point eu d'ennemis en campagne. Cette ſarabande fut répétée plus de vingt fois. Le duc aſſura qu'on ne pouvoit mieux jouer. La *Cheſterfield* ſe récria ſur la piece : mais ſon époux qui vit bien que c'étoit à lui qu'on la jouoit, la trouva déteſtable. Cependant quoiqu'il ſouffrît mort & paſſion, de ce qu'il falloit

ſe contraindre, tandis qu'on ſe contraignoit ſi peu devant lui, il étoit réſolu de voir à quoi cette viſite aboutiroit : mais il n'en fut pas le maître. Comme il avoit l'honneur d'être chambellan de la reine, on lui vint dire qu'elle le demandoit. Son premier mouvement fut de dire qu'il étoit malade : le ſecond, de croire que la reine, qui l'envoyoit chercher ſi mal-à-propos, étoit du complot. Enfin, après toutes les extravagantes idées d'un homme ſoupçonneux, & toutes les irréſolutions d'un jaloux rétif dans le péril, il fallut partir.

Il étoit de la plus jolie humeur du monde en arrivant chez la reine. Les alarmes ſont pour les jaloux ce que les déſaſtres ſont pour les malheureux. Ils arrivent rarement ſeuls, & ne ceſſent jamais de perſécuter. Il apprit qu'on l'avoit mandé pour une audience que la reine donnoit à ſept ou huit Ambaſſadeurs de Moſcovie. A peine commençoit-il à maudire les Moſcovites, que ſon beau-frere parut, & s'attira toutes les imprécations qu'il donnoit à l'ambaſſade. Il ne douta plus qu'il ne fût d'intelligence avec ceux qu'il venoit de laiſſer enſemble : & dans ſon cœur il lui en

ſut le gré que méritoit ce bon office. Il eut bien de la peine à s'empêcher de lui témoigner ſur le champ ce qu'il penſoit d'une telle conduite. Il ne crut pas qu'il fût beſoin d'autre preuve du commerce de ſa femme, que ce qu'il venoit de voir : mais avant la fin de ce même jour, il trouva de quoi ſe perſuader qu'on avoit profité de ſon abſence, & de l'honnêteté de ſon officieux beau-frere. Il paſſa tranquillement cette nuit ; & comme il falloit ou crever, ou communiquer ſes chagrins & ſes conjectures, il ne fit que rêver & ſe promener le lendemain juſqu'à l'heure du Park. Il fut à la cour, il cherchoit quelqu'un, & s'imaginoit qu'on devinoit le ſujet du trouble qui l'agitoit. Il évitoit tout le monde, mais à la fin *Hamilton* ſe trouvant ſur ſon chemin, il crut que c'étoit ce qu'il lui falloit ; l'ayant prié qu'ils puſſent faire un tour de promenade enſemble à Hyde-Park, il le prit dans ſon carroſſe, & ils arriverent au cours en grand ſilence de part & d'autre.

Hamilton, qui le vit tout jaune & tout rêveur, s'imagina qu'il ne venoit que de s'appercevoir de ce que tout le monde voyoit depuis long-tems. *Cheſterfield*, après un petit préambule qui ne ſignifioit pas grand'choſe,

lui demanda comme ſes affaires alloient auprès de madame *de Caſtelmaine*. *Hamilton*, qui vit bien que cette queſtion n'alloit pas au fait, ne laiſſa pas de l'en remercier : & comme il méditoit quelque réponſe : « Madame votre » couſine, lui dit *Cheſterfield*, eſt extrême» ment coquette, & il ne tiendroit qu'à » moi de croire qu'elle n'eſt pas extrême» ment ſage. « *Hamilton* trouva ce dernier article un peu fort ; & s'étant mis à le réfuter : » Mon dieu, lui dit milord *Cheſterfield*, vous » voyez, auſſi bien que toute la cour, les airs » qu'elle ſe donne. Les maris ſont toujours les » derniers à qui l'on parle de ce qui les re» garde ; mais ils ne ſont pas toujours les der» niers à s'en appercevoir. Je ne ſuis pas ſur» pris, que m'ayant fait d'autres confidences, » vous m'ayez caché celle-là ; mais comme je » me flatte de quelque part dans votre eſtime, » je ſerois fâché que vous cruſſiez que je ſuis » aſſez ſot pour ne rien voir, quoique je ſois » aſſez honnête pour ne rien dire. Cependant » on outre tellement les choſes, qu'il faut à » la fin prendre un parti. Dieu me préſerve » de faire le jaloux, le perſonnage eſt odieux ; » mais auſſi je ne prétends pas qu'une patience » ridicule me rende la fable de la ville. Soyez

» donc juge par les choſes que je vais vous » dire, ſi je dois m'armer d'indolence, où » ſi je dois prendre des meſures pour m'en » garantir.

» Son Alteſſe me fit hier l'honneur de ve- » nir voir ma femme. *Hamilton* treſſaillit à » ce début. Oui pourſuivit l'autre, elle ſe » donna cette peine, & monſieur d'*Arran* » prit celle de nous l'amener. N'admirez- » vous pas qu'un homme de ſa naiſſance faſſe » un tel perſonnage ? Quelle fortune peut-il » eſpérer auprès de celui qui l'emploie à ces » indignes ſervices ? Mais il y a long-tems » que nous le connoiſſons pour la plus pauvre » eſpece d'Angleterre, avec ſa guittare & ſes » autres nigauderies. » *Cheſterfield* après cette légere ébauche du mérite de ſon beau-frere, ſe mit à conter les obſervations qu'il avoit faites pendant ſa viſite, & lui demanda ce qu'il croyoit de ſon couſin d'*Arran*, qui les avoit ſi bonnement laiſſés enſemble. Cela vous ſurprendra donc, pourſuivit-il ? « Or, écou- » tez ſi j'ai raiſon de croire que la fin de cette » belle viſite ſe ſoit paſſée dans la derniere in- » nocence. Madame *de Cheſterfield* eſt aimable, » il en faut convenir : mais il s'en faut beau-

» coup qu'elle ſoit auſſi merveilleuſe qu'elle
» ſe l'imagine. Vous ſavez qu'elle a le pied
» vilain ; mais vous ne ſavez pas qu'elle a la
» jambe encore plus vilaine. Pardonnez-moi,
» diſoit *Hamilton*, en lui-même : & l'autre
» continuant ſa deſcription, elle l'a groſſe &
» courte, pourſuivit-il : & pour diminuer ſes
» défauts, autant que cela ſe peut, elle ne
» porte preſque que des bas verds. » *Hamil-*
ton ne pouvoit deviner à quoi diable tout
cela viſoit : & *Cheſterfield* devinant ſa penſée :
« Donnez-vous un peu de patience, lui dit-
» il, je me trouvai hier chez Mademoiſelle
» *Stwart*, après l'audience de ces damnés
» Moſcovites. Le roi venoit d'y arriver : &
» comme ſi le duc eût juré de me pourſuivre
» par-tout, ce jour-là, il vint un moment
» après. La converſation roula ſur la figure
» extraordinaire des ambaſſadeurs. Je ne ſais
» où ce fou de *Crafs* avoit pris que les Moſ-
» covites avoient tous de belles femmes, &
» que leurs femmes avoient toutes la jambe
» belle. Le roi ſoutint qu'il n'y en avoit point
» de ſi belles que celles de Mademoiſelle
» *Stwart*. Elle pour ſoutenir la gageure, ſe
» mit à la montrer juſqu'au-deſſus du genou.
» On étoit prêt de ſe proſterner pour en ado-

» rer la beauté; car effectivement, il n'y en » a point de plus belle. Mais le duc tout ſeul » ſe mit à la critiquer. Il ſoutint qu'elle étoit » trop menue, & prononça qu'il n'y avoit » rien de tel qu'une jambe plus groſſe & moins » longue; & conclut enfin qu'il n'y avoit » point de ſalut pour une jambe ſans bas » verds. C'étoit, ſelon moi, déclarer qu'il en » venoit de voir, & qu'il en avoit encore » la mémoire toute fraîche. »

Hamilton ne ſavoit quelle contenance tenir, pendant un récit qui lui donnoit à-peu-près les mêmes conjectures. Il hauſſa les épaules, en diſant foiblement que les apparences étoient ſouvent trompeuſes; que madame *Cheſterfield* avoit la foibleſſe de toutes les belles, qui croient que leur mérite s'établit ſur le nombre des adorateurs, & que quelques airs qu'elle ſe fût imprudemment donnés, pour ne pas rebuter ſon alteſſe, il n'y avoit pas d'apparence qu'elle voulût conſentir à de plus grandes complaiſances pour l'engager. Il avoit beau donner des conſolations qu'il ne ſentoit pas: *Cheſterfield* vit bien qu'il ne penſoit rien moins que ce qu'il diſoit; mais il lui ſut bon gré de la part qu'il lui voyoit prendre à ſes intérêts.

Hamilton eut hâte de ſe trouver chez lui pour écrire pis que pendre à madame ſa couſine. Le ſtyle de ce billet ne reſſembloit en rien à celui des premiers qu'il lui avoit écrits. Les reproches, l'aigreur, la tendreſſe, les menaces, & tout l'attirail d'un amant qui croit gronder avec raiſon, compoſoient cette épître. Il fut la rendre en main propre, de peur d'accident.

Jamais elle ne lui parut ſi belle que dans ce moment, & jamais ſes yeux ne lui témoignerent tant de bonne volonté. Son cœur en fut attendri, mais il ne voulut pas perdre les jolies choſes qu'il avoit miſes dans ſa lettre. Elle lui ſerra la main en la recevant. Cette action acheva de le déſarmer. Il eût donné toutes choſes pour ravoir cette lettre. Il lui ſembloit dans ce moment qu'il n'y avoit pas un mot de vrai dans tout ce qu'il lui reprochoit. Son mari lui parut un viſionnaire, un impoſteur, & rien moins que ce qu'il avoit cru quelques momens auparavant; mais ces remords venoient un peu tard. Il venoit de rendre ſon billet, & la *Cheſterfield* avoit marqué tant d'impatience & tant d'empreſſement de trouver un moment pour lire, après

l'avoir reçu, que tout ſembloit la juſtifier & le confondre. Elle ſe défit tellement quellement d'une viſite ſérieuſe qui l'aſſiégeoit, pour paſſer dans ſon cabinet. Il ſe crut trop coupable pour oſer attendre ſon retour. Il ſortit avec la compagnie ; mais il n'oſa jamais ſe préſenter devant elle le lendemain pour avoir une réponſe à ſa lettre. Il la trouva pourtant à la cour, & ce fut la premiere fois depuis leur commerce, qu'il ne l'avoit point cherchée. Il ſe tenoit à l'écart, n'oſoit lever les yeux ſur elle, & paroiſſoit d'un embarras à faire rire ou à faire pitié, lorſque s'étant approchée de lui : « N'eſt-il pas vrai, dit-elle, » que vous voilà dans la ſituation du monde » la plus ſotte, pour un homme d'eſprit : » vous voudriez une réponſe : vous n'en eſ» pérez pas : cependant, vous la ſouhaitez » & la craignez également. Je vous en ai » pourtant fait une. » Elle n'eut que le tems de lui dire ces trois ou quatre mots ; mais ce fut d'un air & d'un regard à lui faire croire que c'étoit *Vénus* avec toutes ſes graces qui venoit de lui parler. Il étoit auprès d'elle quand le jeu de la reine commença. Elle s'y mit. Il étoit en peine de ſavoir quand, ou par

où ſortiroit cette réponſe, lorſqu'elle le pria de vouloir bien mettre quelque part ſes gants & ſon éventail. Il les reçut avec le billet dont il étoit queſtion. Il n'avoit rien trouvé de ſévere ni d'ennemi dans le diſcours qu'elle lui avoit tenu ; c'eſt pourquoi il ſe hâta d'ouvrir ſon billet, voici ce qu'il y trouva.

» Vos emportemens ſont ſi ridicules, que » c'eſt vous faire grace que de les attribuer » à un excès de tendreſſe, qui vous tourne » la tête. Il faut avoir bien envie d'être ja- » loux, pour le devenir de celui dont vous » me parlez. Bon Dieu ! quel amant pour » donner de l'inquiétude à un homme d'eſ- » prit, & quel eſprit, pour s'être emparé » du mien ? N'avez-vous point de honte de » donner dans les viſions d'un jaloux, qui » n'a rapporté que cela d'Italie ? La fable » des bas verds, qui s'eſt trouvée l'objet de » ſes caprices, vous a pu ſéduire par des » circonſtances ſi pitoyables ! Que ne s'eſt-il » vanté dans les confidences qu'il vous a » faites, d'avoir mis en pieces ma pauvre » guittare ? Cet exploit vous auroit peut être » plus convaincu que tout le reſte. Rentrez » en vous-même, & ſi vous m'aimez, louez

» la fortune de ce qu'une jalouſie ſi mal fon-
» dée détourne l'attention qu'on devroit
» avoir ſur mes ſentimens pour l'homme le
» plus aimable & le plus dangereux de la
» cour ».

Hamilton penſa pleurer de tendreſſe, à ces marques d'une bonté dont il ſe croyoit indigne. Il ne ſe contenta pas de porter la bouche avec tranſport ſur toutes les parties de ce billet ; il baiſa trois ou quatre fois ſes gants & ſon éventail. Le jeu fini, la *Cheſterfield* les reçut de ſes mains, & lut dans ſes yeux toute la joie que ſon billet avoit répandue dans ſon ame. Il n'avoit garde de ſe contenter de ce que les regards avoient pu lui marquer ; il courut chez lui, pour lui en écrire quatre fois autant.

Que cette lettre fut différente de l'autre ! Peut-être ne valoit-elle pas tant ; car on n'a pas tant d'eſprit quand on demande pardon que quand on offenſe : & il s'en faut bien que le ſtyle des douceurs ſoit auſſi touchant dans une lettre, que celui des invectives.

Quoi qu'il en ſoit, ſa paix fut faite, leur intelligence devint plus vive après cette querelle, & la *Cheſterfield*, pour le rendre auſſi tranquille

tranquille qu'il avoit été défiant, ſe paroit à tous momens d'un feint mépris pour ſon rival, & d'une averſion ſincere pour ſon mari.

La confiance qu'il en prit fut telle, qu'il conſentit qu'elle donneroit au public quelques apparences en faveur du Duc, pour ſauver celles de leur commerce ſecret. Ainſi, rien ne troubloit le repos de ſon cœur, que l'impatience de trouver une occaſion favorable pour mettre le comble à ſes vœux. Il lui ſembloit qu'il ne tenoit qu'à elle de la faire naître. Elle s'en défendoit par les obſtacles dont elle faiſoit le dénombrement, & qu'elle ne demandoit pas mieux que de lui voir lever avec toute ſon induſtrie & tous ſes empreſſemens.

Cela lui fermoit la bouche; & tandis qu'il y travailloit, & qu'il étoit dans l'admiration comme deux perſonnes qui ſe vouloient tant de bien, & qui étoient d'accord, ne pouvoient parvenir qu'aux ſouhaits, la fortune fit éclater une aventure imprévue, qui ne lui permit plus de douter ni du bonheur de ſon rival, ni des perfidies de ſa maîtreſſe.

Les revers de la fortune épargnent ſouvent lorſqu'on craint le plus ; & ſouvent ils accablent lorſqu'on les mérite & qu'on les prévoit le moins. *Hamilton* étoit au milieu de la lettre la plus tendre & la plus paſſionnée qu'il eût jamais écrite à madame de *Cheſterfield*, lorſque ſon mari vint lui annoncer les particularités de cette derniere découverte. Il n'eut que le temps de cacher cet ouvrage galant parmi d'autres papiers, tant on étoit venu dans ſa chambre avec précipitation. Il avoit encore le cœur & l'eſprit ſi remplis de ce qu'il écrivoit à madame de *Cheſterfield*, que ſon mari fut d'abord mal reçu dans ſes accuſations : outre qu'il arrivoit mal-à-propos à ſon gré, de toutes les façons. Il fallut pourtant l'écouter, & le premier moment d'attention lui fit bien changer de ſentiment. Il ouvroit de grands yeux à meſure qu'on lui contoit des circonſtances d'une indiſcrétion ſi outrée, qu'elles lui paroiſſoient incroyables, malgré les particularités du fait. » Vous avez raiſon d'en » être ſurpris, lui dit *Cheſterfield* en finiſ- » ſant : mais pour peu que vous doutiez de » ce que je viens de dire, il ne vous ſera

» pas difficile de trouver des témoins pour
» le confirmer : car la ſcene de ces tendres
» familiarités n'a pas été moins publique que
» l'eſt la chambre où l'on joue chez la
» reine ; & cette chambre étoit alors, Dieu
» merci, honnêtement remplie de monde.
» La *Denam* s'eſt apperçue la premiere de ce
» qu'ils croyoient finement cacher dans la
» foule. Vous jugez bien comme la *Denam*
» a tenu le cas ſecret. La vérité eſt qu'elle
» s'eſt adreſſée à moi tout le premier,
» comme j'entrois, pour me dire d'avertir
» ma femme, que d'autres pourroient s'ap-
» percevoir de ce qu'il ne tenoit qu'à moi
» d'aller voir.

» Madame votre couſine jouoit comme
» je vous ai dit. Le Duc étoit aſſis auprès
» d'elle. Je ne ſais ce que ſa main étoit
» devenue : mais je ſais bien qu'il s'en
» falloit juſqu'au coude qu'on ne lui vît le
» bras tout entier. J'étois derriere eux,
» dans la place que la *Denam* venoit de
» quitter. Il me vit en ſe retournant, &
» fut ſi troublé de ma préſence, qu'il penſa
» déshabiller madame de *Cheſterfield* en
» retirant ſa main. Je ne ſais s'ils ſe ſont

» apperçus qu'on les ait découverts : mais je » ſais bien que madame *Denam* mettra bon » ordre que perſonne ne l'ignore. Je vous » avoue, que je ſuis dans un embarras que je » ne puis vous exprimer. Je ne balancerois pas » à prendre mon parti, ſi les reſſentimens » m'étoient permis contre celui qui m'ou- » trage. Pour elle, je ſaurois bien m'en faire » raiſon, ſi, toute indigne qu'elle eſt d'au- » cun ménagement, je n'avois des égards » pour une famille illuſtre, qu'un éclat digne » d'une telle injure mettroit au déſeſpoir. » Vous y avez par-là quelque intérêt : vous » êtes de mes amis, & je vous ouvre mon » cœur ſur la choſe du monde la plus déli- » cate. Voyons donc enſemble ce que je » dois faire dans une occaſion ſi déſagréable ».

Hamilton, plus interdit & plus confondu que lui, n'étoit pas trop en état de lui donner des conſeils. Il n'écoutoit que la jalouſie, & ne reſpiroit que la vengeance. Mais ces mouvemens s'étant un peu calmés ſur l'eſpoir qu'il y avoit de la calomnie, ou du moins de l'exagération, dans ce que l'on imputoit à la *Cheſterfield*, il pria ſon mari de ſuſpendre ſes réſolutions, juſqu'à ce qu'il

fût plus amplement informé du fait. Il l'aſſura pourtant, s'il trouvoit que les choſes fuſſent comme il venoit de le dire, qu'il fermeroit les yeux à tous autres intérêts que les ſiens.

Ils ſe ſéparerent là-deſſus; & dès les premieres enquêtes, *Hamilton* trouva preſque tout le monde inſtruit d'une aventure à laquelle chacun ajoutoit quelque choſe en la contant. Le dépit & le reſſentiment s'allumoient dans ſon cœur, à meſure que toute ſa tendreſſe pour elle s'y éteignoit.

Il ne tenoit qu'à lui de la voir, pour lui faire tous les reproches qu'on eſt preſſé de faire dans ces occaſions. Mais il étoit trop en colere pour en donner des marques qui euſſent attiré quelque éclairciſſement. Il ſe conſidéroit comme le ſeul qui fût véritablement outragé dans cette aventure, ne comptant pour rien l'injure d'un époux, en comparaiſon de celle d'un amant.

Il courut chez milord *Cheſterfield*, dans le tranſport qui l'aveugloit, & lui dit qu'il en avoit aſſez appris, pour lui donner enfin un conſeil qu'il ſuivroit lui-même en cas pareil; qu'il n'y avoit plus à balancer, s'il

vouloit ſauver une femme ſi fortement prévenue, & qui peut-être n'avoit pas encore perdu toute ſon innocence, en perdant toute ſa raiſon; qu'il falloit inceſſamment la mener à la campagne, & que pour ne lui pas donner le tems de ſe reconnoître, le plutôt ſeroit le mieux.

Milord *Cheſterfield* n'eut pas de peine à ſuivre un conſeil qu'il avoit déja regardé comme le ſeul qu'on lui pût donner en ami. Mais ſa femme, qui ne ſe doutoit pas encore qu'on eût fait cette nouvelle découverte ſur ſa conduite, crut qu'il ſe moquoit lorſqu'il lui dit qu'il falloit ſe préparer à partir pour la campagne, dans deux jours. Elle ſe l'imagina d'autant plus, qu'on étoit au cœur d'un hiver extrêmement rude : mais elle s'apperçut bientôt que c'étoit tout de bon. Elle connut à l'air & aux manieres de ſon mari, qu'il croyoit avoir quelque ſujet bien fondé de la traiter avec cette hauteur; & voyant tous ſes parens froids & ſérieux ſur les plaintes qu'elle leur en fit, elle n'eſpéra plus dans cet abandonnement univerſel, qu'en la tendreſſe d'*Hamilton*. Elle comptoit bien qu'elle ſeroit éclaircie par lui, d'un malheur dont

elle ignoroit la cauſe, & que ſa paſſion trouveroit enfin un moyen de rompre un voyage, dont elle ſe flattoit qu'il ſeroit encore plus outré qu'elle : mais c'étoit s'attendre à la pitié d'un crocodile.

Enfin, comme elle vit arriver la veille de ſon départ ; que tous les préparatifs d'un long voyage étoient faits ; qu'elle recevoit des viſites d'adieu dans les formes, & que cependant elle n'avoit aucune nouvelle d'*Hamilton*, ſa patience & ſon eſpoir furent à bout dans cet état funeſte. Quelques larmes l'auroient ſoulagée : mais elle aima mieux ſe contraindre ſur ce ſoulagement, que d'en donner le plaiſir à ſon époux. Le procédé d'*Hamilton* lui paroiſſoit inconcevable : & ne le voyant point paroître, elle trouva moyen de lui faire tenir ce billet.

» Seriez-vous du nombre de ceux, qui » ſans daigner m'apprendre pour quel crime » on me traite en eſclave, conſentent à mon » enlévement ? Que veulent dire votre ſilence » & votre inaction, dans une conjoncture » où votre tendreſſe devroit être la plus » vive ? Je touche au moment de mon dé- » part, & j'ai honte de ſentir que vous me

» le faites enviſager avec horreur, puiſque » j'ai raiſon de croire que vous en êtes » moins touché qu'aucun autre. Faites-moi » du moins ſavoir où l'on m'entraîne, ce » qu'on veut faire de moi dans les dé- » ſerts, & pourquoi vous paroiſſez avec » toute la terre, changé pour une perſonne » que toute la terre n'obligeroit pas à chan- » ger ſi votre foibleſſe ou votre ingratitude » ne vous rendoit indigne de ſa tendreſſe ».

Ce billet ne fit que l'endurcir & le rendre plus fier de ſa vengeance. Il avaloit à longs traits le plaiſir de la voir au déſeſpoir, parce qu'il ne doutoit pas que ſa douleur & le regret de ſon départ ne fuſſent pour un autre. Il ſe complaiſoit merveilleuſement dans la part qu'il avoit à ſon affliction, & ſe ſavoit bon gré du conſeil qu'il avoit imaginé, pour la ſéparer d'un rival peut être ſur le point d'être heureux. Ainſi fortifié qu'il étoit contre ſa propre tendreſſe, par tout ce que les reſſentimens jaloux ont de plus impitoyable, il la vit partir d'une indifférence, qu'il n'eut garde de lui cacher. Ce traitement imprévu ſe joignant à tant de diſgraces réu-

nies

nies pour l'accabler tout d'un coup, penſa véritablement la mettre au déſeſpoir.

La cour fut remplie du bruit de cet événement. Perſonne n'ignoroit le motif de ce prompt départ : mais peu de gens approuverent le procédé de milord *Cheſterfield*. On regardoit avec étonnement en Angleterre un homme qui avoit la malhonnêteté d'être jaloux de ſa femme : mais dans la ville, ce fut un prodige inconnu juſqu'alors, de voir un mari recourir à ces moyens violens pour prévenir ce que craint & ce que mérite la jalouſie. On excuſoit pourtant le pauvre *Cheſterfield*, autant qu'on l'oſoit ſans s'attirer la haine publique, en accuſant la mauvaiſe éducation qu'il avoit eue. Toutes les meres promirent bien à Dieu que leurs enfans ne mettroient jamais le pied en Italie, pendant leur vie, pour en rapporter cette vilaine habitude de contraindre leurs femmes.

Comme ce fut long-tems l'entretien de la Cour, le chevalier de Grammont, qui ne ſavoit pas l'hiſtoire à fond, parut plus déchaîné contre cette tyrannie, que tous les bourgeois de Londres enſemble ; & ce fut à ce ſujet qu'il produiſit des paroles nouvelles

ſur cette fatale ſarabande, qui malheureuſement avoit eu tant de part à l'aventure. Elles paſſoient pour être de lui : mais ſi *Saint-Evremont* y avoit travaillé, ce n'étoit pas aſſurément le plus beau de ſes ouvrages, comme on verra dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE II.

TOUT homme qui croit que ſon honneur dépend de celui de ſa femme, eſt un fou qui ſe tourmente, & qui la déſeſpere : mais celui qui, naturellement jaloux, a pardeſſus ce malheur celui d'aimer ſa femme & de vouloir qu'elle ne reſpire que pour lui, eſt un forcené, que les tourmens de l'enfer ont accueilli dès ce monde, ſans que perſonne en ait pitié. Tous les raiſonnemens que l'on fait ſur ces malheureux états du mariage, vont à conclure que les précautions ſont inutiles avant le mal, & la vengeance odieuſe après.

Les Eſpagnols, tyrans de leurs femmes, plutôt par tradition que par jalouſie, ſe contentent de pourvoir à la délicateſſe de leur honneur, par les Duegnes, les grilles & les

vetroux. Les Italiens, dont les ſoupçons ſont circonſpects, & les reſſentimens vindicatifs, ont différentes méthodes de conduite entre eux. Les uns ſe mettent en repos, tenant leurs femmes ſous des ſerrures qu'ils croient impénétrables. D'autres renchériſſent par diverſes précautions ſur tout ce que les Eſpagnols peuvent imaginer pour la captivité du beau ſexe. Mais la plupart tiennent que dans un péril inévitable, ou dans une tranſgreſſion manifeſte, le plus ſûr eſt d'aſſaſſiner.

O vous, nations bénignes, qui loin de recevoir ces habitudes féroces & ces coutumes barbares, laiſſez bonnement la bride ſur le cou de vos heureuſes moitiés, vous paſſez ſans chagrin & ſans alarmes vos paiſibles jours, dans toutes les douceurs d'une indolence domeſtique.

Cheſterfield avoit bien affaire de s'aller tirer du pair de ſes patiens compatriotes, pour faire éplucher par un ridicule éclat, les particularités d'une aventure qu'on auroit peut-être ignorée hors de la cour, & qu'on auroit oubliée par-tout au bout d'un mois; mais dès qu'il eut le dos tourné pour ſe mettre en marche avec ſa priſonniere,

& l'attirail dont on le flattoit qu'elle l'avoit pourvu, dieu ſait comme on donna ſur ſon arriere-garde. Les *Rocheſter*, les *Middleſſex*, les *Sydleys*, les *Ethereges*, & toute la troupe des beaux-eſprits, mirent au jour force vaudevilles, qui divertiſſoient le public à ſes dépens.

Le chevalier de Grammont les trouva ſpirituels & récréatifs, comme on dit : & dans tous les lieux où ce ſujet étoit traité, voulant produire le ſupplément qu'il y avoit fait : " C'eſt une choſe ſinguliere, diſoit-il, „ que la campagne, qu'on peut appeller la „ potence ou les galeres d'une jeune per„ ſonne, ne ſoit faite en ce pays-ci, que „ pour les malheureuſes & non pour les „ coupables ! La pauvre petite *Cheſterfield*, „ pour quelques lorgnades d'imprudence, ſe „ voit d'abord trouſſée par un mari fâ„ cheux qui vous la mene paſſer les fêtes „ de Noël dans un château de plaiſance à „ cinquante lieues d'ici ; tandis qu'il y en a „ mille qu'on laiſſe dans la liberté de tout „ faire, qui la prennent bien auſſi, & dont „ la conduite enfin mériteroit tous les jours „ vingt coups de bâtons. Je ne nomme per-

„ ſonne, Dieu m'en garde, mais la *Mid-*
„ *leton*, la *Denam*, les filles de la reine,
„ celles de la ducheſſe, & cent autres ré-
„ pandent leurs faveurs à droite & à gau-
„ che ſans qu'on en ſouffle. Pour madame
„ *de Shrewsbury*, c'eſt une bénédiction. Je
„ m'en vais parier qu'elle feroit tous les
„ jours tuer ſon homme, qu'elle n'en iroit
„ que la tête plus levée. On diroit qu'elle a
„ des indulgences plénieres pour ſa conduite.
„ Ils ſont trois ou quatre qui portent cha-
„ cun une aune de ſes cheveux en braſſelets,
„ ſans qu'on y trouve à redire. Cependant
„ il ſera permis qu'un bourru, comme *Cheſ-*
„ *terfield*, exerce une tyrannie pareille, &
„ toute nouvelle en ce pays-ci, ſur la plus
„ jolie femme d'Angleterre, pour un rien!
„ Je ſuis ſon valet. Les précautions n'y font
„ ma foi rien : & ſouvent une femme qui
„ ne ſongeroit point à mal ſi on la laiſſoit
„ en repos, s'y voit portée par vengeance
„ ou réduite par néceſſité; c'eſt l'Evangile.
„ Ecoutez ce qu'en dit la ſarabande de
„ *Franciſco*. „

Jaloux, que ſert tout votre effort ?
L'amour eſt trop fort ;
Et quelque peine
Que l'on prenne,
Elle eſt vaine,
Quand deux cœurs une fois ſont d'accord.
Il faut devant vous
Cacher ce qu'on fait de plus doux.
On contraint ſes plus chers deſirs,
On prend cent plaiſirs.
Mais pour les ſoins
De cent témoins,
En ſecret on n'aime pas moins.

Telles étoient les paroles dont le Chevalier de Grammont paſſoit pour auteur. La juſteſſe ni le tour n'y brilloient point exceſſivement ; mais comme elles contenoient quelques vérités qui flattoient le génie de la nation & de ceux qui prenoient les intérêts du beau ſexe, toutes les dames les voulurent avoir, pour les apprendre à leurs enfans.

Pendant tout ceci, le duc d'*Yorck* qui ne voyoit plus madame de *Cheſterfield*, ne ſe fit pas de grands efforts pour l'oublier. Son abſence avoit pourtant des circonſtances bien ſenſibles pour un homme qui cauſoit ſon éloignement ; mais il y a des tempéramens heureux, qui ſe conſolent de tout,

parce qu'ils ne ſentent rien vivement. Cependant comme ſon cœur ne pouvoit demeurer dans l'inutilité, dès qu'il eut oublié la *Cheſterfield*, il ſe reſſouvint de ce qu'il avoit aimé devant, & peu s'en fallut que mademoiſelle *d'Hamilton* ne lui causât une rechûte de tendreſſe.

Il y avoit à Londres un Peintre aſſez renommé pour les portraits. Il s'appelloit *Lely*. La grande quantité de peintures du fameux *Van Dyx*, répandues en Angleterre, l'avoit beaucoup perfectionné. De tous les modernes, c'eſt celui qui dans le goût de tous ſes ouvrages a le mieux imité ſa maniere, & qui en a le plus approché. La ducheſſe d'*Yorck* voulut avoir les portraits des plus belles perſonnes de la cour. *Lely* les peignit. Il employa tout ſon art dans l'exécution. Il ne pouvoit travailler à de plus beaux ſujets. Chaque portrait parut un chef-d'œuvre; & celui de mademoiſelle *d'Hamilton* parut le plus achevé. *Lely* avoua qu'il y avoit pris plaiſir. Le duc d'*Yorck* en eut à le regarder, & ſe mit à lorgner tout de nouveau l'original. Il n'y avoit rien à faire là pour ſes eſpérances; & dans le même-temps

que ſa tendreſſe inutilement réveillée pour elle, alarmoit celle du chevalier de Grammont, la *Denam* s'aviſa de remettre ſur pied le traité qu'on avoit ſi mal-à-propos interrompu. Bientôt on en vit la concluſion. Quand les deux parties ſont de bonne-foi dans les négociations, on ne perd pas le temps à chicaner. Tout cela alla bien d'un côté; cependant, je ne ſais quelle fatalité mit obſtacle aux prétentions de l'autre. Le Duc preſſa fort la Ducheſſe de mettre la *Denam* en poſſeſſion de cette charge, qui faiſoit l'objet de ſon ambition; mais comme elle n'étoit pas caution des articles ſecrets du traité, quoiqu'elle eût paru juſqu'alors commode pour les inconſtances, & ſoumiſe aux volontés du Duc, il lui parut dur & déshonorant, de recueillir chez elle une rivale qui l'expoſeroit à faire un aſſez triſte perſonnage au milieu de ſa cour. Cependant elle ſe vit ſur le point d'y être forcée par autorité, lorſqu'un obſtacle beaucoup plus funeſte interdit pour jamais à la pauvre *Denam* l'eſpérance de cette charge fatale, qu'elle briguoit avec empreſſement.

Le vieux *Denam*, naturellement jaloux,

le devenoit de plus en plus, & ſentoit qu'il avoit raiſon. Sa femme étoit jeune & belle, lui vieux & dégoûtant. Quelle raiſon de ſe flatter que le ciel voulût le diſpenſer du ſort des maris de ſon âge & de ſa figure ? Il ſe le diſoit continuellement ; mais aux complimens qu'on lui fit de tous côtés, ſur la charge que madame ſa femme alloit avoir auprès de la Ducheſſe, il ſe dit tout ce qu'il falloit pour ſe pendre, s'il en eût eu la fermeté. Le traître aima mieux éprouver ſon courage contre une autre. Il lui falloit des exemples pour exercer ſes reſſentimens dans un pays privilégié. Celui de Milord *Cheſterfield* ne ſuffiſoit pas pour ce qu'il méditoit : outre qu'il n'avoit pas de maiſon de campagne, où mener l'infortunée *Denam*. Ainſi, le vieux ſcélérat lui fit faire un voyage bien plus long, ſans ſortir de Londres. La mort impitoyable l'enleva du milieu de ſes plus cheres eſpérances, & de ſes plus beaux jours.

Comme perſonne ne douta qu'il ne l'eût empoiſonnée, la populace de ſon quartier tint conſeil pour le lapider dès qu'il ſortiroit ; mais il ſe tint renfermé pour pleurer la mort de ſa femme, juſqu'à ce que leur fureur

fût appaiſée par un enterrement magnifique, dans lequel il fit diſtribuer au peuple quatre fois plus de vin brûlé qu'on n'en avoit bu dans aucun enterrement en Angleterre.

Pendant que la ville craignoit quelque grand déſaſtre, pour l'expiation de ces funeſtes effets de la jalouſie, *Hamilton* n'étoit pas tout à-fait ſi content qu'il s'étoit flatté de l'être après le départ de madame de *Cheſterfield.* Il n'avoit conſulté que les mouvemens du dépit dans ce qu'il avoit fait. Sa vengeance étoit ſatisfaite; mais ſon amour ne l'étoit pas; & depuis l'abſence de ce qu'il aimoit encore, malgré ſes reſſentimens, ayant eu le loiſir de faire quelques réflexions, qu'une injure récente ne permet jamais d'écouter; « A quoi bon, diſoit-il, m'être ſi » fort preſſé de rendre malheureuſe une per» ſonne, qui tout coupable qu'elle ſoit, peut » ſeule faire mon bonheur? Maudite jalou» ſie! pourſuivit-il, plus cruelle encore pour » ceux qui tourmentent que pour ceux qui » ſont tourmentés! Que m'importe d'avoir » arraché la *Cheſterfield* aux eſpérances & aux » deſirs d'un rival plus heureux, ſi je ne » l'ai pu faire ſans m'arracher à ce qu'il y

„ avoit de plus cher & de plus ſenſible aux „ penchans de mon cœur ? „

Quantité d'autres raiſonnemens de cette force, & tous hors de ſaiſon, lui prouvant nettement, que dans un engagement comme le ſien, il valoit encore mieux partager avec un autre que de ne rien avoir, il ſe rempliſſoit l'eſprit de vains repentirs & d'inutiles remords, lorſqu'il reçut une lettre de celle qui les cauſoit ; mais une lettre tellement propre à les augmenter, qu'il ſe regarda comme le plus grand ſcélérat de l'univers après l'avoir lue. La voici.

“ Vous ſerez auſſi ſurpris de cette lettre, „ que je le fus de l'air impitoyable dont „ vous vîtes mon départ. Je veux croire que „ vous vous étiez imaginé des raiſons, qui „ juſtifioient dans votre eſprit un procédé ſi „ peu convenable. Si vous êtes encore dans „ la dureté de ces ſentimens, ce ſera vous „ faire plaiſir, que de vous apprendre ce „ que je ſouffre dans la plus affreuſe des „ priſons. Tout ce qu'une campagne a de plus „ triſte dans cette ſaiſon, s'offre par tout à „ ma vue. Aſſiégée par d'impénétrables „ boues, d'une fenêtre je vois des rochers,

„ de l'autre des précipices ; mais de quelque
„ côté que je tourne mes regards dans la
„ maiſon, j'y rencontre ceux d'un jaloux,
„ moins ſupportables encore que les triſtes
„ objets qui m'environnent. J'ajouterois
„ aux malheurs de ma vie celui de paroî-
„ tre criminelle aux yeux d'un homme qui
„ devroit m'avoir juſtifiée contre les appa-
„ rences convaincantes : ſi par une inno-
„ cence avérée j'étois en droit de me plain-
„ dre, ou de faire des reproches. Mais com-
„ ment ſe juſtifier de ſi loin, & comment
„ ſe flatter que la deſcription d'un ſéjour
„ épouvantable ne vous empêchera pas de
„ m'écouter ? Mais êtes-vous digne que je
„ le ſouhaite ? Ciel ! que je vous haïrois,
„ ſi je ne vous aimois à la fureur. Venez
„ donc me voir une ſeule fois, pour enten-
„ dre ma juſtification ; & je ſuis perſuadée
„ que ſi vous me trouvez coupable après cette
„ viſite, ce ne ſera pas envers vous. Notre
„ argus part demain pour un procès qui le
„ retiendra huit jours à *Cheſter*. Je ne ſais
„ s'il le gagnera ; mais je ſais bien qu'il ne
„ tiendra qu'à vous qu'il n'en perde un qui

„ lui tient pour le moins autant au cœur „ que celui qu'il va ſolliciter. „

Il y avoit dans cette lettre de quoi faire donner tête baiſſée dans une aventure plus téméraire que celle qu'on lui propoſoit, quoiqu'elle fût aſſez gaillarde. Il ne voyoit pas trop bien comment elle feroit pour ſe juſtifier ; mais elle l'aſſuroit qu'il ſeroit content du voyage, & c'étoit tout ce qu'il demandoit pour lors.

Il avoit une parente auprès de madame de *Cheſterfield.* Cette parente qui l'avoit bien voulu ſuivre dans un exil, étoit entrée quelque peu dans leur confidence. Ce fut par elle qu'il reçut cette lettre, avec toutes les inſtructions néceſſaires ſur ſon départ & ſur ſon arrivée. Dans ces ſortes d'expéditions, le ſecret eſt néceſſaire, du moins avant que d'avoir mis l'aventure à fin. Il prit la poſte & partit de nuit, animé d'eſpérances ſi tendres & ſi flatteuſes, qu'en moins de rien, en comparaiſon du temps & des chemins, il eut fait cinquante mortelles lieues. A la derniere poſte, il renvoya diſcrétement ſon poſtillon. Il n'étoit pas encore jour ; & de peur des rochers & des précipices dont

elle avoit fait mention, il marchoit avec aſſez de prudence pour un homme amoureux.

Il évita donc heureuſement tous les mauvais pas, & ſuivant ſes inſtructions il mit pied à terre à certaine petite cabane, qui joignoit les murs du parc. Le lieu n'étoit pas magnifique; mais comme il avoit beſoin de repos, il ne ſe ſoucioit point de voir le jour, & ſe ſoucioit encore moins d'en être vu; c'eſt pourquoi, s'étant renfermé dans cette retraite obſcure, il y dormit d'un profond ſommeil juſqu'à la moitié du jour. Comme il ſentoit une grande faim à ſon réveil, il mangea fort & ferme; & comme c'étoit l'homme de la Cour le plus propre, & que la femme d'Angleterre la plus propre l'attendoit, il paſſa le reſte de la journée à ſe décraſſer & à ſe faire toutes les préparations que le temps & le lieu permettoient, ſans daigner ni mettre la tête un moment dehors, ni faire la moindre queſtion à ſes hôtes. Enfin les ordres qu'il attendoit avec impatience arriverent à l'entrée de la nuit, par une eſpece de griſon, qui lui ſervant de guide, après

avoir erré pendant une demi-heure dans les boues d'un parc de vaſte étendue, le fit entrer dans un jardin, où donnoit la porte d'une ſalle baſſe. Il fut poſté vis-à-vis de cette porte par laquelle on devoit bientôt l'introduire dans des lieux plus agréables. Son guide lui donna le bon ſoir. La nuit ſe ferma, mais la porte ne s'ouvrit point.

On étoit à la fin de l'hiver; cependant il ſembloit qu'on ne fût qu'au commencement du froid. Il étoit crotté juſques aux genoux, & ſentoit que pour peu qu'il prît encore l'air dans ce jardin, la gelée mettroit toute cette crotte à ſec. Ce commencement d'une nuit fort âpre & fort obſcure eût été rude pour une autre; mais ce n'étoit rien pour un homme qui ſe flattoit d'en paſſer ſi délicieuſement la fin. Il ne laiſſa pas de s'étonner de tant de précautions dans l'abſence du mari. Son imagination, que mille tendres idées réchauffoient, le ſoutint quelque temps contre les cruautés de l'impatience & contre les rigueurs du froid; mais il la ſentit petit à petit refroidir; & deux heures qui lui parurent deux ſiecles s'étant paſſées ſans qu'on lui donnât

le moindre ſigne de vie, ni de la porte, ni des fenêtres, il ſe mit à faire quelques raiſonnemens en lui-même ſur l'état préſent de ſes affaires, & ſur le parti qu'il y avoit à prendre dans cette conjoncture : " Si nous „ frappions à cette maudite porte, diſoit-„ il ; car encore eſt-il plus honorable, ſi „ le malheur m'en veut, de périr dans la „ maiſon, que de mourir de froid dans „ le jardin. Il eſt vrai, reprenoit-il, que ce „ parti peut expoſer une perſonne, que quel-„ que accident imprévu met peut-être à „ l'heure qu'il eſt encore plus au déſeſpoir „ que moi. „ Cette penſée le munit de tout ce qu'il pouvoit avoir de patience & de fermeté contre les ennemis qui le combattoient. Il ſe mit à ſe promener à grands pas, réſolu d'attendre le plus long-temps qu'il ſeroit poſſible, ſans en mourir, la fin d'une aventure qui commençoit ſi triſtement. Tout cela fut inutile, & quelque mouvement qu'il ſe donnât, enveloppé d'un gros manteau, l'engourdiſſement commençoit à le ſaiſir de tous côtés, & le froid dominoit en dépit de tout ce que les empreſſemens de l'amour ont de plus vif. Le

jour

jour n'étoit pas loin ; & dans l'état où la nuit l'avoit mis, jugeant que ce ſeroit déſormais inutilement que cette porte enforcelée s'ouvriroit, il regagna du mieux qu'il put l'endroit d'où il étoit parti pour cette merveilleuſe expédition.

Il fallut tous les fagots de la petite maiſon pour le dégeler. Plus il ſongeoit à ſon aventure, plus les circonſtances lui en paroiſſoient bizarres & incompréhenſibles. Mais loin de s'en prendre à la charmante *Cheſterfield*, il avoit mille différentes inquiétudes pour elle. Tantôt il s'imaginoit que ſon mari pouvoit être inopinément revenu : tantôt que quelque mal ſubit l'avoit ſaiſie ; enfin que quelque obſtacle s'étoit malheureuſement mis à la traverſe pour s'oppoſer à ſon bonheur, juſtement au fort des bonnes intentions qu'on avoit pour lui. » Mais, diſoit-il, pourquoi m'avoir oublié » dans ce maudit jardin ? Quoi ! ne pas » trouver un petit moment pour me faire au » moins quelque ſigne, puiſqu'on ne pou- » voit ni me parler, ni me recevoir ? » Il ne ſavoit à laquelle de ces conjectures s'en tenir, ni que répondre aux queſtions qu'il s'étoit

faites : mais comme il ſe flatta que tout iroit mieux la nuit ſuivante, après avoir fait vœu de ne plus remettre le pied dans ce mal-encontreux jardin, il ordonna qu'on l'avertît d'abord qu'on demanderoit à lui parler, ſe coucha dans le plus méchant lit du monde, & ne laiſſa pas de s'endormir, comme il l'eût fait dans le meilleur. Il avoit compté de n'être réveillé que par quelque lettre, ou quelque meſſage de madame de *Cheſterfield* : mais il n'avoit pas dormi deux heures, qu'il le fut par un grand bruit de cors & de chiens. La chaumiere qui lui ſervoit de retraite, touchoit, comme nous l'avons dit, les murailles du parc. Il appella ſon hôte pour ſavoir un peu que diable c'étoit que cette chaſſe, qui ſembloit être au milieu de ſa chambre, tant le bruit augmentoit en approchant. On lui dit, que c'étoit Monſeigneur qui couroit le lievre dans ſon parc. Quel Monſeigneur ? dit-il tout étonné. Monſeigneur le comte de *Cheſterfield*, répondit le payſan. Il fut ſi frappé de cette nouvelle, que dans ſa premiere ſurpriſe, il mit la tête ſous les couvertures, croyant déja le voir entrer avec

tous ſes chiens. Mais dès qu'il fut un peu revenu de ſon étonnement, il ſe mit à maudire les caprices de la fortune, ne doutant pas que le retour inopiné d'un jaloux importun, n'eût cauſé toutes les tribulations de la nuit précédente.

Il n'y eut plus moyen de ſe rendormir après une telle alarme. Il ſe leva, pour repaſſer dans ſon eſprit tous les ſtratagemes qu'on a coutume d'employer pour tromper, ou pour éloigner un vilain mari, qui s'aviſoit de négliger ſon procès pour obſéder ſa femme. Il achevoit de s'habiller & commençoit à queſtionner ſon hôte, lorſque le même griſon, qui l'avoit conduit au jardin, lui rendit une lettre, & diſparut ſans attendre la réponſe. Cette lettre étoit de ſa parente : & voici ce qu'elle contenoit.

" Je ſuis au déſeſpoir d'avoir innocem-
" ment contribué à vous attirer dans un
" lieu où l'on ne vous fait venir que pour
" ſe moquer de vous. Je m'étois oppoſée
" au projet de ce voyage, quoique je fuſſe
" perſuadée que ſa tendreſſe ſeule y eût
" part : mais elle vient de m'en déſabuſer.
" Elle triomphe dans le tour qu'elle vous a

„ joué. Non-ſeulement ſon mari n'a bougé
„ d'ici : mais il y reſte par complaiſance.
„ Il la traite le mieux du monde ; & c'eſt
„ dans leur raccommodement, qu'elle a ſu
„ que vous lui aviez conſeillé de la mener à
„ la campagne. Elle en a conçu tant de
„ dépit & d'averſion pour vous, que de la
„ maniere dont elle m'en vient de parler,
„ ſes reſſentimens ne ſont pas encore ſatis-
„ faits. Conſolez-vous de la haine d'une
„ créature dont le cœur ne méritoit pas
„ votre tendreſſe. Partez : un plus long ſé-
„ jour ici ne feroit que vous attirer quel-
„ que nouvelle diſgrace. Je n'y reſterai pas
„ long-tems : je la connois, dieu merci. Je
„ ne me repens pas de la compaſſion que
„ j'en ai d'abord eue : mais je ſuis dégoûtée
„ d'un commerce qui ne convient guere à
„ mon humeur „.

L'étonnement, la honte, le dépit & la fureur, s'emparerent de ſon cœur après cette lecture. Les menaces enſuite, les invectives & les deſirs de vengeance, exciterent tour-à-tour ſon aigreur & ſes reſſentimens : mais après y avoir bien penſé, tout cela ſe réduiſit à prendre doucement ſon petit cheval

de poſte, pour remporter à Londres un bon rhume par-deſſus les deſirs & les tendres empreſſemens qu'il en avoit apportés. Il s'éloigna de ces perfides lieux avec un peu plus de vîteſſe qu'il n'y étoit arrivé, quoiqu'il n'eût pas à beaucoup près la tête remplie d'auſſi agréables penſées. Cependant, quand il ſe crut hors de portée de rencontrer mylord *Cheſterfield* & ſa chaſſe, il voulut un peu ſe retourner, pour avoir au moins le plaiſir de voir la priſon où cette méchante bête étoit renfermée : mais il fut bien ſurpris de voir une très-belle maiſon, ſituée ſur le bord d'une riviere, au milieu d'une campagne la plus agréable & la plus riante qu'on pût voir. Au diable le précipice ou le rocher qu'il y vit. Ils n'étoient que dans la lettre de la perfide. Nouveau ſujet de reſſentiment & de confuſion pour un homme qui s'étoit cru ſavant dans les ruſes auſſi-bien que dans les foibleſſes du beau ſexe, & ſe voyoit la dupe d'une coquette, qui ſe raccommodoit avec un époux pour ſe venger d'un amant.

Il regagna la bonne ville, prêt à ſoutenir contre tous, qu'il faut être de bon naturel

pour ſe fier à la tendreſſe d'une femme qui nous a déja trompés : mais qu'il faut être fou pour courir après.

Comme cette aventure n'avoit pas beaucoup de beaux endroits pour lui, le voyage & ſes circonſtances furent ſupprimés autant qu'il lui fut poſſible : mais comme on peut croire que la *Cheſterfield* n'en garda pas le ſecret, le roi l'apprit ; & lui en ayant fait ſon compliment, il voulut un ample détail de cette expédition. Le chevalier de Grammont étoit préſent à ce récit ; & n'ayant que fort peu déclamé contre la trahiſon qu'on lui avoit faite : " Si elle a eu tort, dit-il, de „ pouſſer la choſe ſi loin, vous avez eu „ tort auſſi de revenir ſur vos pas comme „ un étourdi. Je m'en vais parier cent piſ„ toles, qu'elle s'eſt repentie plus d'une fois „ d'un reſſentiment que vous méritiez aſſez „ pour le tour que vous lui aviez joué. Les „ femmes aiment la vengeance : mais elles „ ne tiennent pas toujours leur colere ; & ſi „ vous euſſiez reſté dans le voiſinage juſqu'au „ lendemain, je veux avoir les bras caſſés, „ ſi on ne vous eût fait amende honorable „ pour l'affront de la premiere nuit ». *Ha-*

milton n'en tomba pas d'accord. Le chevalier de Grammont voulut ſoutenir ſa theſe par un exemple ; & s'adreſſant au Roi : " Sire, „ dit-il ; votre majeſté peut avoir connu „ *Marion de l'Orme.* La créature de France „ qui avoit le plus de charmes étoit celle-„ là. Quoiqu'elle eût de l'eſprit comme les „ anges, elle étoit capricieuſe comme un „ diable. Cette princeſſe m'ayant donné un „ rendez-vous, s'étoit aviſée de me l'ôter „ pour le donner à un autre. Elle m'écrivit „ le plus joli billet du monde, tout rempli „ du déſeſpoir où elle étoit d'un mal de tête, „ qui l'obligeoit à garder le lit, & qui la „ privoit du plaiſir de me voir juſqu'au len-„ demain ». Ce mal de tête ſoudainement arrivé, me parut ſuſpect, & ne doutant point que ce ne fût une défaite : oh parbleu, madame la coquette, dis-je en moi-même, ſi vous ne jouiſſez pas du plaiſir de me voir aujourd'hui, vous ne jouirez pas de celui d'en voir un autre.

" Voilà tous mes griſons en campagne, „ dont les uns battoient l'eſtrade autour de „ ſa maiſon, tandis que les autres aſſié-„ geoient ſa porte. Un de ces derniers me

„ vint dire que perſonne n'étoit entré chez
„ elle de toute l'après-midi : mais qu'un pe-
„ tit laquais en étoit ſorti ſur la brune ;
„ qu'il l'avoit ſuivi juſques dans la rue
„ Saint-Antoine, où ce laquais en avoit ren-
„ contré un autre, auquel il avoit dit ſeule-
„ ment un mot ou deux. Il ne m'en fallut
„ pas davantage pour me confirmer dans mes
„ ſoupçons, & pour former le deſſein d'être
„ de la partie, ou bien de la rompre.

„ Comme il y avoit fort loin du baigneur
„ où je logeois, juſques au fond du Marais,
„ dès que la nuit fut venue, je montai à
„ cheval ſans vouloir qu'on me ſuivît. Dès
„ que j'eus gagné la Place-Royale, le griſon
„ en ſentinelle m'aſſura qu'il n'étoit encore
„ entré perſonne chez mademoiſelle *de*
„ *l'Orme*. Je pouſſai vers la rue Saint-An-
„ toine ; & juſtement, comme je ſortois
„ de la Place-Royale, j'y vis entrer un
„ homme à pied, qui ſe cachoit de moi
„ tant qu'il pouvoit : mais il eut beau faire,
„ je le reconnus. C'étoit le duc *de Briſſac*.
„ Je ne doutai point que ce ne fût le rival
„ de cette nuit. Je m'approchai donc de
„ lui, faiſant ſemblant de douter ſi je ne

„ me

„ me trompois point, en mettant pied à „ terre d'un air fort empreſſé ». *Briſſac*, mon ami, lui dis-je, il faut que tu me faſſes un plaiſir de la derniere importance : j'ai un rendez-vous, pour la premiere fois, chez une perſonne à quatre pas d'ici. Comme ce n'eſt que pour prendre des meſures, je n'y ſerai pas long-tems. Prête-moi ton manteau, ſi tu m'aimes, & promene un peu mon cheval, en attendant mon retour. Surtout, ne t'éloigne-pas d'ici. Tu vois que j'en uſe librement : mais c'eſt comme tu ſais, à la charge d'autant. Je pris ſon manteau ſans attendre ſa réponſe. Il prit la bride de mon cheval, & me conduiſit de l'œil. Cela ne lui ſervit de rien ; car après avoir fait ſemblant d'entrer dans une porte vis-à-vis de lui, je me coulai par-deſſous les arcades juſqu'à la porte de la nymphe *de l'Orme*. On l'ouvrit d'abord que j'eus frappé. J'étois ſi bien enveloppé du manteau *de Briſſac*, qu'on me prit pour lui. La porte ſe referma ſans qu'on m'eût fait la moindre queſtion ; & comme je n'en avois point à faire, je fus droit à la chambre de la demoiſelle. Je la trouvai ſur un lit de repos, dans le déshabillé le plus

galant & le plus agréable du monde. Jamais elle n'avoit été ſi belle, ni ſi ſurpriſe; & la voyant toute interdite : Qu'eſt-ce, ma belle ? lui dis-je. Il me paroît que voilà une petite migraine bien parée. Le mal de tête eſt apparemment paſſé. Point du tout, dit-elle, je n'en puis plus : & vous me ferez plaiſir de vous en aller, & de me laiſſer mettre au lit. Pour vous laiſſer mettre au lit, oui, lui dis-je : mais pour m'en aller, non, ma petite infante. Le chevalier de Grammont n'eſt pas un ſot; on ne ſe pare pas avec tant de ſoin pour rien. Vous verrez pourtant que c'eſt pour rien, me dit-elle : car aſſurément il n'en ſera pas autre choſe pour vous. Quoi ! dis-je, après m'avoir promis un rendez-vous... Eh bien, me dit-elle bruſquement, quand je vous en aurois promis cinquante, c'eſt à moi de les tenir, ſi je veux; & à vous de vous en paſſer, ſi je ne le veux pas. Cela ſeroit bon, lui dis-je, ſi ce n'étoit pour le donner à un autre. Elle, auſſi fiere que celles qui ont le plus d'innocence, & auſſi prompte que celles qui en ont le moins, s'emporta ſur un ſoupçon qui lui donnoit plus de chagrin que de confuſion; & voyant qu'elle

montoit ſur ſes grands chevaux : mademoiſelle, lui dis-je, ne le prenons-pas, s'il vous plaît, ſur ce ton. Je ſais ce qui vous inquiéte. Vous avez peur que *Briſſac* ne me trouve avec vous : mais ayez ſur cela l'eſprit en repos. Je l'ai rencontré près de chez vous, & dieu merci, j'ai mis bon ordre qu'il ne vous rende pas ſitôt viſite. Je lui dis cela d'un air un peu tragique. Elle en parut troublée d'abord, & me regardant avec ſurpriſe : " Que voulez-vous donc dire du duc *de* „ *Briſſac*? me dit-elle. Je veux dire, ré- „ pondis-je, qu'il eſt au bout de la rue qui „ promene mon cheval ; & ſi vous ne vou- „ lez-pas m'en croire, vous n'avez qu'à y „ envoyer un de vos gens, ou voir ſon „ manteau, que je viens de laiſſer dans „ votre anti-chambre. Voilà l'éclat de rire „ qui la prend au fort de ſon étonnement ; „ & me jettant les bras au cou : mon che- „ valier, me dit-elle, je n'y ſaurois plus „ tenir ; tu es trop aimable & trop extraor- „ dinaire pour ne te pas tout pardonner. Je „ lui racontai comme la choſe s'étoit paſſée. „ Elle en penſa mourir de rire ; & nous „ étant ſéparés fort bons amis, elle m'aſſura

„ que mon rival n'avoit qu'à promener „ des chevaux tant qu'il lui plairoit, qu'il „ ne mettroit de la nuit le pied chez elle.

„ Je le trouvai fidélement dans l'endroit „ où je l'avois laiſſé. Je lui fis mille excuſes „ de l'avoir fait attendre ſi long-tems, „ & mille remercîmens de ſa complaiſance. „ Il me dit que je me moquois; que ces „ complimens ne ſe faiſoient point entre „ amis; & pour me convaincre qu'il m'a- „ voit rendu ce petit ſervice de bon cœur, „ il voulut à toute force tenir la tête de „ mon cheval, tandis que j'y remontois. „ Je lui donnai bien le bon ſoir, en lui ren- „ dant ſon manteau, & je me rendis chez „ mon baigneur, également content de la „ maîtreſſe & du rival. Voilà, pourſuivit- „ il, comme il ne faut qu'un peu de pa- „ tience & d'adreſſe pour déſarmer la colere „ des belles, & pour mettre juſqu'à leurs „ ſupercheries à profit ».

Il avoit beau divertir par ſes récits, inſtruire par ſes exemples, & ne paroître à la cour que pour y répandre la joie univerſelle, il y avoit long-tems qu'il étoit trop le ſeul étranger à la mode. La fortune jalouſe de la

juſtice qu'on rend au mérite, & qui veut que les félicités dépendent de ſes caprices, lui ſuſcita deux compétiteurs dans la poſſeſſion où il étoit de charmer toute l'Angleterre ; & ces compétiteurs étoient d'autant plus dangereux, que le bruit de leurs différens mérites étoit arrivé devant eux, pour diſpoſer les ſuffrages de la cour en leur faveur.

Ils venoient faire voir en leurs perſonnes ce qu'il y avoit de plus accompli dans la robe & dans l'épée : l'un étoit le marquis de *Flamarin*, triſte objet des triſtes élégies de la comteſſe *de la Suze ;* l'autre étoit le préſident *Tambonneau*, très-humble & très-obéiſſant ſerviteur & berger de la belle *Luine.* Comme ils arriverent enſemble, ils firent ce qu'ils purent pour briller de concert. Leurs talens étoient auſſi différens que leurs figures. *Tambonneau*, paſſablement laid, fondoit ſes eſpérances ſur beaucoup d'eſprit qu'on ne lui trouva pas ; & *Flamarin*, par ſon air & par ſa taille, briguoit une admiration qu'on lui refuſoit tout net.

Ils étoient convenus de ſe prêter mutuellement du ſecours pour y réuſſir. C'eſt pourquoi, dans leurs premieres viſites, l'un re-

préſentoit, & l'autre portoit la parole. Mais il s'en fallut beaucoup qu'ils ne trouvaſſent les dames en Angleterre du goût de celles qui rendoient leurs noms fameux en France. La rhétorique de l'un ne fit que blanchir auprès du beau ſexe, & la bonne mine de l'autre ne le diſtingua que pour le menuet, dont il fut l'introducteur en Angleterre, & qu'il danſoit avec aſſez de ſuccès. On étoit trop accoutumé dans cette cour à l'eſprit de *Saint-Evremont*, & aux agrémens naturels & ſinguliers de ſon héros, pour être ſéduit par les apparences. Cependant comme les Anglois en général ont une eſpece de penchant pour ce qui ſent le gladiateur, on fit grace à *Flamarin* en faveur d'un duel, qui, le chaſſant de ſon pays, lui ſervoit de recommandation chez eux.

Mademoiſelle d'*Hamilton* eut d'abord l'honneur d'être diſtinguée par *Tambonneau*. Il crut qu'elle avoit tout l'eſprit qu'il falloit pour démêler la délicateſſe du ſien ; & charmé de voir qu'il n'y avoit rien de perdu dans ſa converſation, ni pour le tour, ni pour l'expreſſion, ni pour la fineſſe des penſées, il lui faiſoit ſouvent la grace de

cauſer avec elle ; & peut-être ne ſe fût-il jamais apperçu qu'il l'ennuyoit, ſi, s'en tenant à cet étalage d'éloquence, il ne ſe fût mis en tête d'aſſaillir ſon cœur. C'étoit un peu trop pour la complaiſance de mademoiſelle d'*Hamilton*, qui croyoit n'en avoir déja que trop eu pour les figures de ſon diſcours. On le pria de faire ailleurs l'eſſai de ſes fleurettes ſéduiſantes, & de ne pas perdre le mérite de ſa premiere conſtance, par une infidélité qui ſeroit très-inutile.

Il ſuivit ce conſeil en homme ſage & docile ; & quelque tems après retournant aux pieds de ſes premieres habitudes en France, il ſe mit à faire proviſion de politique, pour ſes négociations importantes, auxquelles il s'eſt vu depuis employé.

Ce ne fut qu'après ſon départ, que le chevalier de Grammont fut informé de la déclaration galante qu'il avoit faite. La confidence n'en valoit pas la peine : cependant cela ne laiſſa pas de lui ſauver quelque peu de ridicule avant ſon départ. Son collegue *Flamarin*, dénué de ce ſupport, s'apperçut qu'il ne feroit plus en Angleterre les progrès qu'il avoit eſpérés de l'amour & de la for-

tune. Mais milord *Falmouth*, toujours attentif à la gloire de ſon maître pour les ſecours des illuſtres affligés, pourvut à ſa ſubſiſtance, & madame *de Southask* à ſes plaiſirs. Il eut une penſion du roi, & d'elle tout ce qu'il voulut; trop heureux qu'elle n'eût plus de préſens à lui faire que celui de ſon cœur.

Ce fut en ce tems-là que *Talbot*, dont on a fait mention, & qu'on a vu depuis duc *de Tirconel*, devint amoureux de mademoiſelle d'*Hamilton*. Il n'y avoit point à la cour d'homme de meilleur air. Il n'étoit que cadet d'une maiſon, à la vérité, fort ancienne, mais conſidérable par l'éclat ou les biens. Cependant quelque diſtrait qu'il fût d'ailleurs, comme il étoit appliqué à ſa fortune; qu'il étoit bien avant dans la faveur du duc d'*Yorck*; qu'il avoit mis cette faveur à profit, & que la fortune lui avoit été favorable au jeu, il avoit ſi bien fait, qu'il ſe voyoit en poſſeſſion de quarante mille livres de rente en fonds de terre. Il s'offrit à mademoiſelle d'*Hamilton* avec cet établiſſement, & des eſpérances preſque certaines d'être pair du royaume, par le crédit de ſon

maître ; & par-deſſus tout cela, tant de ſacrifices qu'il lui plairoit, des lettres, des portraits & des cheveux de la *Schrewsbury* ; curioſités qui véritablement ne ſont comptées pour rien en ménage, mais qui faiſoient foi de ſon mérite en amour.

Cette concurrence n'étoit pas à mépriſer, & le chevalier de Grammont la jugea d'autant plus dangereuſe pour les intérêts de ſon cœur, qu'il voyoit *Talbot* paſſionnément amoureux ; qu'il n'étoit pas homme à ſe rebuter pour un refus ; qu'il n'étoit pas fait de maniere à s'attirer du mépris ou des froideurs pour ſes empreſſemens, & qu'outre cela, ſes freres commençoient à fréquenter la maiſon. De ſes freres, l'un étoit aumônier de la reine, jéſuite intrigant, & grand faiſeur de mariages : l'autre étoit ce qu'on appele moine ſéculier, qui n'avoit de ſon ordre que le libertinage & la réputation qu'on leur attribue ; du reſte, libre par-tout, divertiſſant par rencontre, mais en poſſeſſion de dire des vérités offenſantes & de rendre de bons offices.

Dans les réflexions du chevalier de Grammont ſur toutes ces choſes, il y avoit de

quoi donner de l'inquiétude. Le peu de diſpoſition que témoignoit mademoiſelle d'*Hamilton* pour les prétentions de ce rival, n'étoit pas capable de le raſſurer. Elle ne pouvoit répondre que de ſes intentions, & dépendoit abſolument de celles de ſes parens. Mais la fortune, qui ſembloit l'avoir pris ſous ſa protection en Angleterre, le délivra de ces nouvelles inquiétudes.

Talbot s'étoit dès long-tems porté pour patron des Irlandois opprimés. Ce zele pour ſa nation étoit fort louable ; mais il n'étoit pas tout-à-fait déſintéreſſé. De tous ceux que ſon crédit avoit rétablis dans une partie de leurs biens, il avoit écorné quelque petite choſe ; mais comme chacun y trouvoit ſon compte, perſonne n'y trouvoit à redire. Cependant comme il eſt difficile de ſe contenir quand la fortune ou la faveur ſe mêle de tout ce qu'on entreprend, il y eut quelques airs d'indépendance dans ſon procédé, qui choquerent l'autorité du duc d'*Ormond*, pour lors vice-roi d'Irlande. Il lui fit connoître, avec aſſez de hauteur, qu'il n'en étoit pas content. Il y avoit aſſurément quelque différence entre le crédit & le rang de

l'un & de l'autre. Le parti le plus prudent pour *Talbot* étoit la ſoumiſſion & les déférences ; mais comme ce parti lui parut le moins généreux, il fit le fier, & ne s'en trouva pas bien : car s'étant emporté mal-à-propos à quelques diſcours qu'il ne lui convenoit pas de tenir, ni au duc d'*Ormond* de pardonner, on le mit à la tour, d'où voyant bien qu'il ne ſortiroit pas qu'il n'eût fait toutes les ſoumiſſions qu'il falloit au duc d'*Ormond*, il y employa ſes amis, & fit beaucoup plus pour ſortir de ce pas, qu'il n'eût fallu pour s'en garantir. Il perdit, par ce démêlé, tout eſpoir d'entrer dans une famille, qui n'avoit garde après cela d'écouter aucune propoſition de ſa part.

Il fallut un peu prendre ſur lui, pour ſe défaire d'une paſſion qui avoit fait, dans ſon cœur, beaucoup plus de progrès que cette brouillerie n'avoit fait de bien à ſes affaires. Il crut qu'elles avoient beſoin de ſa préſence en Irlande, & qu'il n'avoit plus que faire de celle de mademoiſelle d'*Hamilton* pour oublier une tendreſſe qui troubloit encore ſon repos. Son départ ſuivit de près cette réſolution.

Il étoit gros joueur, & raiſonnablement diſtrait : le chevalier de Grammont lui avoit gagné trois ou quatre cents guinées la veille de ſon empriſonnement. Cette aventure lui avoit ôté de la tête l'exactitude de payer dès le lendemain, ſelon ſa coutume ; & cela lui étoit tellement ſorti de l'eſprit, qu'il ne s'en ſouvint pas après qu'il fut en liberté. Le chevalier de Grammont, qui le voyoit partir ſans lui donner le moindre ſigne de vie ſur ſa dette, crut qu'il falloit lui ſouhaiter un bon voyage ; & l'ayant rencontré chez le roi, comme il venoit d'en prendre congé : „ *Talbot*, lui dit-il, ſi vous avez „ beſoin de mes ſervices ici pendant votre „ abſence, vous n'avez qu'à dire. Vous „ ſavez que le vieux *Rouſſel* a laiſſé ſon „ neveu pour ſolliciter ſes intérêts auprès „ de mademoiſelle d'*Hamilton*. Si vous vou„ lez, je prendrai ſoin des vôtres. Adieu, „ bon voyage. N'allez pas tomber malade „ par les chemins ; mais ſi cela vous arrivoit, „ ſouvenez-vous de moi dans votre teſta„ ment. „ *Talbot*, que ce compliment fit d'abord ſouvenir de la dette, en fit un grand éclat de rire, & lui dit en l'embraſſant :

Mon cher Chevalier, je vous ſais ſi bon gré de l'offre que vous venez de me faire, que je vous laiſſe ma maîtreſſe, & vais vous envoyer votre argent.

Le chevalier de Grammont étoit tout plein de ces façons honnêtes de rafraîchir la mémoire de ceux qui l'avoient un peu tardive ſur le paiement. Voici comme il s'y prit longtems après, au ſujet de Mylord *Conwalis*. Ce Mylord *Conwalis* avoit épouſé la fille de *Fax*, Tréſorier de la Maiſon du Roi, l'homme d'Angleterre le plus riche & le plus réglé. Son beau-fils, au contraire, étoit un petit hanneton, grand diſſipateur, qui jouoit volontiers, qui perdoit tant qu'on vouloit; mais qui ne payoit pas de même. Son beau-pere qui n'avoit garde d'approuver ſa conduite, ne laiſſoit pas de payer en la redreſſant. Le chevalier de Grammont lui avoit gagné mille ou douze cents guinées qui n'arrivoient point, quoiqu'il fût ſur ſon départ, & qu'il eût pris congé de *Conwalis* préférablement aux autres: cela l'obligea d'écrire un billet que l'on trouva laconique. Le voici.

Milord,

Souvenez-vous du comte de Grammont ; *& n'oubliez pas* le chevalier Fax.

Pour en revenir à *Talbot*, il partit plus touché que ne le paroît un homme qui fait préſent de ſa Maîtreſſe. Son ſejour en Irlande, ni le ſoin de ſes affaires, ne le guérirent pas tout-à-fait ; & s'il ſe trouva dégagé des fers de Mademoiſelle d'*Hamilton* à ſon retour, ce ne fut que pour en prendre d'autres. Le changement qu'il trouva dans l'une & dans l'autre Cour cauſa le ſien. Diſons comment.

Nous n'avons parlé des filles de la Reine juſqu'à préſent, que pour faire mention de Mademoiſelle *Stwart* & de Mademoiſelle de *Warmeſtré*. Les autres étoient Mademoiſelle *Balantin*, Mademoiſelle *de la Garde*, & Mademoiſelle *Bardou*, toutes filles d'honneur, comme il plaiſoit à Dieu.

La *Balantin* n'avoit point de beauté. C'étoit une bonne créature, à qui l'embonpoint & quelque fraîcheur tenoient lieu de mérite, & qui n'ayant pas l'eſprit d'être coquette dans les formes, faiſoit tout de ſon mieux

pour contenter le monde par ſa complaiſance. Mademoiſelle *de la Garde* & Mademoiſelle *Bardou*, toutes deux Françoiſes, avoient été placées par la Reine Mere. La premiere étoit une petite Mauricaude qui s'entremettoit des affaires de ſes Compagnes; & l'autre vouloit à toute force être admiſe au rang des filles d'honneur, quoiqu'elle ne fût que logée parmi les autres, & qu'on lui en conteſtât à tous momens les titres & les fonctions.

On ne pouvoit guere être plus laide, avec une auſſi jolie taille : mais en récompenſe, ſa laideur étoit rehauſſée par tout ce qui pouvoit y donner de l'éclat. On ſe ſervoit d'elle pour danſer avec *Flamarin* : & quelquefois ſur la fin d'un bal, armée de caſtagnettes & d'effronterie, elle ſe mettoit à danſer quelque Sarabande figurée, qui faiſoit rire la Cour. Il faut maintenant voir ce que devint tout cela.

Comme Mademoiſelle *Stwart* ne ſervoit que rarement auprès de la Reine, on ne comptoit plus ſur elle. Les autres défilerent preſqu'en même tems, par différentes aventures. Voici celle de Mademoiſelle *Warmeſ-*

tré, dont on a dit quelque choſe au ſujet du chevalier de Grammont.

Mylord *Taffe*, fils aîné du Comte *de Carlingford*, s'étoit imaginé qu'il étoit amoureux d'elle; & la *Warmeſtré*, non-ſeulement s'imagina qu'il étoit vrai, mais elle compta qu'il ne manqueroit pas de l'épouſer à la premiere occaſion; & en attendant, elle crut qu'il falloit le recevoir tout de ſon mieux. Il avoit fait confidence de ſes affaires au Duc *de Richemont*. Ils s'aimoient beaucoup : mais ils aimoient encore plus le vin. Le duc *de Richemont*, malgré ſa naiſſance, ne brilloit que médiocrement à la Cour; & le Roi le conſidéroit encore moins que ne faiſoient les courtiſans. Ce fut apparemment pour ſe mettre mieux dans ſon eſprit, qu'il s'aviſa de devenir amoureux de Mademoiſelle *Stwart*. La confidence fut mutuelle entre *Taffe* & lui, ſur leurs engagemens. Voici les meſures qu'ils prirent pour leur conduite. La petite *la Garde* fut chargée de dire à mademoiſelle *Stwart*, que ce duc *de Richemont* mouroit d'amour pour elle; & que toutes les fois qu'il la lorgnoit en public, cela vouloit dire

qu'il

qu'il étoit tout prêt à l'épouſer, dès qu'elle en auroit le loiſir.

Taffe n'eut point de commiſſion à donner pour mademoiſelle *Warmeſtré* à la petite ambaſſadrice. Tout étoit réglé de ce côté-là : mais elle fut chargée de ménager certaines facilités qui manquoient encore à la liberté de leur commerce : comme par exemple, de la voir à toute heure du jour & de la nuit chez elle. Cela paroiſſoit difficile : mais on en vint à bout.

La gouvernante des filles, qui pour toutes choſes au monde n'auroit voulu faire la commode qu'en tout bien & tout honneur, conſentit qu'on ſouperoit tant qu'on voudroit chez mademoiſelle *Warmeſtré*, pourvu que ce fût à bonne intention, & qu'elle fût de la partie. La bonne Dame aimoit les huîtres vertes, & ne haïſſoit pas le vin d'eſpagne. Elle trouvoit donc à coup ſûr dans chacun de ces repas deux barils d'huîtres : l'un pour manger avec la compagnie, & l'autre pour emporter : & dès qu'elle avoit pris ſa doſe de vin, elle prenoit congé de l'aſſemblée.

C'étoit à-peu-près du tems que monſieur

le chevalier de Grammont avoit jetté les yeux ſur elle qu'on menoit ce petit train de vie, dans ſa chambre. Dieu ſait les pâtés de jambon, les bouteilles de vin, & les autres proviſions de ſa libéralité, qui s'y conſommoient !

Au milieu de ces bombances nocturnes, & de cet innocent commerce, un parent de *Killegrew* vint ſolliciter un procès à Londres. Il le gagna : mais y penſa perdre l'eſprit.

C'étoit un gentilhomme de campagne, veuf depuis ſix mois, & poſſeſſeur de quinze à ſeize mille livres de rente. Le pauvre homme, qui n'avoit que faire à la cour, y fut voir ſon couſin *Killegrew*, qui n'avoit que faire de ſa viſite. Il y vit mademoiſelle *Warmeſtré* : & dès cette premiere vue en devint amoureux. Cela ne fit qu'augmenter : ſi bien que n'ayant plus de repos ni le jour, ni la nuit, il falloit avoir recours aux remedes extrêmes ; c'eſt-à-dire qu'un beau matin, il fut trouver ſon couſin *Killegrew*, lui conta ſa chance, & le pria bien inſtamment de demander mademoiſelle *Warmeſtré* en mariage de ſa part.

Killegrew penſa tomber de ſon haut, en apprenant ſon deſſein. Il ne pouvoit ceſſer d'admirer quelle créature, entre toutes celles de Londres, il s'étoit fourrée dans la tête, pour en faire ſa femme. Il fut quelque tems ſans le vouloir croire : mais quand il vit que c'étoit tout de bon, il ſe mit à lui faire le dénombrement des dangers & des inconvéniens qu'il y avoit dans une entrepriſe ſi téméraire. Il lui dit qu'une fille élevée à la cour étoit un terrible meuble pour la campagne ; que ce ſeroit en troubler le repos par tous les vacarmes de l'enfer, que de l'y mener malgré qu'elle en eût : que s'il conſentoit à ne l'y pas mener, il n'avoit qu'à faire un petit calcul de ce qu'il faudroit en équipage, en table, en habits, & en frais de jeu, pour l'entretenir à Londres, mais ſelon ſes caprices ; qu'il n'avoit qu'à ſupputer enſuite combien lui dureroient ſes quinze mille livres de rente.

L'autre avoit déja ſupputé tout cela : mais trouvant ſa raiſon moins preſſante que ſon amour, il demeura ferme dans ſa réſolution : & *Killegrew* cédant à ſes importunités, fut offrir ſon couſin pieds & poings

liés à la victorieuſe *Warmeſtré*. Comme il n'avoit rien tant appréhendé qu'une complaiſance de ſa part, rien ne l'étonna tant que le mépris avec lequel elle reçut ſa propoſition. La hauteur avec laquelle elle le refuſa, lui fit croire qu'elle étoit bien ſûre de ſon fait avec Mylord *Taffe* ; & lui fit admirer tout de nouveau comment cette Princeſſe avoit pu trouver deux hommes d'humeur à l'épouſer. Il ſe preſſa d'annoncer ce refus, avec toutes ſes circonſtances les plus offenſantes, comme la nouvelle la plus ſalutaire qu'il pût apprendre à ſon couſin : mais ſon couſin ne ſe le tint pas pour dit. Il s'imagina que *Killegrew* lui déguiſoit la vérité, par les raiſons qu'il lui avoit déja expoſées ; & n'oſant plus lui en parler, il prit la réſolution de la voir lui-même. Il réveilla tout ſon courage pour cette entrepriſe ; & médita ſon compliment : mais dès qu'il eut ouvert la bouche pour le faire, elle lui dit qu'il auroit pu s'épargner la peine de venir dans ſa chambre pour lui parler d'une ſote affaire, dont elle avoit donné la réponſe à *Killegrew* ; qu'elle n'en avoit ni n'en auroit de ſa vie d'autre à lui faire. Cela fut dit avec toute la

dureté dont on accompagne les refus qu'on fait aux importuns.

Il en fut plus affligé qu'il n'en fut confus. Tout lui devint odieux dans Londres, & lui-même plus que tout le reſte. Il en partit ſans voir ſon couſin, regagna ſa maiſon de campagne ; & croyant qu'il lui ſeroit impoſſible de vivre ſans l'inhumaine, il réſolut de faire ſon poſſible pour mourir.

Mais tandis que pour vaquer à ſa douleur, il s'étoit ſouſtrait au commerce des chiens & des chevaux ; c'eſt-à-dire qu'il renonçoit aux plus cheres délices d'un gentilhomme de campagne, la dédaigneuſe *Warmeſtré*, ſurpriſe apparemment pour avoir mal compté, prit la liberté d'accoucher au beau milieu de la Cour.

Une aventure ſi publique fit l'éclat qu'on peut s'imaginer. Toute la pruderie de la Cour en fut déchaînée ; celles principalement qui n'étoient plus d'âge ou de figure à donner ces ſcandales, en demandoient juſtice. Mais la gouvernante des filles, à qui l'on auroit pu s'en prendre, aſſura que ce n'étoit rien, & qu'elle avoit de quoi fermer la bouche aux médiſans. Elle eut une au-

dience de la reine pour en développer le myſtere ; & expoſa comme quoi la choſe s'étoit paſſée de ſon aveu, c'eſt-à-dire, en tout bien & en tout honneur.

La reine envoya demander à milord *Taffe*, s'il reconnoiſſoit mademoiſelle *Warmeſtré* pour ſa femme. Il aſſura très-reſpectueuſement, qu'il ne reconnoiſſoit ni mademoiſelle *Warmeſtré*, ni ſon enfant ; qu'il s'étonnoit comment on vouloit plutôt lui en faire honneur qu'à un autre. La malheureuſe *Warmeſtré*, plus indignée de cette réponſe, qu'affligée de la perte d'un tel amant, quitta la cour dès qu'elle le put, réſolue de quitter le monde à la premiere occaſion.

Killegrew ſur le point de faire un voyage quand cette aventure arriva, crut qu'il ne feroit point mal de prendre ſon chemin par la maiſon de ſon déplorable couſin, pour lui en faire part ; & dès qu'il le vit, ſans ménager la délicateſſe de ſon amour ou de ſes ſentimens, il lui en fit durement le récit. Toutes les couleurs qui peuvent donner de l'indignation y furent employées, pour le faire crever de honte & de reſſentiment.

Nous liſons que l'officieux *Tiridate* ſe

AYLOR INST.

laiſſa doucement mourir, au récit de la mort de *Mariamne :* mais le tendre couſin *Killegrew* s'étant dévotement mis à genoux, leva les yeux au ciel, & fit cette oraiſon.

» Loué ſoit le Seigneur d'une petite diſ-
» grace qui fera peut-être le bonheur de ma
» vie ! Que ſait-on, ſi la belle *Warmeſtré* ne
» voudra point de moi à préſent : & ſi je
» n'aurai pas le bonheur de paſſer mes jours
» avec une femme que j'adore, & dont je
» puis eſpérer des héritiers ? Ouida, dit
» *Killegrew*, plus confondu que l'autre
» n'auroit dû l'être : vous pouvez compter
» ſur l'un & ſur l'autre. Je ne doute pas
» qu'elle ne vous donne la main, dès qu'elle
» ſera relevée ; & ce ſeroit une grande ma-
» lice à elle, qui en ſait faire, de vous
» laiſſer manquer d'enfans. Je vous con-
» ſeille de prendre toujours celui qu'elle
» vient d'avoir, en attendant les autres.

Ce qui fut dit fut fait, nonobſtant la raillerie. Cet amant fidele la rechercha comme il eût pu faire la chaſte *Lucrece*, ou la belle *Hélene*. Sa paſſion ne fit qu'augmenter, après l'avoir épouſée : & la généreuſe *Warmeſtré*, touchée d'abord de recon-

noiſſance, le fut enfin d'inclination, ne lui donna pas un enfant dont il ne fut le pere; & depuis qu'il y a des ménages heureux & tranquilles en Angleterre, jamais il n'y en a eu de ſi fortuné.

Quelque tems après, mademoiſelle *Balantin*, que cet exemple n'avoit point effrayée, eut la prudence de quitter la Cour avant que d'en être chaſſée. La déſagréable *Bardou* la ſuivit de près : mais ce ne fut que pour d'autres raiſons. On s'ennuya de ſa ſarabande comme de ſon viſage. Le roi, pour ne plus les revoir ni l'une ni l'autre, leur fit donner une petite penſion. Il ne reſtoit donc plus que la petite mademoiſelle *de la Garde* à pourvoir. Elle n'avoit ni aſſez de vices, ni de vertus, pour être chaſſée de la Cour, ou pour y reſter : Dieu ſait ce qu'elle ſeroit devenue, ſi le ſeigneur *Silvius*, perſonnage qui n'avoit rien de ce que promettoit le nom Romain qu'il avoit pris, n'eût auſſi pris pour femme l'infante *de la Garde*.

On a fait voir que toutes ces Princeſſes méritoient qu'on les chaſſât, ou pour leurs déréglemens ou pour leur laideur : cependant celles

celles qui les remplacerent, trouverent le moyen de les faire regretter, ſi l'on en excepte mademoiſelle *Wels*.

C'étoit une grande fille faite à peindre, qui ſe mettoit bien, qui marchoit comme une déeſſe, & dont le viſage, fait comme ceux qui plaiſent le plus, étoit un de ceux qui plaiſent le moins. Le ciel y avoit répandu certain air d'incertitude qui lui donnoit la phyſionomie d'un mouton qui rêve. Cela donnoit mauvaiſe opinion de ſon eſprit; & par malheur ſon eſprit faiſoit bon ſur tout ce que l'on en croyoit. Cependant comme elle étoit fraîche, & qu'elle paroiſſoit neuve, le roi, que la belle *Stwart* ne gâtoit pas ſur la fineſſe des penſées, voulut voir ſi les ſens ne trouveroient pas mieux leur compte avec mademoiſelle *Wels*, que les ſentimens avec ſon eſprit. Cette épreuve ne lui fut pas difficile. Elle étoit d'une famille royale : & comme ſon pere avoit fidélement ſervi Charles I, elle crut qu'il ne falloit pas ſe révolter contre Charles II. Ce commerce n'eut pas des ſuites fort avantageuſes pour elle. On prétendoit qu'elle avoit fait un peu moins de défenſes qu'il ne

falloit ; qu'elle s'étoit rendue à diſcrétion, ſans être vivement preſſée : & d'autres diſoient que ſa majeſté ſe plaignoit de quelques autres facilités encore moins engageantes. Le duc de *Boukingham* fit un couplet de chanſon ſur ce ſujet, dans lequel le roi parle à *Progers*, confident de ſes menus plaiſirs. L'alluſion de *Wels*, qui ſignifie puits, fait toute la penſée du couplet. En voici le ſens.

Quand le roi, de ce puits ſentit l'horreur profonde,
PROGERS, s'écria-t-il, que ſuis-je devenu ?
Ah ! depuis que j'y ſonde,
Si je n'avois cherché que le centre du monde,
J'y ſerois parvenu.

Mademoiſelle *Wels*, avec cette eſpece d'Anagramme ſur ſon nom, & ces remarques ſur ſa perſonne, ne laiſſoit pas de briller entre toutes ſes nouvelles compagnes. C'étoient meſdemoiſelles *Leviſton*, *Filding*, & *Bointon*, peu dignes qu'on en faſſe mention dans ces mémoires ; & nous les laiſſerons dans l'obſcurité, juſqu'à ce qu'il plaiſe à la fortune de les en retirer.

Telle étoit en filles d'honneur la nouvelle cour de la reine. Celle de la ducheſſe

d'*Yorck* fut preſque renouvellée dans le même tems : mais quant au choix qu'elle en fit, cette princeſſe montra bien, par une recrue brillante, que l'Angleterre avoit de grandes reſſources en beautés. Avant que d'en parler, voyons un peu ce que c'étoit que les premieres filles d'honneur, & par quel haſard elles ſortirent de chez Son Alteſſe.

Outre mademoiſelle *Blake* & mademoiſelle *Price*, dont on a déja parlé, la chambre avoit été compoſée de mademoiſelle *Bagett* & de mademoiſelle *Hubert*, doyenne de la Communauté.

La *Blake*, qui n'avoit jamais véritablement ſu ce qui l'avoit brouillée avec le marquis de *Briſacier*, s'en étoit priſe à cette lettre fatale qu'elle avoit reçue de ſa part, dans laquelle, ſans l'avertir que la *Price* devoit porter des gants & du ruban jaune comme elle, il ne lui parloit que de ſa blonderie & de ſes yeux marcaſſins. Elle s'imagina que c'étoit quelque choſe de bien merveilleux, puiſqu'on y comparoit ſes regards ; & voulant à quelque temps de là, ſavoir toute la vertu de l'expreſſion, elle

demanda ce que vouloit dire marcaſſin. Il n'y a pas de ſangliers en Angleterre, & ceux à qui elle s'adreſſa lui dirent que c'étoit un cochon de lait. Cette injure la confirma dans tout ce qu'elle avoit ſoupçonné de ſa perfidie : *Briſacier* plus étonné de ſon changement, qu'elle n'étoit indignée de ſa prétendue noirceur, la regarda comme une créature encore plus capricieuſe qu'elle n'étoit fade, & la planta là : mais le chevalier *Yarbouroughs*, auſſi blond qu'elle, s'offrit au fort de ſon dépit, & en fut écouté favorablement : & le ſort fit ce mariage, pour voir ce que produiroit une union ſi blaffarde.

Mademoiſelle *Price* avoit de l'eſprit : & comme elle n'étoit pas d'une figure à s'attirer beaucoup de vœux, & qu'elle vouloit pourtant en avoir, loin de faire la renchérie quand l'occaſion s'en préſentoit, elle ne marchandoit ſeulement pas. Elle avoit de l'emportement dans ſa colere, auſſi bien que dans ſa tendreſſe. Cela l'avoit expoſée à quelques inconvéniens. Elle avoit très-mal-à-propos pris querelle avec une jeune créature que mylord *Rocheſter* aimoit. Ce commerce avoit été juſqu'alors aſſez ſecret. Elle

eut l'imprudence de faire tout de ſon mieux pour le rendre public, & s'attira le plus dangereux ennemi qu'il y eût dans l'Univers. Jamais homme n'a écrit avec plus d'agrément, de délicateſſe & de facilité : mais la plus implacable des plumes, en fait de ſatyre, étoit la ſienne.

La pauvre *Price*, qui l'avoit bien voulu mériter, y paroiſſoit chaque jour ſous une figure nouvelle. Tout étoit plein de vaudevilles dont ſon nom étoit le refrein, & ſa conduite le ſujet. Quel moyen d'y tenir dans une Cour, où l'on étoit avide des moindres choſes qui venoient de milord *Rocheſter*. Il ne lui fallut plus que la perte d'un amant, & la découverte qui s'en enſuivit, pour mettre le comble aux perſécutions qu'on lui faiſoit.

Dougan mourut en ce tems-là. C'étoit un garçon de mérite, auquel *Blancfort*, depuis comte *de Traversham*, ſuccéda dans la charge de lieutenant des gardes du corps de Son Alteſſe. Mademoiſelle *Price* l'avoit tendrement aimé. Sa mort la mit au déſeſpoir : mais ſon inventaire penſa la faire devenir folle. Certaine caſſette cachetée de tous côtés

en étoit. Elle étoit adreſſée de la main du défunt à mademoiſelle *Price* : mais loin de la recevoir, elle n'eut pas ſeulement le courage de la regarder. La gouvernante crut qu'il étoit de ſa prudence de la recevoir au refus de la *Price*, & de ſon devoir de la remettre entre les mains de la ducheſſe, comptant bien qu'elle étoit remplie de choſes curieuſes & utiles, dont il pourroit lui revenir quelque petit profit. Quoique la ducheſſe ne crût pas tout-à-fait cela, la curioſité de voir ce que pouvoit contenir une caſſette ſi merveilleuſe & ſi ſoigneuſement cachetée, la prit ; & l'ouverture s'en fit en préſence de quelques dames, qui ſe trouverent alors dans ſon cabinet.

Tous les brimborions d'amour que l'on peut imaginer, y étoient ; & toutes ces faveurs étoient de la tendre *Price*. On ne pouvoit comprendre comment une ſeule perſonne y avoit pu fournir ; car ſans compter les portraits, il y avoit des cheveux de toutes ſortes, & mis en bracelets de tant de manieres, que c'étoit une merveille. Après cela, venoient trois ou quatre paquets de lettres, d'une tendreſſe ſi vive, qu'on n'oſa

jamais lire que les deux premieres, tant les tranſports & les langueurs y étoient naturellement repréſentés.

La Ducheſſe ſe repentit d'avoir fait ouvrir cette caſſette en ſi bonne compagnie : car avec de pareils témoins, elle jugea bien qu'il n'y avoit pas d'apparence que l'aventure fût ſupprimée : mais comme il n'y en avoit pas auſſi de retenir une telle fille d'honneur, on rendit à mademoiſelle *Price* ce qui lui appartenoit, avec ordre d'aller achever de pleurer ailleurs la perte de ſon amant, ou de s'en conſoler.

Mademoiſelle *Hubert* étoit d'un caractere auſſi nouveau pour lors en Angleterre, que ſa figure paroiſſoit ſinguliere dans un pays, où d'être jeune & de n'être pas plus ou moins belle, eſt un reproche. Elle avoit beaucoup d'eſprit, & ſon eſprit étoit fort orné ſans être fort diſcret. Elle avoit beaucoup de vivacité dans une imagination peu réglée, & beaucoup de feu dans des yeux peu touchans. Son cœur étoit tendre : mais on prétendoit que ce n'étoit qu'en faveur du beau ſexe.

Mademoiſelle *Bagett*, qui mérita la pre-

miere ſes ſoins & ſes empreſſemens, y répondit d'abord de bon cœur & de bonne-foi : mais s'étant apperçue que c'étoit trop peu de toute ſon amitié pour toute celle de la *Hubert*, elle laiſſa cette conquête à la niece de la gouvernante, qui s'en trouva fort honorée, comme madame ſa tante fort obligée du ſoin qu'elle avoit de la petite fille.

Bientôt le bruit véritable ou faux de cette ſingularité ſe répandit dans la Cour. On y étoit aſſez groſſier, pour n'avoir jamais entendu parler de ce rafinement de l'ancienne Grece ſur les goûts de la tendreſſe, & l'on ſe mit en tête que l'illuſtre *Hubert*, qui paroiſſoit ſi tendre pour les belles, étoit quelque choſe de plus que ce qu'elle paroiſſoit.

Les chanſons commencerent à lui faire compliment ſur ces nouveaux attributs ; & ſes compagnes commencerent à la craindre ſur la foi de ces chanſons. La gouvernante toute alarmée de ces bruits, conſulta milord *Rocheſter*, ſur le péril où ſa niece paroiſſoit expoſée. Elle ne pouvoit mieux s'adreſſer. Il lui conſeilla de la retirer des mains de mademoiſelle *Hubert* ; & fit ſi bien qu'elle tomba dans les ſiennes. La Ducheſſe trop

généreuſe, pour ne pas traiter de viſions ce que l'on imputoit à cette fille, & trop équitable pour la condamner ſur des chanſons, l'ôta de la chambre, pour la faire ſervir auprès de ſa perſonne.

Mademoiſelle *Bagett* étoit la ſeule qui véritablement eût quelque air de ſageſſe & de beauté, dans cette premiere chambre. Elle avoit les traits beaux & réguliers. Elle avoit ce teint rembruni, qui plaît tant, quand il plaît. Il plaiſoit beaucoup en Angleterre, parce qu'il y étoit rare. Elle rougiſſoit de tout, ſans rien faire dont elle eût à rougir. Milord *Falmouth* jetta les yeux ſur elle. Ses vœux furent mieux reçus que n'avoient été ceux de mademoiſelle *Hubert;* & quelque tems après, l'amour l'éleva, du poſte de fille d'honneur de la ducheſſe, à un rang que toutes les filles d'Angleterre auroient pu envier.

La ducheſſe d'*Yorck* pour former ſa cour, voulut voir toutes les jeunes perſonnes qui s'offrirent, & ſans égards aux recommandations, ne choiſit que ce qu'elle trouva de plus beau.

Mademoiſelle *Jennings*, & mademoiſelle *Temple*, étoient à la tête. Elles effaçoient

tellement les deux autres qu'on choiſit, que nous ne ferons mention que d'elles.

Mademoiſelle *Jennings*, parée des premiers tréſors de la jeuneſſe, étoit de la plus éclatante blancheur qui fût jamais. Ses cheveux étoient d'un blond parfait. Quelque choſe de vif & d'animé défendoit ſon teint du fade, qui d'ordinaire ſe mêle dans une blancheur extrême. Sa bouche n'étoit pas la plus petite, mais c'étoit la plus belle bouche du monde. La nature l'avoit embellie de ces charmes, qu'on ne peut exprimer, & les graces y avoient mis la derniere main. Le tour de ſon viſage étoit gracieux, & ſa gorge naiſſante étoit de même éclat que ſon teint. Pour achever en un mot, ſa figure donnoit une idée de l'aurore, ou de la déeſſe du printems, telles que meſſieurs les Poëtes nous les offrent dans leurs brillantes peintures. Mais comme il n'étoit pas juſte qu'une ſeule perſonne poſſédât tous les tréſors de la beauté, ſans aucun défaut, il y auroit eu quelque choſe à refaire à ſes bras & à ſes mains, pour les rendre dignes du reſte. Son nez n'étoit pas de la derniere délicateſſe, & ſes yeux faiſoient un peu grace, tandis que ſa bouche &

le reſte de ſes appas, portoient mille coups juſqu'au fond du cœur.

Avec cette aimable figure, elle étoit toute pétillante d'eſprit & de vivacité. Ses geſtes & tous ſes mouvemens étoient autant d'impromptus. Sa converſation étoit ſéduiſante, quand elle vouloit plaire; fine & délicate, quand elle vouloit donner du ridicule : mais comme ſon imagination l'emportoit ſouvent, & qu'elle commençoit de parler avant que d'achever de penſer, ſes expreſſions ne ſignifioient pas toujours ce qu'elle vouloit : & ſes paroles rendoient quelquefois trop peu, quelquefois beaucoup trop, les choſes qu'elle penſoit.

Mademoiſelle *Temple*, à-peu-près du même âge, étoit brune, en comparaiſon d'elle. Sa taille étoit jolie. Elle avoit les dents belles, les yeux tendres, le teint frais, le ſourire agréable & l'air ſpirituel. Voilà ce que c'étoit que ſon extérieur. Il ſeroit difficile de dire ce que c'étoit que le reſte ; car elle étoit ſimple, glorieuſe, crédule, ſoupçonneuſe, coquette, ſage, fort ſuffiſante, & fort ſotte.

Dès que ces nouveaux aſtres parurent à la cour de la ducheſſe, chacun eut les yeux

deſſus, & l'on forma des deſſeins ſur l'une & ſur l'autre, ſoit en bien, ſoit en mal. Mademoiſelle *Jennings* ne fut pas long-tems à ſe diſtinguer, & à ne laiſſer d'adorateurs à ſes compagnes, que ceux que l'eſpoir du ſuccès y attachoit. Son éclat éblouiſſant attiroit, & les charmes de ſon eſprit engageoient.

Le duc d'*Yorck* s'étant perſuadé qu'elle étoit ſon apanage, ſe mit en tête de faire valoir ſes prétentions, par le même droit que le roi ſon frere s'étoit approprié les faveurs de mademoiſelle *Wels*. Mais il ne la trouva pas d'humeur à ſe mettre à ſon ſervice, quoiqu'elle fût à celui de la ducheſſe. Elle ne voulut rien comprendre au nombre infini de lorgnades, dont il l'attaqua d'abord. Ses regards ſe promenoient toujours ailleurs, quand ceux de ſon alteſſe les cherchoient. Et ſi par haſard il en ſurprenoit quelqu'un, elle n'en rougiſſoit ſeulement pas. Il fallut donc changer de batterie. Les regards n'ayant rien fait, il trouva l'occaſion de parler, & ce fut tant pis. Je ne ſais de quelle maniere il conta ſa chance : mais les diſcours ne furent pas mieux reçus que le premier langage.

Elle avoit de la ſageſſe & de la fierté. Ce

qu'il avoit à propoſer ne convenoit pas trop à l'une, ni à l'autre. Quoiqu'on jugeât à ſes vivacités qu'elle n'étoit pas capable de faire de grandes réflexions, elle s'étoit munie de quelques maximes très-ſalutaires pour la conduite d'une jeune perſonne de ſon âge. « La » premiere étoit, qu'il falloit être jeune pour » entrer agréablement à la cour, & ne pas » être vieille pour en ſortir de bonne grace. » Qu'on ne s'y pouvoit maintenir que par » une glorieuſe réſiſtance ou par d'illuſtres » foibleſſes ; & que dans un ſéjour ſi dange- » reux, il falloit faire ſon poſſible pour ne » diſpoſer de ſon cœur, qu'en donnant ſa » main. »

Avec de tels ſentimens, elle eut moins de peine à réſiſter aux tentations du duc, qu'à ſe débarraſſer de ſa perſévérance. Elle fut ſourde aux traités d'établiſſement, dont on voulut ſonder ſon ambition ; & toutes les offres de préſents réuſſirent encore plus mal. Que faire pour aprivoiſer une impertinente vertu, qui ne vouloit point entendre raiſon ? Il y avoit de la honte à laiſſer échapper une petite étourdie, dont les penchans devoient au moins tenir quelque choſe de la vivacité

qui brilloit dans toutes ſes manieres, & qui cependant ſe mêloit d'avoir du ſolide, quand on ne lui en demandoit pas.

Après avoir bien rêvé ſur ſon obſtination, il crut que l'écriture pourroit faire ce que n'avoient pu les regards, les diſcours, ni les ambaſſades. Le papier ſouffre tout : mais par malheur, elle ne ſouffroit point le papier. Chaque jour, quelques billets tendres en expreſſions, ou magnifiques en promeſſes, ſe fourroient ou dans ſes poches, ou dans ſon manchon. Cela ne ſe faiſoit pas trop imperceptiblement : & la malicieuſe petite bête avoit ſoin que ceux qui les y avoient vu entrer les en viſſent ſortir ſans leur avoir donné la moindre audience. Elle ne faiſoit que ſecouer ſon manchon, ou tirer ſon mouchoir. Dès qu'il avoit le dos tourné, ſes billets pleuvoient autour d'elle, & les ramaſſoit qui vouloit. La ducheſſe fut ſouvent témoin de cette conduite, & n'eut pas le courage de la gronder de ſon manque de reſpect. Il n'étoit donc bruit dans les deux cours que des charmes & de la ſageſſe de mademoiſelle *Jennings*. On ne pouvoit comprendre qu'une jeune créature, débarquant de la campagne

droit à la cour, en devînt ſitôt l'ornement par ſes attraits, & l'exemple par ſa conduite.

Le roi crut que ceux qui l'avoient attaquée, s'y étoient mal pris, ne lui paroiſſant pas naturel que les promeſſes ne puſſent l'éblouir, ni les empreſſemens la ſéduire; elle qui vraiſemblablement ne tenoit pas cette diſcrete morale de la prudence de ſa mere, qui n'avoit rien éprouvé de plus délicieux que les prunes & les abricots de *Saint-Albans*. Il voulut voir ce que c'étoit que cela. Tout lui parut nouveau dans le tour de ſon eſprit & dans les charmes de ſa perſonne; mais toutes ces nouveautés lui parurent piquantes. La curioſité de l'éprouver ſe changea bientôt en deſir de réuſſir dans l'épreuve. Dieu ſait ce qu'il en fût arrivé; car il avoit tout l'eſprit du monde, & il étoit roi. Ces qualités ne ſont pas indifférentes. Les réſolutions de la belle *Jennings* étoient louables & bien raiſonnées : mais l'eſprit avoit de grands charmes pour elle, & la majeſté du prince humiliée devant une jeune perſonne qui l'écoute, eſt bien perſuaſive. Mais mademoiſelle *Stwart* n'eut garde de conſentir au projet du roi.

L'alarme la prit de bonne heure; elle pria

ſa majeſté de vouloir bien laiſſer au duc ſon frere le ſoin d'inſtruire les filles de la ducheſſe ſa belle-ſœur, & de ne ſe mêler que de la conduite de ſon troupeau, s'il n'aimoit mieux à ſon tour lui permettre d'écouter certaines propoſitions d'établiſſement, qui ne lui paroiſſoient pas déſavantageuſes. La menace n'étoit pas à négliger. Il obéit, & mademoiſelle *Jennings* eut encore tout l'honneur des bruits qui ſe répandirent ſur ce ſujet. Nouvelle eſtime, & nouveaux vœux de tous côtés. Elle alloit triomphante de je ne ſais combien de libertés, ſans intéreſſer la ſienne. Son heure n'étoit pas encore venue : mais elle n'étoit pas ſi loin. C'eſt ce que nous dirons, quand nous aurons fait voir comment ſa compagne débuta.

Quoique la figure de mademoiſelle *Temple* fût toute des plus jolies, elle étoit effacée par celle de mademoiſelle *Jennings*. Elle brilloit encore moins auprès d'elle par ſon eſprit. Deux perſonnes très-capables de lui en donner, ſi ce don étoit communicable, entreprirent en même tems de lui faire perdre le peu qu'elle en avoit. C'étoit milord *Roſheſter* & mademoiſelle *Hubert*. Le premier commença

commença par la gâter, en lui faiſant part de ſes productions comme à la perſonne du monde la plus éclairée. Jamais il ne s'aviſa de la flatter ſur les charmes de ſa perſonne. Il lui diſoit bien, que ſi le ciel l'avoit fait d'humeur à ſe prendre par la beauté, il ne lui auroit pas été poſſible de ſe ſauver auprès d'elle; mais que n'étant dieu merci touché que de l'eſprit, il avoit le bonheur de jouir du plus agréable entretien du monde, ſans que cela pût tirer à la moindre conſéquence. C'étoit après un aveu ſi ſincere, qu'il lui préſentoit des vers, ou quelque chanſon nouvelle : & c'étoit là que tout ce qui pouvoit diſputer quelque choſe à mademoiſelle *Temple* étoit mis à deux genoux devant ſes appas pour en faire amende honorable. De telles inſinuations tournoient ſa petite tête, que c'étoit une pitié.

La ducheſſe s'en apperçut, & connoiſſant la portée du génie de l'un & de l'autre, elle connut le danger où la pauvre *Temple* ſe précipitoit ſans le ſavoir. Mais comme il n'eſt pas moins dangereux d'interdire un commerce où l'on n'avoit pas ſongé, qu'il eſt difficile d'en rompre un bien établi, mademoi-

ſelle *Hubert* fut chargée de mettre ordre ſe plus diſcrétement qu'elle pourroit, que ces fréquentes & longues converſations n'euſſent point de ſuite. Elle accepta volontiers cette commiſſion, & ſe flatta d'y réuſſir.

Elle avoit déja fait toutes les avances, pour s'emparer de ſa confiance & de ſa bonne volonté. La *Temple*, moins en garde contre elle, que contre *Rocheſter*, y répondoit tout de ſon mieux. Elle étoit avide de louanges, & friande de toutes ſortes de ſucreries, autant que ſi elle n'eût pas eu plus de neuf à dix ans. On pourvut à l'un & à l'autre de ſes goûts. Mademoiſelle *Hubert* avoit l'Intendance du cabinet des bains de la ducheſſe. Son appartement étoit tout contre; & dans cet appartement, elle avoit un cabinet garni de confitures & de toutes ſortes de liqueurs. Ce cabinet convenoit au goût de mademoiſelle *Temple*, & il convenoit au goût de mademoiſelle *Hubert*, laquelle y prit plaiſir.

La belle ſaiſon étant de retour, les plaiſirs qui l'accompagnent revinrent avec elle. Un jour que les dames avoient été à cheval, la *Temple* au retour d'une de ſes galantes promenades, débarqua chez mademoiſelle *Hu-*

bert, pour ſe remettre de la fatigue aux dépens des confitures qui l'y attendoient : mais avant que de s'y mettre, elle lui demanda la permiſſion de ſe mettre en chemiſe, c'eſt-à-dire, de ſe déshabiller chez elle, pour changer de linge en ſa préſence. Cette permiſſion n'avoit garde d'être refuſée. « Je vous l'allois » propoſer, dit la *Hubert*. Ce n'eſt pas que » vous ne ſoyez jolie comme un ange dans » cet habillement : mais il n'eſt rien tel que » d'être fraîchement & à ſon aiſe. Vous ne » ſauriez croire, ma chere *Temple*, pourſuivit-elle en l'embraſſant, combien vous » m'obligerez d'en uſer ainſi : mais ſur-tout » ce goût pour la propreté me charme. Vous » êtes bien différente en cela, comme en » bien d'autres choſes, de cette petite folle » de *Jennings*. Avez-vous pris garde comme » tous nos benets de la cour l'admirent pour » quelque éclat qui n'eſt peut-être pas tout à » elle, & pour des étourderies qui ne ſont » d'aucune autre, & qu'ils prennent pour des » traits d'eſprit. Je ne lui ai pas aſſez parlé » pour en démêler la gentilleſſe : mais s'il » n'eſt pas mieux tourné que ſes pieds, ce » n'eſt pas grand'choſe. On m'en a conté de

» belles de ſon peu de propreté. Il n'y a point
» de chat qui craigne tant l'eau. Comment?
» Jamais ne ſe laver pour ſoi-même, & ne
» décraſſer que ce qu'il faut néceſſairement
» que l'on montre, c'eſt-à-dire la gorge &
» les mains. »

La *Temple* avaloit cela plus doux que les confitures, & l'officieuſe *Hubert*, pour ne pas perdre de tems la déshabilloit en attendant ſa femme-de-chambre. Elle en fit bien quelques façons d'abord, ne voulant pas donner cette peine à une perſonne conſtituée depuis quelque tems en dignité comme mademoiſelle *Hubert* : mais elle eut beau s'en défendre : l'autre lui fit voir que c'étoit avec plaiſir qu'elle lui rendoit ce petit office. La collation finie, & mademoiſelle *Temple* deſhabillée : « Paſſons, lui dit la *Hubert*, dans
» le cabinet des bains, nous pourrons y cauſer
» un moment, ſans craindre que quelque
» ſotte viſite nous vienne lanterner. » Elle y conſentit, & s'étant toutes deux miſes ſur un lit de repos : « Vous êtes trop jeune, ma
» chere *Temple*, lui dit-elle, pour connoître
» la malignité du caractere des hommes en
» général, & trop neuve encore en ce pays-ci

» pour avoir pu démêler celui de ſes habitans.
» Je vais vous donner une idée de ces meſ-
» ſieurs, du mieux qu'il me ſera poſſible,
» ſans offenſer perſonne; car je n'aime point
» la médiſance.

„ Premiérement, il faut que vous com-
„ ptiez, que tous les hommes de la Cour
„ manquent de probité, de bons ſens, de
„ jugement, d'eſprit ou de ſincérité; c'eſt-
„ à-dire, que celui qui par haſard aura
„ quelques-unes de ces qualités, à coup ſûr
„ n'aura pas les autres. Le faſte dans les
„ équipages, la fureur du jeu, la bonne
„ opinion de leur mérite & le mépris pour
„ celui des autres, ſont leurs entêtemens.

„ L'intérêt, ou les plaiſirs, ſont les mo-
„ tifs de toutes leurs actions. Ceux qui
„ ſuivent le premier, vendroient Dieu le
„ Pere, comme Judas vendit ſon maître,
„ & pour moins d'argent. Je vous ci-
„ terois de beaux exemples, ſi j'en avois
„ le temps. Pour les ſectateurs des vo-
„ luptés, ou ſoi-diſans tels, car ils ne
„ ſont pas tous ſi méchans qu'ils affec-
„ tent de le paroître : ces Meſſieurs ne
„ reſpectent ni promeſſe, ni ſermens, ni

„ foi, ni loi, c'eſt-à-dire, ni le Ciel, ni
„ la terre, pour parvenir à leurs fins. Ils
„ ne regardent les filles d'honneur, que
„ comme des amuſemens qu'on place ex-
„ près à la Cour, pour les empêcher de
„ s'y ennuyer; & plus on a de mérite,
„ plus on eſt expoſé à leurs impertinences
„ dès qu'on les écoute, & à leurs calom-
„ nies dès qu'on ne les écoute pas. Pour
„ les épouſeurs, ce n'eſt pas ici qu'il en
„ faut chercher. Si l'argent ou le caprice
„ ne s'en mêlent, on auroit beau ſe flatter
„ d'être pourvue : la ſageſſe & les appas
„ y ſont également inutiles. Madame *de*
„ *Falmouth* eſt l'unique exemple d'une fille
„ d'honneur bien mariée ſans dot; & de-
» mandez au pauvre imbécille d'époux
» pour quelle raiſon il l'a priſe, je ſuis
» perſuadée qu'il n'en ſait aucune, ſi ce
» n'eſt qu'elle a des oreilles grandes &
» rouges, & les pieds plats. Pour la blonde
» *Yarbourough*, qui paroiſſoit ſi fiere de
» ſon établiſſement, elle eſt femme, pour
» tout compter, d'un grand flandrin,
» qui la ſemaine d'après ſon mariage, lui
» fit prendre congé de la Ville pour ja-

» mais, en vertu de cinq ou ſix mille li-
» vres de rente qu'il poſſede ſur les con-
» fins de Cornouaille. Hélas ! la pauvre
» *Blake*, je la vis partir il y a bien un an,
» tirée à quatre chevaux ſi maigres, que
» je ne crois pas qu'elle ſoit encore à
» moitié chemin de ſon petit château. Que
» voulez-vous, toutes les filles ont la
» folie de ſe vouloir marier ; & dès qu'elles
» ont quelque peu de charmes, elles croient
» qu'il n'y a qu'à ſe montrer à la Cour
» pour choiſir leurs époux. Mais quand cela
» ſeroit, c'eſt la plus ſotte condition du
» monde pour une perſonne qui a des
» ſentimens. Croyez-moi, ma chere
» *Temple*, c'eſt ſi peu de choſe que les
» plaiſirs du mariage, au prix de ſes in-
» convéniens, que je ne ſais comment
» on peut s'y réſoudre. Fuyez donc un
» ſi fâcheux engagement, au lieu de le
» ſouhaiter. La jalouſie, jadis inconnue
» dans ces innocens climats-ci, devient à
» la mode. Vous en ſavez des exemples.
» De quelque brillante apparence qu'on
» veuille vous éblouir, n'allez pas de votre
» eſclave en faire votre tyran. Maîtreſſe

» de votre liberté, vous la ſerez toujours des
» autres. Je vais vous donner des preuves
» aſſez récentes de la perfidie des hommes
» pour notre ſexe, & de l'impunité qu'ils
» trouvent dans tous leurs attentats contre
» notre innocence. Le Comte d'*Oxford* de-
» vint amoureux d'une Comédienne de
„ la troupe du Duc, belle, gracieuſe,
„ & qui jouoit dans la perfection. Le rôle
„ de *Roxelane* dans une piece nouvelle,
„ l'avoit miſe en vogue ; & le nom lui en
„ étoit reſté. Cette créature, pleine de ver-
„ tus, de ſageſſe, ou ſi vous voulez, d'ob-
„ ſtination, refuſa fiérement les offres de
„ ſervice & les préſens du Comte d'*Ox-*
„ *ford.* Cette réſiſtance irrita ſa paſſion.
„ Il eut recours aux invectives & même
„ aux charmes, le tout en vain. Il en
„ perdit le boire & le manger. Ce n'étoit
„ pas grand'choſe pour lui : mais ſa paſſion
„ devint ſi violente, qu'il ne jouoit, ni
„ ne fumoit plus. Dans cette extrémité,
„ l'amour eut recours à l'Hymen. Le Comte
„ d'*Oxford*, premier Pair du Royaume,
„ a bonne mine, comme vous voyez. Il
„ eſt de l'Ordre de la Jarretiere, qui re-

» leve

„ leve un air aſſez noble qu'il a naturel-
„ lement. Enfin, à le voir, on diroit que
„ c'eſt quelque choſe : mais à l'entendre,
„ on voit bien que ce n'eſt rien. Cet a-
„ mant paſſionné lui fit préſenter une belle
„ promeſſe de mariage authentiquement
„ ſignée de ſa main. Elle ne voulut point tâ-
„ ter de cet expédient : mais elle crut qu'elle
„ ne riſquoit rien, lorſqu'il vint le lende-
„ main, accompagné d'un Miniſtre &
„ d'un témoin. Une autre Comédienne
„ de ſes amies ſigna le contrat comme
„ témoin pour elle. Le mariage fut fait
„ & parfait de cette ſorte. Vous croyez
„ peut-être que la nouvelle comteſſe n'avoit
„ plus qu'à ſe faire préſenter à la Cour,
„ y prendre ſon rang & arborer les armes
„ d'*Oxford* ? Point du tout. Quand il en
„ fut queſtion, on trouva qu'elle n'étoit
„ point mariée ; c'eſt-à-dire, on trouva
„ que le prétendu Miniſtre étoit un Trom-
„ pette du Mylord, & le témoin, ſon
„ Timbalier. Cet Eccléſiaſtique & ce té-
„ moin ne parurent plus après la cérémo-
„ nie ; & l'on ſoutint à l'autre témoin,
„ que la ſultane *Roxelane* avoit apparem-

„ ment cru ſe marier réellement dans
„ quelque rôle de comédie. La pauvre créa-
„ ture eut beau prendre à parti les loix
„ & la religion violées, auſſi bien qu'elle
„ par cette ſupercherie ; elle eut beau ſe
„ jetter aux pieds du Roi, pour en de-
„ mander juſtice, elle n'eut qu'à ſe re-
„ lever, trop heureuſe d'avoir une penſion
„ de mille écus pour douaire, & de reprendre
„ le nom de *Roxelane*, au lieu de celui
„ d'*Oxford*. Vous me direz que ce n'é-
„ toit qu'une comédienne, que tous les
„ hommes n'ont pas les mêmes ſentimens,
„ & qu'on peut au moins les écouter quand
„ ils ne font que rendre juſtice au mérite
„ d'une perſonne faite comme vous : mais
„ ne vous y fiez pas, quoique vous ſoyez
„ à même ; car je ſais que tout le monde
„ ne donne pas dans la prévention nouvelle
„ où l'on eſt pour la *Jennings*. Le beau
„ *Sidney* vous lorgne ; mylord *Rocheſter*
„ ſe plait à vous entretenir : & le très-ſérieux
„ Chevalier *Littleton* ſent dégourdir ſa gra-
„ vité naturelle en faveur de vos attraits.
„ Pour le premier, j'avoue qu'il eſt d'une
„ figure toute propre à ſéduire les penchans

„ d'une perſonne de votre âge : mais quand
„ cette figure ſeroit accompagnée de quel-
„ que choſe, comme elle ne l'eſt pas, &
„ qu'il ſongeroit auſſi ſérieuſement à vous
„ qu'il veut vous le perſuader, & que vous
„ le méritez, je ne vous conſeillerois pas
„ de ſonger à lui pour des raiſons, qu'il
„ ne m'eſt pas permis de vous dire à
„ préſent.

„ Le chevalier *Littleton* y va ſans doute
„ de bonne foi, puiſqu'il paroît honteux
„ de l'état où vous l'avez mis, & je crois
„ que s'il pouvoit tant faire, que d'ou-
„ blier les chimeres dont il a l'imagina-
„ tion remplie ſur ce qu'on appelle vul-
„ gairement *être cocu*, le bon-homme vous
„ épouſeroit, & vous iriez repréſenter dans
„ ſon petit gouvernement, où vous paſ-
„ ſeriez gaiment vos jours à tenir les comptes
„ du ménage, & à raccommoder ſes ſer-
„ viettes. Quelle gloire d'avoir un Caton
„ pour époux, dont les diſcours ſont pleins
„ de cenſures, & les cenſures remplies de
„ travers !

„ Mylord *Rocheſter* eſt ſans contredit
„ l'homme d'Angleterre qui a le plus d'eſ-

„ prit & le moins d'honneur. Il n'eſt dan-
„ gereux que pour notre ſexe : mais il
„ l'eſt au point, qu'il n'y a pas de femme
„ qui l'écoute trois fois, qui n'en ſoit
„ pour ſa réputation. C'eſt une bonne for-
„ tune, qui ne lui peut échapper de façon
„ ou d'autre, puiſqu'il la poſſede dans ſes
„ écrits, s'il n'en peut avoir autre choſe :
„ & dans le ſiecle où nous vivons, l'un
„ vaut l'autre à l'égard du public. Cependant
„ rien n'eſt ſi dangereux que les inſinuations
„ avec leſquelles il s'empare de l'eſprit. Il
„ entre dans vos goûts, dans tous vos ſenti-
„ mens ; & tandis qu'il ne dit pas un ſeul mot
„ de ce qu'il penſe, il vous fait croire tout
„ ce qu'il dit. Je m'en vais parier, que
„ de la maniere qu'il vous a parlé, vous
„ l'avez cru le plus honnête homme du
„ monde, & le plus ſincere : je ne ſaurois
„ comprendre ce qu'il vous veut, dans les
„ ſoins qu'il affecte de vous rendre. Ce n'eſt
„ pas que vous ne ſoyez de maniere à mé-
„ riter tous les empreſſemens du monde :
„ mais quand il vous auroit tourné la tête,
„ il ne ſauroit que faire de la plus jolie
„ créature de la Cour : car il y a long-

„ tems que ſes débauches y ont mis ordre,
„ avec le ſecours & les faveurs de toutes
„ les coureuſes de la Ville. Voyez donc,
„ ma chere *Temple*, ce que c'eſt que cette
„ habitude effroyable de malignité qui le
„ poſſede, à la ruine & à la confuſion de
» l'innocence. Un ſcélérat qui n'a de ſoins &
» des empreſſemens, pour mademoiſelle
» *Temple*, que pour donner plus de vrai-
» ſemblance aux calomnies dont il l'a dé-
» chirée. Vous me regardez avec étonnement,
» & ſemblez douter de la vérité de ce que
» j'avance : mais je ne veux pas que vous
» m'en croyiez. Tenez, dit-elle, tirant un
» papier de ſa poche, voyez les vers qu'ils
» a faits à votre louange, tandis qu'il endort
» votre crédulité par des diſcours flatteurs &
» de feints reſpects.

En diſant cela, la perfide *Hubert* lui fait voir une demi-douzaine de couplets outrés, que *Rocheſter* avoit faits contre les filles d'honneur précédentes. C'étoit la *Price* qu'il attaquoit principalement par des traits ſanglans, & par la plus hideuſe anatomie de ſa perſonne qu'on pût imaginer. *Hubert* n'avoit fait que ſubſtituer le nom de *Temple*

à celui de *Price ;* cela s'accordoit avec le chant & la meſure. Il n'en fallut pas davantage. La crédule *Temple* n'eut pas plutôt entendu chanter ce couplet, qu'elle ne douta plus qu'il ne fût fait pour elle ; & dans le premier mouvement de ſa colere, n'ayant rien plus à cœur que d'en donner le démenti ſur le champ aux impoſtures du poëte : « Ah ! » pour celui-là, ma chere *Hubert*, je n'y » puis plus tenir : je ne me pique point d'être » auſſi belle qu'une autre ; mais pour les » défauts dont parle ce coquin là, ma chere » *Hubert*, j'oſe dire que perſonne n'en eſt » plus éloignée : nous ſommes ſeules, & » j'aurois preſqu'envie de vous en con- » vaincre. » La complaiſante *Hubert* le voulut bien ; mais quoiqu'elle lui mît l'eſprit en repos, en ſe récriant avec éloge ſur tout ce qui réfutoit la chanſon de *Rocheſter*, la *Temple* penſa ſe déſeſpérer de rage & d'étonnement, de ce que le premier homme qu'elle eût écouté, non-ſeulement ne lui eût pas dit un mot de vrai, mais qu'il eût la cruauté de l'accuſer à faux ; & ne trouvant point d'expreſſion capable de remplir ſon

dépit & la violence de ſes reſſentimens, elle ſe mit à pleurer comme une folle.

La *Hubert* la conſola le plus tendrement qu'elle put, la gronda de ce qu'elle prenoit ſi fort à cœur les noirceurs d'un homme, dont on connoiſſoit trop l'infamie, pour que de telles impoſtures euſſent lieu; mais elle lui conſeilla de ne lui plus jamais parler, que c'étoit l'unique moyen de rendre ſes projets inutiles; & lui fit voir que le mépris & le ſérieux étoient beaucoup plus utiles dans ces occaſions qu'un éclairciſſement; que s'il obtenoit une fois qu'elle l'écoutât, il ſeroit juſtifié; mais qu'elle étoit perdue.

Mademoiſelle *Hubert* n'avoit pas tort de donner ces conſeils : elle ſavoit qu'un éclairciſſement la livroit, & qu'il n'y avoit plus de quartier pour elle, ſi *Rocheſter* avoit un ſujet ſi juſte de renouveller ſes premiers panégyriques pour elle; mais la précaution fut vaine. Cette converſation avoit été entendue d'un bout à l'autre par la niece de la gouvernante. Cette niece avoit la mémoire du monde la plus fidelle; & comme elle devoit voir *Rocheſter* ce même jour, elle répéta trois ou quatre fois cette converſation,

pour n'en perdre pas un ſeul mot lorſqu'elle ſe donneroit l'honneur d'en faire le récit à ſon amant. Nous verrons dans l'autre chapitre comme la choſe tourna.

CHAPITRE III.

LA converſation dont on vient de parler n'avoit eu de charmes que pour mademoiſelle *Hubert*; & ſi la jeune *Temple* en avoit trouvé le commencement divertiſſant, la fin l'avoit outrée de colere. A cette indignation ſuccéda la curioſité d'apprendre par quelle raiſon, s'il étoit bien vrai que *Sidney* ſongeât à elle, il ne lui ſeroit pas permis de l'écouter un peu. La tendre *Hubert*, qui ne lui pouvoit rien refuſer, lui promit cette confidence dès qu'elle pourroit s'aſſurer ſur ſa conduite avec milord *Rocheſter*. On ne lui demanda que trois jours d'épreuve, après leſquels *Hubert* jura qu'elle lui diroit ce qu'elle ſouhaitoit ſavoir. *Temple* aſſura qu'elle ne regardoit plus *Rocheſter* que comme un monſtre de perfidie, & jura ſes grands dieux qu'elle ne l'écouteroit de ſa vie, & qu'elle lui parleroit encore moins.

Dès qu'elles furent ſorties du cabinet, miſſ *Sara* ſortit du bain, où, durant toute cette converſation, elle avoit penſé tranſir de froid ſans oſer s'en plaindre. Cette petite créature avoit obtenu de la femme-de-chambre de mademoiſelle *Hubert*, de ſe pouvoir un peu décraſſer à l'inſu de ſa maîtreſſe; & l'autre y ayant conſenti, je ne ſais comme elles avoient fait pour remplir d'eau froide une des cuves; & la petite *Sara* ne faiſoit que de s'y mettre, lorſqu'elles furent alarmées de l'arrivée des deux autres. Une ſéparation de vitrage renfermoit l'endroit du cabinet où les cuves étoient placées : des rideaux de taffetas de la Chine, qui ſe tiroient par dedans, ôtoient la vue de ceux qui ſe baignoient. La femme-de-chambre de mademoiſelle *Hubert* n'avoit eu que le tems de tirer ces rideaux ſur la petite fille, de fermer la porte de la ſéparation, & d'en ôter la clef avant l'arrivée de ſa maîtreſſe & de mademoiſelle *Temple*.

Elles s'étoient miſes ſur un canapé placé le long de cette ſéparation, & mademoiſelle *Sara*, malgré ſes alarmes, avoit entendu toute la converſation, & l'avoit parfaite-

ment retenue. Comme la belle ne s'étoit donné tant de peine que pour recevoir plus proprement milord *Rocheſter*, dès qu'elle put ſe ſauver elle regagna ſon entre-ſole ; & *Rocheſter*, n'ayant pas manqué d'y grimper à l'heure du rendez-vous, il fut pleinement inſtruit de tout ce qui s'étoit paſſé dans le cabinet. Il admira l'audace de la téméraire *Hubert*, d'oſer lui faire une tracaſſerie de cette nature ; mais quoiqu'il comprît bien que l'amour & la jalouſie en étoient cauſe, il ne lui pardonna pas pour cela. La petite *Sara* voulut ſavoir s'il étoit vrai qu'il en voulût à mademoiſelle *Temple*, comme la *Hubert* avoit dit, qu'elle en mouroit de peur. « En pouvez-vous douter, répondit-il, » puiſque cette ſincere perſonne l'a dit ; mais » vous voyez auſſi que je n'en pourrois pro- » fiter quand la *Temple* le voudroit bien, » puiſque mes débauches & les coureuſes de » la ville y ont mis bon ordre. ».

La niece de la gouvernante ſe mit l'eſprit en repos ſur cette réponſe, jugeant que le reſte étoit faux, puiſqu'elle pouvoit répondre que cet article n'étoit pas vrai. Milord *Rocheſter* voulut aller dès ce même ſoir chez la

ducheſſe, pour voir quelle contenance on tiendroit en le voyant, après le beau portrait que mademoiſelle *Hubert* avoit eu la bonté d'en faire. La *Temple* ne manqua pas de s'y trouver auſſi, dans le deſſein de lui faire une mine du plus effroyable dédain qu'elle pût imaginer, quoiqu'elle ſe fût miſe tout de ſon mieux. Comme elle s'imaginoit que les couplets qu'on lui venoit de chanter étoient dans la poche de tout le monde, elle fut embarraſſée, de ce que tous ceux qui la rencontroient la croyoient faite comme *Rocheſter* l'avoit dépeinte. Cependant *Hubert*, qui ne ſe fioit pas trop aux promeſſes qu'elle avoit faites de ne lui parler ni de près ni de loin, ne la quittoit point. Jamais elle n'avoit été ſi jolie : chacun lui en diſoit quelque choſe ; mais à l'air dont elle recevoit toutes ces honnêtetés, on la crut folle ; car lorſqu'on lui parloit de ſa taille, de ſa fraîcheur ou de ſes regards : « Bon ! diſoit-elle, on » ſait bien que je ne ſuis qu'une vilaine » bête, tout autrement faite que les autres ; » que ce qui reluit n'eſt pas or, & que ſi » j'ai quelque peu de louange à recevoir dans » les compagnies, le reſte eſt une miſere. »

La *Hubert* avoit beau la pouſſer, elle alloit toujours ſon train ; & ne ceſſant de ſe dénigrer par ironie, on ne pouvoit comprendre à qui diable elle en vouloit. Lorſque milord *Rocheſter* arriva, elle en rougit d'abord, pâlit enſuite, s'ébranla pour aller à lui, ſe retint, tira ſes gants l'un après l'autre juſqu'au coude ; & après avoir trois fois ouvert & refermé ſon éventail avec violence, elle attendit qu'il la ſaluât à ſon ordinaire, & dès qu'il eut commencé, la belle fit demi-tour à droite, & lui tourna le dos. *Rocheſter* n'en fit que ſourire ; & voulant que ſes reſſentimens fuſſent encore plus marqués, il fit le tour de ſa perſonne, & s'étant planté vis-à-vis d'elle : « Mademoiſelle, lui dit-il, » rien n'eſt ſi glorieux que de briller comme » vous faites, après une auſſi fatigante jour-» née : ſoutenir une promenade à cheval, » trois bonnes heures durant, & mademoi-» ſelle *Hubert* au retour ſans en paroître » abattue ; voilà ce qui s'appele un tempé-» rament. »

Mademoiſelle *Temple* avoit narurellement le regard tendre ; mais elle fut tranſportée d'une colere ſi violente, voyant qu'il avoit

encore l'effronterie de lui parler, qu'il crut lui voir une grenade allumée dans chaque œil quand elle les tourna ſur lui. *Hubert* la pinça par le bras, ſur le point que ce regard alloit être ſoutenu d'un détachement de reproches ou d'invectives.

Il ne les attendit pas, & remettant pour une autre fois les remercîmens qu'il devoit à mademoiſelle *Hubert*, il ſe retira tout doucement. *Hubert*, qui n'avoit garde de s'imaginer qu'il fût rien de l'autre converſation, ne laiſſa pas d'être fort alarmée de ce qu'il venoit de dire; mais *Temple*, prête à ſuffoquer de tout ce qu'elle ſavoit pour le confondre ſans avoir pu s'en défaire, fit vœu en elle-même d'en avoir le cœur net à la premiere occaſion, malgré la parole qu'elle avoit donnée; quitte pour ne lui plus jamais parler après.

Rocheſter avoit un eſpion fidele auprès de ces belles. C'étoit la petite miſſ *Sara*, raccommodée, par ſon conſeil & le conſentement de ſa tante, avec mademoiſelle *Hubert*, pour mieux la trahir. Il ſut par cet eſpion, que la femme-de-chambre de la *Hubert*, ſoupçonnée de l'avoir écoutée dans le cabi-

net, étoit ſortie de ſon ſervice ; qu'elle en avoit pris une autre, qu'on croyoit qu'elle ne garderoit pas long-tems, parce qu'elle étoit laide, & qu'elle mangeoit les confitures de mademoiſelle *Temple*. Quoique ces avis fuſſent de peu de conſéquence, on ne laiſſa pas de louer la petite fille de ſon exactitude ; & quelques jours après, elle en vint donner un tel qu'on le ſouhaitoit.

Rocheſter fut informé par elle que mademoiſelle *Hubert*, & ſa nouvelle favorite, devoient ſe promener à neuf heures du ſoir dans le mail du parc ; qu'elles devoient changer d'habits l'une avec l'autre, mettre de grandes écharpes, & porter des loups. Elle ajouta que mademoiſelle *Hubert* s'étoit fort oppoſée à ce projet ; mais qu'il avoit fallu céder à la fin, la *Temple* ayant réſolu d'en paſſer ſa fantaiſie.

Rocheſter prit ſa réſolution ſur cet avis : il fut chercher *Killegrew*, ſe plaignit à lui du tour que mademoiſelle *Hubert* avoit oſé lui jouer, lui demanda ſon aſſiſtance pour s'en venger, & l'obtint ; & l'ayant informé de la maniere qu'il vouloit s'y prendre & du

LOR INST.

rôle qui le regardoit dans cette aventure, ils ſe rendirent dans l'allée du mail.

Bientôt y parurent nos nymphes en maſcarades : leurs tailles étoient peu différentes, & leurs viſages, qui l'étoient beaucoup, étoient couverts de leur loup. Il n'y avoit que peu de monde au parc ; & d'auſſi loin que la *Temple* les vit, elle doubla le pas pour s'en approcher, dans le deſſein de laver la tête au perfide *Rocheſter* ſous la figure d'un autre ; quand *Hubert* l'arrêtant : « Où » courez-vous donc, lui dit-elle ? n'auriez- » vous point envie d'attaquer de converſa- » tion ces deux diables pour vous expoſer » à toutes les impertinences qu'ils ſont ca- » pables de vous dire ? » Ces remontrances furent inutiles. La *Temple* voulut tenter l'aventure ; & tout ce qu'on put obtenir, fut de ne point répondre à tout ce que *Rocheſter* pourroit lui dire.

Elles furent abordées comme elles achevoient de parler : *Rocheſter* choiſit *Hubert*, feignant de la prendre pour l'autre. Elle en fut ravie ; mais *Temple* fut fâchée de voir que *Killegrew* lui tomboit en partage. Ce n'étoit pas à *Killegrew* qu'elle avoit affaire ;

il s'apperçut de ſa répugnance, & faiſant ſemblant de ſe méprendre à ſes habits : « Eh ! mademoiſelle *Hubert*, lui dit-il, ne » tournez point tant la tête devers eux ; je » ne ſais par quel haſard vous êtes toutes » deux ici, mais je ſais bien que c'eſt fort à » propos pour vous, ayant quelques petits » avis à vous donner, comme votre ſervi- » teur & votre ami. »

Ce début donna de la curioſité pour le reſte ; mademoiſelle *Temple* parut plus diſpoſée à l'écouter. *Killegrew*, voyant que les autres s'étoient inſenſiblement éloignés : « Au » nom de Dieu, dit-il, de quoi vous aviſez- » vous de vous déchaîner contre milord » *Rocheſter*, que vous connoiſſez pour le » plus honnête homme de la cour, & que » vous donnez cependant pour le plus grand » ſcélérat à la perſonne qu'il eſtime & qu'il » honore le plus ? Que deviendriez-vous, » s'il ſavoit que vous avez fait accroire à » mademoiſelle *Temple*, que c'eſt ſur elle » qu'il a fait certains couplets de chanſon, » faits, comme vous ſavez auſſi-bien que » moi, contre la groſſe *Price*, plus d'un an » avant qu'il fût queſtion de la belle *Temple* ?

» Ne

» Ne ſoyez point ſurpriſe que j'en ſache tant ;
» mais faites un peu d'attention à ce que je
» vais vous dire de bonne amitié. Votre
» paſſion & vos deſirs pour la jeune *Temple*
» ne ſont plus ignorés que d'elle ; car de
» quelque maniere que vous ayez ſurpris ſon
» innocence, on lui rend aſſez de juſtice
» pour croire qu'elle vous traiteroit comme
» a fait madame *de Falmouth*, ſi la pauvre
» fille ſavoit ce que vous lui voulez : je vous
» conſeille donc de ne point pouſſer les
» choſes plus loin auprès d'une perſonne trop
» ſage pour vous le permettre. Je vous con-
» ſeille encore de reprendre votre femme-
» de-chambre, pour ſupprimer le ſcandale
» de ſes diſcours. Elle dit par-tout qu'elle
» eſt groſſe, vous impute le fait, & vous
» accuſe de la derniere ingratitude ſur de
» ſimples ſoupçons. Vous voyez bien que je
» n'invente point ces ſortes de choſes ; mais
» afin que vous ne doutiez point que ce ne
» ſoit de ſa propre bouche que je les tiens,
» elle m'a parlé de votre converſation dans
» le cabinet des bains, des portraits que vous
» y aviez faits de tous les hommes de la
» cour, de la malice artificieuſe dont vous

» aviez donné les couplets ſi peu convenables
» à la fille d'Angleterre la mieux faite ; de
» quelle maniere la pauvre *Temple* avoit
» donné dans le panneau que vous lui ten-
» diez pour juſtifier ſes appas. Mais ce qu'il
» pourroit y avoir de plus dangereux pour
» vous dans ce long entretien, c'eſt d'avoir
» révélé certains ſecrets, que la ducheſſe ne
» vous a pas apparemment confiés pour en
» faire part à ſes filles d'honneur. Songez-y
» bien, & ne négligez pas de faire quelque
» réparation au chevalier *Littleton*, pour le
» ridicule que vous avez pris la peine de lui
» donner. Je ne ſais ſi c'eſt de votre femme-
» de-chambre qu'il le tient ; mais je ſais
» bien qu'il a juré de s'en venger, & qu'il
» eſt homme à tenir ſa parole ; car afin que
» vous ne vous trompiez pas à cette mine
» de Stoïcien & cette gravité de Juriſcon-
» ſulte, je veux bien vous apprendre que
» c'eſt le plus emporté de tous les hommes.
» Comment ! ce ſont des choſes horribles
» que ces invectives. Il dit que c'eſt bien à
» faire à une coquine comme vous, de
» dénigrer les honnêtes gens par jalouſie ;
» qu'il s'en plaindra, ſi vous continuez ;

» que ſi ſon alteſſe ne lui fait pas juſtice, il » ſe la fera lui-même, & vous donnera de » ſon épée dans le ventre, quand ce ſeroit » entre les bras de mademoiſelle *Temple*; » qu'il eſt bien ſcandaleux que toutes les » filles d'honneur paſſent par vos mains, » avant que de pouvoir ſe reconnoître.

» Voilà, mademoiſelle, ce que j'ai cru » devoir vous apprendre. Vous ſavez mieux » que moi, ſi ce que je viens de vous dire » eſt véritable, & c'eſt à vous à voir quel » uſage il vous plaira faire de mes avis. Mais » ſi j'étois à votre place, je ferois la paix de » milord *Rocheſter* auprès de mademoiſelle » *Temple*. Encore une fois, qu'il ne ſache » pas que vous ayez abuſé de l'innocence de » cette fille, pour noircir la ſienne. N'en » éloignez plus un homme qui l'aime ten- » drement, & qui de la probité dont il eſt, » ſe ſeroit bien gardé de jetter les yeux ſur » elle, s'il n'avoit eu deſſein de l'épou- » ſer ».

Mademoiſelle *Temple* avoit exactement tenu ſa parole pendant ce diſcours. Elle n'avoit garde d'y manquer, tant l'étonnement & la confuſion l'avoient ſaiſie.

La *Hubert* & *Rocheſter* la joignirent encore toute interdite des merveilles qu'elle venoit d'apprendre : choſes incroyables à ſon avis, qu'on ne pouvoit s'empêcher de croire, en examinant leurs circonſtances. Jamais embrouillement ne fut pareil à celui dont ſa tête fut remplie à ce récit.

Rocheſter & *Killegrew* les avoient quittées, qu'elle n'étoit pas encore bien revenue : mais dès qu'elle eut un peu repris ſes eſprits, elle regagna Saint-James à grands pas, ſans répondre à ce que l'autre lui pût dire ; & s'étant enfermée dans ſa chambre, la premiere choſe qu'elle fit, ce fut d'ôter promptement les habits de mademoiſelle *Hubert*, de peur d'en être contaminée. Après ce qu'elle en venoit d'apprendre, elle ne la conſidéroit plus que comme un monſtre funeſte à l'innocence du beau ſexe, de quelque ſexe qu'elle pût être. Elle rougiſſoit des privautés qu'avoit eues aupres d'elle une créature, dont la femme-de-chambre étoit groſſe, ſans avoir été dans un autre ſervice que le ſien. Elle lui renvoya donc toutes ſes hardes, redemanda les ſiennes, & réſolut de n'avoir plus aucun commerce avec elle.

Mademoiſelle *Hubert* d'un autre côté, qui crut que *Killegrew* l'avoit priſe pour elle en lui parlant, ne pouvoit comprendre ce qui lui faiſoit prendre, depuis cette converſation, des airs ſi ſurprenans : mais voulant s'en éclaircir, elle fit reſter la femme-de-chambre de *Temple* chez elle, fut la trouver elle-même, au lieu de lui renvoyer ſes habits, & voulant la ſurprendre par quelque petite amitié, avant que d'en venir aux éclairciſſemens, elle entra tout doucement dans ſa chambre, comme elle alloit changer de linge, & l'embraſſa. La *Temple* ſe trouva entre ſes bras avant que de l'avoir apperçue ; tout ce que *Killegrew* venoit de lui dire s'offrit à ſon imagination. Elle crut lui voir les regards d'un ſatyre, avec des empreſſemens encore plus odieux ; & ſe démélant avec indignation d'entre ſes bras, elle ſe mit à faire des cris effroyables, appellant le ciel & la terre à ſon ſecours.

Les premières qui vinrent à cette alarme furent la gouvernante & ſa niece. Il étoit près de minuit. La *Temple* étoit en chemiſe, toute effrayée, repouſſoit mademoiſelle *Hubert* avec horreur, qui ne s'en approchoit

que pour apprendre le ſujet de ſes tranſports. Dès que la gouvernante vit cette ſcene, elle ſe mit à chanter pouille à la *Hubert*, avec toute l'éloquence d'une vraie gouvernante; lui demanda ſi c'étoit pour elle que Son Alteſſe entretenoit des filles d'honneur : ſi elle n'avoit point de honte de venir juſques dans leur appartement, à l'heure indue qu'il étoit, pour s'y porter à de telles violences, & jura qu'elle s'en plaindroit dès le lendemain à la Ducheſſe. Tout cela confirmoit *Temple* dans ſes erreurs; & *Hubert* fut enfin obligée de s'en aller, ſans pouvoir faire entendre raiſon à des créatures qu'elle croyoit toutes folles ou poſſédées. Le lendemain miſſ *Sara* ne manqua pas de conter cette aventure à ſon amant, lui dit comme les cris de *Temple* avoient alarmé l'appartement des filles; & comme elle & ſa tante accourant à ſon ſecours, avoient penſé ſurprendre *Hubert* en flagrant délit.

Deux jours après, l'aventure, avec pluſieurs circonſtances qui n'en étoient pas, furent publiques. La gouvernante en faiſoit foi, contant par-tout, comme la pudeur de mademoiſelle *Temple* l'avoit échappé belle,

& que miſſ *Sara* ſa niece n'avoit conſervé ſon honneur, que parce que les bons avis de milord *Rocheſter* l'avoient dès long-tems obligée de lui défendre tout commerce avec une perſonne ſi dangereuſe. *Temple* ſut dans la ſuite, que les couplets qui l'avoient ſi fort aigrie, n'avoient jamais été faits que pour la *Price*. Tout le monde l'en aſſuroit, en concevant une nouvelle horreur pour *Hubert* ſur cette ſupercherie. Tant de refroidiſſement après tant de familiarités, fit croire à bien des gens que l'aventure n'étoit pas tout-à-fait inventée.

C'étoit aſſez pour diſgracier la *Hubert* de la Cour, & pour la décrier dans la ville : mais la Ducheſſe la ſoutint, comme elle avoit déja fait ; traita l'hiſtoire d'un bout à l'autre de chimere, ou de calomnie, gronda *Temple* de ſon impertinente crédulité, chaſſa la gouvernante avec la niece, pour les impoſtures dont elles ſoutenoient cette fable, & fit quantité d'injuſtices pour rétablir l'honneur d'*Hubert*, ſans pouvoir en venir à bout. Elle avoit ſes raiſons pour ne la pas abandonner, comme nous dirons dans la ſuite.

Mademoiſelle *Temple*, qui ne ceſſoit de s'accuſer d'injuſtice au ſujet de milord *Rocheſter*, & qui, ſur la parole de *Killegrew*, le croyoit l'homme d'Angleterre de la plus grande intégrité, ne cherchoit que l'occaſion de ſe juſtifier dans ſon eſprit, en lui faiſant quelque ſorte de réparation pour les rigueurs qu'elle lui avoit tenues. Ces favorables diſpoſitions entre les mains d'un homme comme lui, l'auroient pu mener plus loin qu'elle ne croyoit : mais il ne plut pas au Ciel de le mettre à portée d'en profiter.

Depuis qu'il étoit à la Cour, il n'avoit guere manqué d'en être banni, pour le moins une fois l'an ; car dès qu'un mot ſe trouvoit au bout de ſa langue ou de ſa plume, il le lâchoit ſur le papier ou dans la converſation, ſans aucun égard aux conſéquences. Les miniſtres, les maîtreſſes, & ſouvent le maître lui-même en étoient. S'il n'avoit eu affaire au prince le plus humain qui fût jamais, la premiere de ſes diſgraces eût été la derniere.

Ce fut dans le tems que *Temple* le cherchoit, pour lui demander pardon de ce que les noirceurs de mademoiſelle *Hubert* leur

leur avoient à tous deux coûté, que la Cour lui fut interdite pour la troiſieme fois. Il partit ſans avoir vu *Temple*, mena la gouvernante diſgraciée à ſa maiſon de campagne, fit ſon poſſible pour cultiver quelques diſpoſitions que ſa niece ſe trouvoit pour le théatre : mais voyant qu'il n'y réuſſiſſoit pas ſi bien, que dans ſes autres inſtructions, après l'avoir eue quelques mois avec madame ſa tante à ſa maiſon de campagne, il ne laiſſa pas de la faire recevoir dans la troupe du roi l'hiver d'après : & le public lui fut obligé de la plus jolie, mais de la plus mauvaiſe comédienne du royaume.

Talbot arriva d'Irlande pendant que ces choſes ſe paſſoient à la Cour. Il n'y trouva pas mademoiſelle d'*Hamilton*. Elle étoit à la campagne, chez une parente, dont on parlera dans la ſuite. Un reſte de tendreſſe pour elle ſubſiſtoit encore dans ſon cœur, malgré l'abſence & ce qu'il avoit promis au chevalier de Grammont en partant. Il cherchoit à s'attacher quelque part, pour s'en détacher pendant ſon abſence : mais il ne crut rien voir dans la nouvelle cour de la reine qui méritât ſon attention. Mademoi-

ſelle *Bointon* s'aviſa pourtant d'en avoir pour lui. C'étoit une figure mince & délicate, à laquelle un aſſez beau teint & de gros yeux immobiles donnoient quelque air de beauté de loin, qui s'effaçoit de près. Elle affectoit d'être languiſſante, de parler gras, & d'avoir deux ou trois foibleſſes par jour. La premiere fois que *Talbot* jetta les yeux ſur elle, une de ſes foibleſſes la prit. On lui fit entendre qu'elle s'évanouiſſoit à ſon intention. Il le crut, s'empreſſa pour la ſecourir; & depuis cet accident, il ſe donna quelques airs attendris auprès d'elle, plutôt pour lui ſauver, que pour lui marquer de la tendreſſe. Ces airs furent bien reçus; car elle en avoit véritablement été frappée d'abord. C'étoit un des plus grands hommes d'Angleterre, & ſelon les apparences un des plus robuſtes. Cependant elle laiſſoit aſſez voir qu'elle étoit prête à commettre la délicateſſe d'une complexion comme la ſienne à tout ce qui pourroit en arriver, pour devenir ſa femme; & peut-être l'eût-elle été dès-lors, comme elle le fut après, ſi les charmes de la belle *Jennings* ne s'y fuſſent oppoſés.

Je ne ſais par quel haſard elle ne s'étoit point encore offerte à ſes yeux. On lui en avoit pourtant beaucoup parlé. Sa conduite, ſon eſprit & ſa vivacité, lui furent également vantés. Il le crut ſur la foi publique. Il trouva quelque choſe d'aſſez rare, de voir la diſcrétion & la vivacité ſi bien d'accord à cet âge, principalement au milieu d'une cour toute galante : mais il trouva tout ce qu'on avoit dit des agrémens de ſa perſonne au-deſſous de la vérité.

S'il ne fut pas long-tems à s'appercevoir qu'il l'aimoit, il ne tarda guere à le dire. Il n'y avoit rien à tout cela qui ne fût dans la vraiſemblance, & mademoiſelle *Jennings* crut y pouvoir ajouter foi, ſans trop ſe flatter. *Talbot* avoit du brillant, un bel extérieur, beaucoup de nobleſſe, pour ne pas dire de faſte, dans ſes manieres. La faveur du duc qui le diſtinguoit aſſez, relevoit tout cela : mais le plus eſſentiel de ſon mérite pour elle, étoit quarante mille livres de rente, indépendamment des bienfaits de ſon maître. Toutes ces qualités étoient du reſſort des maximes & regles qu'elle s'étoit propoſée de ſuivre en fait d'amans. Ainſi,

quoiqu'il ne vît pas ſes penchans entiérement déclarés, du moins il eut la gloire d'en être mieux reçu que ceux qui s'étoient préſentés avant lui.

Perſonne ne ſe mit en tête de traverſer ſon bonheur ; & mademoiſelle *Jennings* voyant que la Ducheſſe approuvoit les deſſeins de *Talbot*, après s'être bien conſultée, ſentit qu'en l'épouſant ſans répugnance, c'étoit tout ce qu'elle pouvoit faire pour ſon ſervice, & que ſa raiſon lui étoit plus favorable que ſon cœur.

Talbot, trop heureux d'une préférence que nul autre n'avoit eue, n'approfondit point ſi c'étoit à ſon cœur, ou bien à ſa raiſon qu'il en étoit redevable, & ne ſongea qu'à preſſer l'accompliſſement de ſon bonheur. On eût juré qu'il y touchoit : mais l'amour ne ſeroit plus amour, s'il ne ſe plaiſoit à reculer les félicités, ou bien à renverſer les fortunes de ſon empire.

Talbot, qui ne trouvoit rien à redire à la perſonne, à la converſation, ni à la ſageſſe de mademoiſelle *Jennings*, fut un peu touché d'une nouvelle connoiſſance qu'elle venoit de faire, & s'étant mêlé de lui donner

quelques petits avis ſur ce ſujet, il ne s'en trouva pas bien.

Price, fille d'honneur réformée, comme nous avons dit, s'étoit miſe, au ſortir de chez la Ducheſſe, ſous la protection de madame de *Caſtelmaine*. Elle avoit l'eſprit fort amuſant. Sa complaiſance convenoit à toutes ſortes d'humeurs, & la ſienne avoit un fonds de gaîté qui réjouiſſoit par-tout. Elle avoit fait connoiſſance avec *Jennings*, avant *Talbot*. Comme elle ſavoit toutes les intrigues de la Cour, elle les contoit naturellement à mademoiſelle *Jennings*, & les ſiennes, tout auſſi naïvement que les autres. Elle en étoit charmée; car quoiqu'elle ne voulût rien éprouver de l'amour qu'à bonnes enſeignes, elle n'étoit pas fâchée d'apprendre par ces récits comme tout cela ſe paſſoit. Ainſi ne ſe laſſant point de l'entendre, elle étoit ravie quand elle pouvoit la voir.

Talbot, qui s'apperçut du goût extrême qu'elle avoit pour cette fille, ne jugea pas que la réputation qu'elle avoit dans le monde fût avantageuſe à celle de ſa maîtreſſe, principalement dans un commerce intime. C'eſt pourquoi le prenant ſur un ton de tuteur,

plutôt que ſur celui d'amant, il s'ingéra de la gronder ſur la mauvaiſe compagnie qu'elle hantoit. *Jennings* étoit fiere à toute outrance, quand elle ſe le mettoit en tête, & comme elle aimoit beaucoup mieux la converſation de *Price*, que celle de *Talbot*, elle prit la liberté de lui dire : » Qu'il ſe mêlât de ſes » affaires, & que s'il n'étoit venu d'Irlande » que pour lui donner des leçons ſur ſa con- » duite, il n'avoit qu'à prendre la peine d'y » retourner ». Il s'offença d'une ſortie qu'on lui faiſoit ſi mal-à-propos dans les termes où ils en étoient ; & la quittant plus bruſque- ment qu'il ne convenoit aux reſpects d'un homme bien amoureux, il fit quelque tems le fier : mais il n'en fut pas bon marchand. Il ſe laſſa de ce perſonnage, quand il vit qu'il ne ſervoit de rien, & il prit celui d'a- mant humilié, qui lui ſervit auſſi peu. Son repentir, ni ſes ſoumiſſions ne la ramenerent pas, & la petite mutine boudoit encore lorſque *Germain* revint à la cour.

Il y avoit plus d'un an qu'il triomphoit des foibleſſes de la *Caſtelmaine*, & plus de deux que le roi s'ennuyoit de ſes triomphes. Son oncle s'en étoit apperçu des premiers,

& l'avoit obligé de s'abſenter de la cour pour quelque tems, ſur le point qu'on alloit lui envoyer les ordres; car quoique Sa Majeſté n'eût plus que de certains égards pour madame de *Caſtelmaine*, il ne trouva pas bon qu'une princeſſe qu'il avoit honorée d'une diſtinction publique, & qui ſe trouvoit encore couchée ſur l'état de ſes dépenſes pour d'aſſez gros articles, parût attachée au char du plus ridicule vainqueur qui fût jamais. Il avoit eu pluſieurs démêlés avec la belle ſur ce ſujet: mais toujours inutilement. Ce fut dans le dernier de ces démêlés, que lui conſeillant de faire plutôt des graces à *Jacob Hall* (1) pour quelque choſe, que de mettre ſon argent à *Germain* pour rien, puiſqu'il lui ſeroit encore plus glorieux de paſſer pour la maîtreſſe du premier, que pour la très-humble ſervante de l'autre, la *Caſtelmaine* ne fut pas à l'épreuve de cette raillerie. L'impétuoſité de ſon tempérament s'alluma comme un éclair. Elle lui dit: » Que c'étoit » bien à lui qu'il appartenoit de faire de » tels reproches à la femme d'Angleterre qui

(1) Danſeur de corde.

» les méritoit le moins, qu'il ne ceſſoit de » lui faire de ces querelles injuſtes, depuis » que la baſſeſſe de ſes penchans s'étoit décla- » rée ; qu'il ne falloit, pour un goût comme » le ſien, que des oiſons bridés, tels que la » *Stwart*, la *Wels*, & cette petite gueuſe de » comédienne, qu'il leur avoit depuis quel- » que tems aſſociée ». Des larmes de fureur ſe méloient ordinairement à ces orages, enſuite reprenant le rôle de *Médée*, la ſcene ſe fermoit en le menaçant de mettre ſes enfans en capilotade, & ſon palais en feu. Comment faire avec une furie déchaînée, qui toute belle qu'elle fût, reſſembloit bien moins à *Médée* qu'à ſes dragons, quand elle étoit dans ſes tranſports ?

Le bon prince aimoit la paix, & comme il ne ſe commettoit guere à ces occaſions qu'il ne lui en coutât quelque choſe pour l'avoir, il fallut faire de grands frais pour ce dernier accommodement. Comme ils n'en pouvoient convenir & que chacun ſe plaignoit de ſon côté, le chevalier de Grammont, du conſentement des deux parties, fut médiateur du traité. Les griefs & les prétentions lui furent repréſentés de part & d'autre ; & ce qu'il y a

de rare, il trouva le moyen de les contenter tous deux. Voici les articles d'accommodement qu'ils accepterent, ſavoir :

« Que madame de *Caſtelmaine* abandon-
» neroit *Germain ;* que pour preuve de ſa
» diſgrace, elle conſentiroit qu'on l'envoyât
» faire un tour à la campagne ; qu'elle ne fe-
» roit plus de railleries au ſujet de la *Wels*,
» ni de vacarmes ſur celui de la *Stwart*, ſans
» que le roi fût tenu de rien changer en ſa
» conduite pour elle : Que moyennant ces
» condeſcendances, il lui donneroit inceſſam-
» ment le titre de ducheſſe, avec tous ſes
» honneurs, tous ſes priviléges, & une aug-
» mentation d'appointemens pour en ſoutenir
» la dignité. »

Dès que cette paix fut publiée, les cenſeurs, car il y en a toujours ſur les conventions de l'état, prétendirent que le médiateur du traité, jouant tous les jours avec madame de *Caſtelmaine*, & n'y perdant jamais, avoit un peu trop appuyé ce dernier article en ſa faveur.

Quelques jours après, ayant pris le titre de ducheſſe de *Cléveland*, le petit *Germain* avoit pris le chemin d'une maiſon de cam-

pagne. Il n'avoit tenu qu'à lui d'en revenir au bout de quinze jours ; & le chevalier de Grammont, en ayant obtenu la permiſſion du roi, l'avoit portée au bon-homme *Saint-Albans*. C'étoit lui porter la vie : mais il eut beau l'envoyer à ſon neveu, ce fut inutilement. Car, ſoit qu'il voulût faire déplorer ſon abſence aux beautés de Londres, & les faire crier contre l'injuſtice du ſiecle & la tyrannie du prince, il reſta plus de ſix mois à la campagne, faiſant du petit philoſophe aux yeux des chaſſeurs du voiſinage, qui le regardoient comme un exemple fameux des revers de la fortune. Cela lui parut ſi beau, qu'il y ſeroit reſté bien plus long-tems, s'il n'eût entendu parler de mademoiſelle *Jennings*. Il ne fit pas grand cas de ce qu'on lui mandoit de ſes charmes, perſuadé qu'il en avoit bien vu d'autres. Il fut plus touché de ce qu'on publioit de ſa réſiſtance & de ſa fierté : ce fut cette fierté qui lui parut digne de ſa colere ; & quittant ſon exil pour la ſubjuguer, il arriva dans le tems que *Talbot*, raiſonnablement amoureux, étoit brouillé, ſelon lui, ſi peu raiſonnablement avec mademoiſelle *Jennings*.

Elle avoit entendu parler de *Germain* comme d'un héros en amour. La *Price*, en lui contant les aventures de madame de *Cléveland* en avoit ſouvent fait mention, ſans rien diminuer de la foibleſſe dont la renommée vouloit que ce héros ſe portât dans les rencontres. Cela n'avoit pas empêché qu'elle n'eût la derniere curioſité de voir un homme dont la perſonne entiere ne devoit être qu'un trophée mouvant des faveurs & des libertés du beau ſexe.

Germain étoit donc venu ſatisfaire cette curioſité par ſa préſence; & quoiqu'on trouvât ſon brillant un peu brouillé du ſéjour de la campagne, que ſa tête parût plus groſſe, & ſes jambes plus menues qu'à l'ordinaire, la petite tête de *Jennings* crut n'avoir jamais rien vu de ſi parfait, & cédant à ſa deſtinée, la belle s'en laiſſa coëffer, encore moins raiſonnablement que les autres. On s'en apperçut avec quelque étonnement, car on attendoit quelque choſe de plus de la délicateſſe d'une perſonne juſqu'alors aſſez difficile.

Germain ne fut point ſurpris de cette conquête, quoiqu'il y fût aſſez ſenſible; car ſon cœur y prit bientôt autant de part que ſa va-

nité. *Talbot* qui vit avec étonnement la rapidité de cette conquête & la honte de ſa défaite, en penſa crever de dépit & de jalouſie: mais il crut qu'il étoit plus honorable d'en crever que de marquer inutilement l'un ou l'autre; & s'étant paré d'une feinte indifférence, il ſe mit à l'écart pour voir quelle fin auroit un entêtement, qui commençoit de cet air.

Cependant *Germain* jouiſſoit tranquillement du plaiſir de voir les penchans de la plus jolie & de la plus extraordinaire créature d'Angleterre, déclarés pour lui. La ducheſſe, qui l'avoit priſe ſous ſa protection depuis qu'elle avoit refuſé de ſe mettre ſous celle du duc, ſonda les intentions de *Germain* pour elle, & fut contente des aſſurances que lui donnoit un homme dont la probité ſurpaſſoit de beaucoup le mérite en amour. Il laiſſa donc voir à toute la cour qu'il vouloit bien l'épouſer, quoiqu'il ne voulût pas la preſſer ſur la concluſion. Tout le monde faiſoit compliment à la belle *Jennings*, d'avoir réduit à cet état la terreur des maris, & le fléau des amans. La cour étoit dans l'attente de ce miracle, & la petite *Jennings* dans celle d'un

établiſſement heureux & prochain : mais il faut toujours compter avec la fortune avant que de compter ſur la certitude des félicités.

Le roi n'avoit pas coutume de laiſſer ſi long-tems milord *Rocheſter* en exil. Il s'en ennuya, & trouvant mauvais qu'il l'oubliât, il fut droit à Londres attendre qu'il plût à ſa majeſté de l'y rappeller. Il s'établit d'abord au milieu de ce qu'on appelle la Cité, quartier des gros bourgeois & des riches marchands, où la politeſſe, à la vérité, ne regne pas tant qu'à la cour ; mais où les plaiſirs, le luxe & l'abondance regnent avec moins d'agitation & plus de bonne foi. Son deſſein au commencement, n'étoit que de ſe faire initier aux myſteres de ces habitans fortunés ; c'eſt-à-dire, en changeant de nom & d'habits, d'être admis à leurs feſtins, à leurs commerces de plaiſirs, & ſuivant les occaſions à ceux de meſdames leurs épouſes. Comme ſon eſprit étoit de la portée de tous les eſprits qu'il vouloit, il faut voir comme il s'inſinua dans l'épaiſſeur de celui des opulens échevins, & dans la délicateſſe de celui de leurs tendres & très-magnifiques moitiés. Il étoit de toutes les parties & de

toutes les aſſemblées ; & tandis qu'il déclamoit avec les maris contre les fautes & les foibleſſes du gouvernement, il aidoit à leurs femmes à chanter pouille aux vices des dames de la cour, & à ſe révolter contre les maîtreſſes du roi. Il diſoit avec elles que c'étoit pour la charge du pauvre peuple, que ce maudit uſage étoit introduit : que les beautés de la cité valoient bien celles de l'autre bout de la ville ; & que cependant un honnête mari trouvoit dans leur quartier que c'étoit bien aſſez d'une femme : enſuite de quoi renchériſſant ſur tous leurs murmures, il diſoit qu'il ne comprenoit pas que le feu du ciel ne fût déja tombé ſur *Wit-Hall*, vu qu'on y ſouffroit des garnemens comme *Rocheſter*, *Killegrew* & *Sidney*, qui ſoutenoient que tous les maris de Londres étoient cocus, & leurs femmes fardées. Cela l'avoit rendu ſi cher & ſi déſiré dans toutes leurs cotteries, qu'il ſe laſſa de l'empifferie des feſtins & de l'empreſſement des marchands.

Mais bien loin de s'approcher du quartier de la cour, il s'enfonça dans les retraites les plus reculées de la cité : & ce fut là que changeant encore d'habits & de nom pour un

nouveau perſonnage, il fit, ſous-main, courir des billets, portant : « Qu'il étoit arrivé » depuis quelques jours un médecin Allemand » farci de ſecrets merveilleux & de remedes » infaillibles. » Les ſecrets étoient de lire dans le paſſé, comme de prédire l'avenir, par le ſecours de l'aſtrologie. La vertu des remedes conſiſtoit principalement à ſoulager en peu de tems les pauvres filles de tous les maux & de tous les accidens où elles pouvoient être tombées, ſoit par trop de charité pour le prochain, ſoit par trop de complaiſance pour elles-mêmes.

Ses premieres pratiques, ne s'étendant que ſur le voiſinage, ne furent pas fort conſidérables : mais ſa réputation s'étant bientôt répandue juſqu'à l'autre bout de la ville, bientôt arriverent les ſoubrettes de la cour, & les femmes de chambre de qualité, qui ſur les merveilles qu'elles publioient du médecin Allemand, furent ſuivies de quelques-unes de leurs maîtreſſes.

Parmi les ouvrages d'eſprit peu ſérieux, jamais il n'y en eut de ſi agréables, & de ſi remplis de feu, que ceux de milord *Rocheſter ;* & de tous ſes ouvrages, le plus ingé-

nieux & le plus divertiſſant eſt un détail de toutes les fortunes & des différentes aventures qui lui paſſerent par les mains, pendant qu'il profeſſoit la médecine & l'aſtrologie dans les fauxbourgs de Londres.

La belle *Jennings* penſa bien être placée dans ce recueil : mais l'aventure qui la ſauva, n'empêcha pas qu'on n'apprît dans la ſuite le deſſein qu'elle avoit eu de rendre viſite au diſeur de bonne aventure.

Les premieres femmes de chambre, qui l'avoient conſulté, n'étoient autres que celles des filles d'honneur. Elles avoient grand nombre de queſtions à faire, & quelques doutes à propoſer, tant ſur leur compte que ſur celui de leurs maîtreſſes; elles eurent beau ſe déguiſer, il en reconnut quelques-unes, comme, par exemple, celle de la *Temple*, de la *Price*, & celle que la *Hubert* avoit depuis peu chaſſée. Ces créatures en étoient revenues, les unes émerveillées, les autres toutes remplies de frayeur. Celle de mademoiſelle *Temple* jura qu'il l'avoit aſſurée qu'elle auroit la petite vérole, & ſa maîtreſſe l'autre, dans deux mois au plus tard, ſi ſadite maîtreſſe ne ſe donnoit de garde d'un homme habillé

habillé en femme. La ſoubrete de la *Price* aſſura que ſans la connoître, n'ayant fait que lui regarder dans la main, il lui avoit d'abord dit, que ſelon le cours des étoiles, il falloit qu'elle fût au ſervice de quelque bonne perſonne qui n'avoit point d'autre défaut que celui d'aimer le vin & les hommes. Chacune enfin frappée de quelque choſe de particulier touchant leurs affaires, en avoit alarmé ou diverti leurs maîtreſſes, n'ayant pas manqué, ſelon la coutume, d'ajouter à la vérité, pour rendre la choſe plus merveilleuſe.

Price entretenoit un jour ſa nouvelle amie, & le diable tenta ſur-le-champ ſa nouvelle amie d'aller en perſonne voir ce que c'étoit que ce nouveau magicien.

L'entrepriſe étoit des plus étourdies : mais elle l'étoit moins que la petite *Jennings*, qui croyoit qu'on pouvoit ſe moquer des apparences, pourvu qu'on fût innocente dans le fond. *Price* étoit la complaiſance même : & cette belle réſolution priſe, on ne ſongea plus qu'aux moyens de l'exécuter.

Jennings étoit très-difficile à déguiſer, à cauſe de ſon éclat extrême & de quelque choſe de ſingulier dans ſon air & ſes manieres.

Cependant, après avoir bien rêvé, ce qu'elles imaginerent de mieux fut de s'habiller comme des filles qui vendent des oranges aux comédies, & dans les promenades publiques. Cela fut bientôt fait. La *Price* ſe traveſtit à peu-près de même. Elles prirent chacune un panier d'oranges; & s'étant embarquées dans un fiacre, elles s'abandonnerent à la fortune ſans autre eſcorte, que celle du caprice & de l'indiſcrétion.

La ducheſſe étoit à la comédie avec ſa ſœur : mademoiſelle *Jennings* s'en étoit diſpenſée ſur une feinte indiſpoſition. Elle nâgeoit dans la joie, voyant cet heureux commencement de leur aventure; car elles s'étoient déguiſées, avoient traverſé le parc, & pris leur fiacre à la porte de *Wit-Hall*, ſans aucun obſtacle. Elles s'en félicitoient réciproquement; & la *Price* ayant bien auguré de l'iſſue de leur entrepriſe par un début ſi fortuné, s'aviſa de demander à ſa compagne ce qu'elles alloient faire chez le ſorcier, & ce qu'elles avoient à lui propoſer.

Mademoiſelle *Jennings* lui dit, que pour elle, c'étoit la curioſité plutôt qu'autre choſe qui l'y menoit; qu'elle étoit pourtant réſolue

de lui demander, ſans nommer perſonne, par quel haſard un homme amoureux d'une jeune perſonne aſſez jolie, ne ſe preſſoit pas de l'épouſer, puiſque cela devoit être aſſez divertiſſant, & qu'il ne tenoit qu'à lui. La *Price* lui dit en riant, que ſans aller au devin rien n'étoit plus aiſé que d'expliquer cette énigme, lui en ayant déja dit quelque choſe dans le journal des actions de madame de *Cléveland.*

A cet endroit de la converſation, elles ſe trouverent près de la comédie. La *Price*, après un moment de réflexion, lui dit que puiſque la fortune les favoriſoit, il s'offroit une belle action à leur courage, qui étoit d'aller vendre leurs oranges juſques dans la ſalle de la comédie, à la barbe de la ducheſſe & de toute ſa cour. La propoſition ſe trouvant digne des ſentimens de l'une, & de la vivacité de l'autre, elles mirent pied à terre, payerent leur fiacre, & ſe coulant le long d'une infinité de carroſſes, elles gagnerent à grand'peine la porte de la comédie. *Sidney*, plus beau que le bel Adonis, & plus paré qu'à ſon ordinaire, y deſcendoit. La *Price* l'aborda témérairement, comme il ſe donnoit un

coup de peigne ; mais il étoit trop occupé de lui-même pour ſonger à elle, & paſſa ſans daigner lui répondre. *Killegrew* fut le ſecond qui débarqua. La belle *Jennings*, un peu raſſurée de ce qu'elle avoit vu faire à l'autre, s'avança vers lui, lui préſenta ſon panier, tandis que la *Price*, plus faite au langage, lui diſoit d'acheter ſes belles oranges. « Pas » pour le préſent, dit-il en les regardant avec » attention : mais ſi tu veux demain au ma- » tin m'amener cette petite fille, cela te vau- » dra toutes les oranges des boutiques. » Et tandis qu'il tenoit ce diſcours à l'une, il tenoit la main ſous le menton à l'autre, en viſitant quelque peu ſa gorge. Ces familiarités faiſant oublier à la petite *Jennings* le perſonnage qu'elle repréſentoit après l'avoir repouſſé le plus rudement qu'elle put, elle lui dit avec indignation, qu'il étoit bien inſolent d'oſer.... « Ha, ha ! dit-il, voici ma » foi qui eſt nouveau ! une petite P.... qui » pour faire valoir ſa marchandiſe fait la » précieuſe, & prétend avoir des ſenti- » mens ! »

Price vit bien qu'elle ne feroit rien qui vaille dans un lieu ſi dangereux ; & l'ayant

priſe ſous le bras, elle l'emmena toute émue encore de l'inſulte qu'on venoit de faire à ſa fierté.

Mademoiſelle *Jennings* ne voulant plus vendre des oranges à ce prix, fut tentée de s'en retourner ſans mettre fin à l'autre aventure : mais *Price* lui mettant devant les yeux la honte de tant de foibleſſe, après tant de valeur, elle conſentit à voir promptement l'aſtrologue, afin d'être de retour avant la fin de la comédie.

Elles avoient un billet d'adreſſe ; mais il n'en fut pas beſoin ; le cocher qu'elles venoient de prendre leur dit, qu'il ſavoit bien ce qu'elles cherchoient, & qu'il en avoit déja mené plus de cent chez le Médecin d'Allemagne. Elles n'en étoient plus qu'à la moitié d'une rue, lorſque la fortune s'aviſa de leur tourner le dos.

Broncard avoit dîné par haſard chez un marchand de ces quartiers, & juſtement comme il en ſortoit, elles firent arrêter leur fiacre. C'étoit vis-à-vis de lui. Deux vendeuſes d'oranges en carroſſe, dont l'une paroiſſoit avoir un fort joli viſage, lui

donnerent de l'attention. Il étoit volontiers curieux de ces ſortes d'objets.

C'étoit l'homme de la Cour qui avoit le moins d'eſtime pour le beau ſexe, & avoit le moins de miſéricorde pour ſa réputation. Il n'étoit point jeune, ſa figure étoit déſagréable ; cependant avec beaucoup d'eſprit, il avoit un penchant infini pour les femmes. Il ſe rendoit juſtice ſur ſon mérite, & perſuadé qu'il ne pouvoit réuſſir qu'auprès de celles qui voudroient de ſon argent, il étoit en guerre avec toutes les autres. Il avoit à quatre ou cinq milles de Londres, une petite maiſon de campagne, toujours meublée de quelques griſettes. Du reſte, fort homme de bien, & le premier joueur d'échecs du Royaume.

Price, alarmée de l'attention dont les examinoit l'ennemi le plus dangereux qu'elles puſſent rencontrer, détourna la tête, dit à ſa compagne d'en faire autant, & au fiacre d'avancer. *Broncard* les ſuivit à pied, ſans qu'elles s'en fuſſent apperçues, & le caroſſe étant arrêté vingt ou trente pas plus loin, elles en ſortirent. Il venoit derriere, & fit d'elles le jugement qu'auroit fait un

homme moins téméraire dans ſes préjugés. Il ne douta pas que mademoiſelle *Jennings* ne fût une jeune créature qui cherchoit fortune, & que *Price* ne fût ſa femme d'affaire. Il avoit été ſurpris de les voir beaucoup mieux chauſſées qu'il n'appartenoit à leur état, & que la petite orangere, en ſortant d'un carroſſe fort haut, eût montré la plus jolie jambe qu'on pût voir : mais comme cela ne gâtoit rien pour ſes deſſeins, il réſolut de l'acquérir à quelque prix que ce fût pour la mettre dans ſon ſérail.

Il les aborda comme elles donnoient leurs paniers en garde au cocher, avec ordre de les attendre juſtement dans cet endroit. *Broncard* ſe mit d'abord entre elles ; & dès qu'elles le virent, elles en furent tout éperdues : mais ſans faire attention à leur ſurpriſe, tirant *Price* à l'écart d'une main, en tirant ſa bourſe de l'autre ; il entroit en matiere, quand il vit qu'elle tournoit le viſage de l'autre côté ſans lui répondre ni le regarder. Comme cette action ne lui parut pas naturelle, il la regarda ſous le nez, malgré qu'elle en eût. Il en fit autant à l'autre ; & les ayant d'abord reconnues

l'une & l'autre, il n'eut garde d'en faire ſemblant.

Le vieux renard ſe poſſédoit à merveille dans ces occaſions, & les ayant un peu tourmentées pour leur ôter tout ſoupçon, il les quitta, diſant à *Price* : « Qu'elle » étoit bien ſotte de refuſer ſes offres, & » que la petite créature ne gagneroit peut-» être pas d'un an ce qu'il ne tenoit qu'à » elle de gagner dans un jour ; que les » temps étoient bien changés, depuis que » les filles de la reine & de la ducheſſe cou-» roient ſur le marché des pauvres aven-» turieres de la ville ». Il regagna ſon carroſſe en diſant cela, tandis qu'elles ſe cachoient le nez en louant Dieu de bon cœur de ce qu'il leur avoit fait la grace de ſortir de ce danger, ſans être découvertes.

Broncard de ſon côté, qui n'eût pas pris mille belle guinées de cette rancontre, louoit le Seigneur de ce qu'elles n'étoient pas aſſez alarmées pour rompre leur deſſein ; car il ne doutoit pas que mademoiſelle *Price* ne menât la petite *Jennings* en bonne fortune. Il avoit d'abord compris qu'il n'auroit pas profité d'une découverte, qui ne leur

auroit

auroit d'abord donné que de la confuſion.

C'eſt pourquoi, bien que *Germain* fût le meilleur de ſes amis, il ſentoit une joie ſecrette de n'avoir pas empêché qu'il ne fût cocu devant que d'être marié. La crainte qu'il eut de le ſauver de cette aventure, fit qu'il s'éloigna d'elles avec les précautions qu'on vient de dire.

Pendant qu'elles avoient eſſuyé ces alarmes, leur cocher s'étoit pris de paroles avec certains galopins de la rue, aſſemblés autour du carroſſe pour en eſcamoter les oranges. Des paroles on vint aux coups. Elles virent le commencement du combat, lorſqu'après avoir abandonné le projet de voir le diſeur de bonne aventure, elles étoient revenues pour ſe mettre en carroſſe. Leur cocher avoit de l'honneur, & ce fut avec grande peine qu'elles obtinrent de lui, de livrer leurs oranges à la populace pour ſe tirer d'affaire. S'étant donc rembarquées après mille frayeurs, & après avoir entendu quelques paroles libres qui s'étoient diſtinctement prononcées pendant le combat, les belles regagnerent le palais Saint-James, faiſant vœu de ne plus aller chez les devins au tra-

vers des frayeurs & alarmes qu'elles venoient d'eſſuyer.

Broncard, qui ſelon le peu d'eſtime qu'il avoit pour la ſageſſe du beau ſexe, auroit mis ſa main au feu que la belle *Jennings* n'étoit pas revenue de cette expédition, comme elle y étoit allée, ne laiſſa pas d'en garder religieuſement le ſecret, parce qu'il vouloit abſolument que le bienheureux *Germain* épouſât une petite coureuſe de bonnes fortunes, qui ſe donnoit pour le modele de la ſageſſe, afin qu'il pût, dès le lendemain de ſon mariage, lui faire compliment ſur la créature qu'il avoit épouſée. Mais il ne plut pas au ciel de lui donner ce plaiſir, comme nous verrons dans la ſuite.

Mademoiſelle d'*Hamilton* étoit à la campagne chez une de ſes parentes, comme on a dit. Le chevalier de Grammont avoit beaucoup ſouffert pendant cette petite abſence, parce qu'il ne lui fut pas permis d'y faire une viſite, ſur quelque prétexte que ce pût être. Le jeu toujours favorable pour lui, n'étoit pas d'un petit ſecours dans l'extrémité de ſon impatience.

Mademoiſelle d'*Hamilton* revint enfin,

Madame *Whittnell* voulut la ramener par politeſſe, en apparence. La cérémonie partout employée juſqu'à outrance, eſt le cheval de bataille de la nobleſſe campagnarde. Cette civilité n'étoit pourtant que le prétexte dont on ſe ſervoit pour faire conſentir un mari quelque peu biſarre, au voyage de madame ſa femme. Peut-être ſe fût-il donné lui-même l'honneur de conduire mademoiſelle d'*Hamilton* juſques à Londres, s'il n'eût été occupé de certaines remarques ſur l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, auxquelles il travailloit depuis long-temps. On n'eut garde de le détourner de ce travail. Madame *Whittnell* n'y auroit pas trouvé ſon compte.

Cette dame étoit ce qu'on appelle proprement une beauté toute angloiſe : pétrie de roſes, de neige & de lait, quant aux couleurs ; faite de cire, à l'égard des bras & des mains, de la gorge & des pieds, mais tout cela ſans ame & ſans air. Son viſage étoit des plus migons ; mais c'étoit toujours le même viſage : ont eût dit qu'elle le tiroit le matin d'un étui, pour l'y remettre en ſe couchant, ſans s'en être ſervie durant la journée. Que voulez-vous, la nature en

avoit fait une poupée dès ſon enfance : & poupée juſqu'à la mort reſta la blanche *Whittnell*. Son mari, monſieur de *Whittnell*, avoit étudié pour être d'égliſe : mais ſon frere aîné s'étant laiſſé mourir, dans le temps que celui-ci finiſſoit ſes études, au lieu de prendre les Ordres, il prit le chemin d'Angleterre, & mademoiſelle *Beddingfield* dont nous parlons, pour femme.

Il n'étoit pas mal fait ; il avoit un air ſpéculatif & ſérieux, fort propre à donner des vapeurs. Du reſte, elle pouvoit ſe vanter d'avoir un des grands théologiens du Royaume pour époux. Il étoit tous les jours collé ſur les livres, ſe couchoit de bonne heure pour ſe lever matin. Sa femme le trouvoit ronflant quand elle ſe mettoit au lit ; & quand il la quittoit, il la laiſſoit profondément endormie. Sa converſation eût été vive pendant le repas, ſi madame *Whittnell* eût poſſédé comme lui le docteur Angélique, ou qu'elle eût aimé la diſpute ; mais n'étant curieuſe ni de l'un ni de l'autre, le ſilence régnoit à leur table comme à celle d'un réfectoire.

Elle avoit ſouvent témoigné l'extrême deſir

qu'elle avoit de voir la ville de Londres; mais quoiqu'ils en fuſſent à la plus petite journée du monde, jamais elle n'avoit pu ſatisfaire cette envie; & ce n'étoit donc pas ſans raiſon qu'elle s'ennuyoit de la vie qu'on lui faiſoit mener à *Pékam*. L'oiſiveté d'un ſi triſte lieu par ſa ſituation lui parut inſupportable; & comme elle avoit la folie de croire, comme beaucoup d'autres femmes, que la ſtérilité leur eſt une eſpece de reproche, elle étoit aſſez ſcandaliſée de voir qu'on l'en pouvoit ſoupçonner; car elle étoit perſuadée que, quoique le ciel lui refusât des enfans, elle avoit tout ce qu'il falloit pour en avoir, ſi c'étoit la volonté du Seigneur. Cela l'avoit portée à faire quelques réflexions & quelques raiſonnemens ſur ces réflexions; comme, par exemple, que puiſque ſon époux aimoit mieux vaquer à ſes études qu'aux devoirs du ménage, feuilleter de vieux livres que de jeunes appas, & ſonger à ſes amuſemens plutôt qu'à ceux de ſa femme, il lui ſeroit permis d'écouter quelque amant néceſſiteux, par charité réciproque, ſauf à faire les choſes à telle fin que de raiſon, & diriger ſes intentions, de maniere

que le malin eſprit n'eût que faire dans cette affaire. Monſieur *Whittnell*, partiſan zélé de la doctrine des caſuiſtes, n'eût peut être pas approuvé ces déciſions; mais il ne fut pas conſulté.

Le malheur étoit que dans le ſolitaire *Pékam*, non plus que dans ſes ſtériles environs, rien ne s'offroit pour ſes deſſeins ni pour les ſecours de la pauvre *Whittnell*. Elle y ſéchoit ſur pied, & ce fut de peur d'y mourir de ſolitude ou d'inanition, qu'elle eut recours à la pitié de mademoiſelle d'*Hamilton*.

Elles avoient fait connoiſſance à Paris, où *Whittnell* l'avoit menée ſix mois après ſon mariage, pour acheter des livres. Mademoiſelle d'*Hamilton*, qui l'avoit fort plainte dès-lors, voulut bien paſſer quelque tems à la campagne avec elle, dans l'eſpérance de la tirer de captivité par cette viſite, & le projet avoit réuſſi.

Le chevalier de Grammont, averti du jour qu'elles devoient arriver, porté ſur les ailes de l'amour & de l'impatience, avoit obtenu de *Georges Hamilton* d'aller avec lui les recevoir à quelques milles de Londres.

L'équipage où ils ſe mirent pour cette galante cérémonie étoit digne de ſa magnificence : on peut croire auſſi que dans une telle occaſion, ſa perſonne n'étoit pas négligée. Cependant malgré ſon impatience, il ne laiſſa pas de modérer l'ardeur du cocher, de peur d'accident ; la prudence lui paroiſſant préférable aux empreſſemens ſur la route. Les dames parurent enfin, & mademoiſelle d'*Hamilton* lui paroiſſant dix ou douze fois plus belle qu'elle n'étoit au partir de Londres, il eût donné ſa vie pour un accueil comme celui qu'elle fit à ſon frere.

Madame *Whittnell* en fut pour ſa part dans les louanges qui ſe prodiguerent à cette entrevue à ſa beauté, dont ſa bonté fut bon gré à ceux qui lui faiſoient cet honneur ; & comme *Hamilton* la regardoit avec une attention qui paroiſſoit aſſez tendre, elle regardoit *Hamilton* comme un homme aſſez propre aux petits projets dont elle étoit convenue avec ſa conſcience.

Dès qu'elle fut à Londres, la tête penſa lui tourner de contentement & de félicité. Tout lui paroiſſoit enchantement dans cette ſuperbe ville, elle qui de celle de Paris n'a-

voit jamais vu que la rue Saint-Jacques, & quelques boutiques de Libraires. Elle logeoit chez mademoiſelle d'*Hamilton*. Elle fut préſentée, vue & approuvée dans toutes les Cours.

Le chevalier de Grammont inépuiſable en fête & galanterie, ſe ſervant du prétexte de cette belle étrangere pour étaler ſa magnificence, ce n'étoit que bals, concerts, comédies, promenades par terre, promenades par eau, collations ſuperbes par-tout. La *Whittnell* étoit d'une merveilleuſe ſenſibilité pour des plaiſirs, dont la plupart étoient nouveaux pour elle. Il n'y avoit que la comédie qui l'ennuyoit un peu, quand c'étoient des pieces ſérieuſes. Elle convenoit pourtant que le ſpectacle étoit bien touchant, quand on tuoit bien du monde ſur le théatre, & trouvoit que les comédiens étoient de grands drôles bien faits, qu'il valoit mieux voir en vie.

Hamilton en étoit raiſonnablement bien traité, s'il y avoit de la raiſon à un homme amoureux, qui demande toujours quelque choſe. Il faiſoit ſon poſſible pour qu'elle ſe déterminât ſur l'exécution des projets qu'elle avoit faits à *Pékam*. Madame *Whittnell* le

trouvoit fort à ſon gré. C'eſt celui qu'on a vu ſervir en France avec quelque diſtinction. Il étoit agréable & bien fait. Toutes les commodités imaginables conſpiroient à l'établiſſement d'un commerce, dont les commencemens avoient été trop vifs, pour le voir languir avant la fin : mais à meſure qu'on la preſſoit ſur la concluſion, le courage lui manquoit, & des reſtes importuns de quelques ſcrupules qu'elle n'avoit pas bien examinés, la tenoient en ſuſpens. Il eſt à croire qu'un peu de perſévérence les auroit vaincus. Cependant les choſes en demeurerent là pour cette fois. *Hamilton*, ne pouvant comprendre ce qui la retenoit, puiſque les premiers & les plus grands frais de l'engagement lui paroiſſoient faits à l'égard du public, s'aviſa de l'abandonner à ſes irréſolutions, au lieu de la redreſſer par de nouveaux empreſſemens. Il n'étoit pas naturel de s'arrêter en ſi bon chemin pour de tels obſtacles : mais il s'étoit déja laiſſé coëffer de chimeres & de viſions qui refroidirent mal-à-propos, pour s'égarer inutilement dans une autre pourſuite.

Je ne ſais ſi la petite *Whittneli* s'en donna le tort, mais elle en fut extrêmement mor-

tifiée. Bientôt après il fallut retourner à ſes choux & à ſes dictons de *Pékam*. Elle s'en penſa déſeſpérer. Ce ſéjour lui paroiſſoit mille fois plus effroyable, depuis qu'elle eut tâté de Londres. Cependant comme la reine devoit partir dans un mois pour les eaux de *Tunnebrige*, il fallut céder à la néceſſité de revoir le philoſophe *Whittnell* : mais ce ne fut qu'après avoir fait promettre à mademoiſelle d'*Hamilton*, qu'elle ne prendoit point d'autre maiſon que la ſienne, qui étoit à trois ou quatre lieues de *Tunnebrige*, tant que la Cour y ſeroit.

On lui promit qu'on ne l'abandonneroit pas dans ſa ſollitude, & ſur-tout qu'on y meneroit cette fois le chevalier de Grammont, dont l'humeur & la converſation la charmoient ; & le chevalier de Grammont, ſujet en tout tems à rompre en viſiere ſur les affaires du cœur, lui promit d'y mener *Georges*, & la fit rougir juſques aux yeux.

La Cour partit un mois après, pour en paſſer près de deux dans le lieu de l'Europe le plus ſimple & le plus ruſtique, mais le plus agréable & le plus divertiſſant.

Tunnebrige eſt à la même diſtance de Londres, que Fontaineblean l'eſt de Paris,

Ce qu'il y a de beau & de galant dans l'un & dans l'autre ſexe s'y raſſemble au tems des eaux. La compagnie toujours nombreuſe, y eſt toujours choiſie. Comme ceux qui ne cherchent qu'à ſe divertir l'emportent toujours ſur le nombre de ceux qui n'y vont que par néceſſité, tout y reſpire le plaiſir & la joie. La contrainte en eſt bannie; la familiarité établie dès la premiere connoiſſance, & la vie qu'on y mene eſt délicieuſe.

On a pour logemens de petites habitations propres & commodes, ſéparées les unes des autres, & répandues par-tout à une demi-lieue des eaux. On s'aſſemble le matin à l'endroit où ſont les fontaines. C'eſt une grande allée d'arbres touffus, ſous leſquels on ſe promene en prenant les eaux. D'un côté de cette allée regne une longue ſuite de boutiques garnies de toutes ſortes de bijoux, de dentelles, de bas & de gants, où l'on va jouer comme on fait à la foire. De l'autre côté de l'allée ſe tient le marché; & comme chacun y va choiſir & marchander ſes proviſions, on n'y voit point d'étalage qui ſoit dégoûtant. Ce ſont de petites villageoiſes blondes, fraîches, avec du linge bien blanc, de petits chapeaux de paille, &

proprement chauſſées, qui vendent du gibier, des légumes : des fleurs & du fruit. On y fait auſſi ſi bonne chere qu'on veut. On y joue gros jeu, & les tendres commerces y vont leur train. Dès que le ſoir arrive, chacun quitte ſon petit palais pour s'aſſembler au Boulingrin. C'eſt-là, qu'en plein air, on danſe, ſi l'on veut, ſur un gazon plus doux & plus uni que les plus beaux tapis du monde.

Milord *Monſery* avoit à deux ou trois petits milles de *Tunnebrige*, une belle maiſon appellée *Summerhill*. Mademoiſelle d'*Hamilton* après avoir paſſé huit ou dix jours à *Pékam*, ne put ſe diſpenſer d'y venir demeurer pendant le reſte du voyage. Elle obtint dū ſeigneur *Whittnell*, que madame ſa femme vînt auſſi; & quittant le triſte *Pékam* & ſon ennuyeux ſeigneur, cette petite Cour fut s'établir à *Summerhill*.

Elles étoient tous les jours à la Cour, ou à la Cour chez elles. La reine ſe ſurpaſſoit dans le ſoin de faire naître ou de ſoutenir les divertiſſemens. Elle affecta de redoubler l'aiſance naturelle de *Tunnebrige*, au lieu d'en altérer la liberté par les égards & les reſpects qu'exigeoit ſa préſence. Elle défen-

dit abſolument l'un & l'autre : & renfermant au fond de ſon cœur les chagrins qu'elle ne pouvoit vaincre, la *Stwart* menoit en triomphe la tendreſſe du roi, ſans qu'elle lui en fît mauvaiſe mine.

Jamais l'amour n'avoit vu ſon empire ſi floriſſant que dans ce ſéjour. Ceux qui s'étoient trouvé atteints avant que d'y venir, y ſentoient augmenter leurs feux ; & ceux qui ſembloient les moins faits pour aimer, y perdoient leur férocité, pour faire un nouveau perſonnage. Nous n'en citerons d'exemple, que celui du prince *Robert*.

Il étoit brave & vaillant juſqu'à la témérité. Son eſprit étoit ſujet à quelques travers, dont il eût été bien fâché de ſe corriger. Il avoit le génie fecond en expériences de mathématiques, & quelques talens pour la chymie. Poli juſqu'à l'excès quand l'occaſion ne le demandoit pas, fier, & même brutal quand il étoit queſtion de s'humaniſer. Il étoit grand, & n'avoit que trop mauvais air. Son viſage étoit ſec & dur, lors même qu'il vouloit le radoucir : mais dans ſes mauvaiſes humeurs, c'étoit une vraie phyſionomie de réprouvé.

La reine ayant fait venir les comédiens pour ne laiſſer aucun vuide dans les plaiſirs, ou peut-être pour rendre à mademoiſelle *Stwart*, par la préſence de mademoiſelle *Gouin*, une partie des inquiétudes que lui cauſoit la ſienne, le prince *Robert* trouva des charmes dans la figure d'une petite comédienne appellée *Fives*, qui mirent à la raiſon tout ce que ſes penchans naturels avoient de plus ſauvage. Adieu les alambics, les creuſets, les fourneaux & le noir attirail de la ſoufflerie; adieu tous les inſtrumens de mathématiques & ſes ſpéculations. Il ne fut plus queſtion chez lui que de poudre & d'eſſence. L'impertinente voulut être attaquée dans les formes, & réſiſtant fiérement à l'argent, pour vendre ſes faveurs plus chérement dans la ſuite, elle faiſoit faire un perſonnage ſi neuf à ce pauvre prince, qu'il ne paroiſſoit pas vraiſemblable. Le roi fut charmé de cet événement. On en fit de grandes réjouiſſances à *Tunnebrige* : mais perſonne ne fut aſſez hardi pour en faire des plaiſanteries. On ne ſe contraignoit pas même ſur le ridicule des autres.

On danſoit tous les jours chez la reine,

parce que les médecins le trouvoient bon, & que perſonne ne le trouvoit mauvais. Ceux qui s'en ſoucioient le moins, aimoient encore mieux cet exercice, pour diriger les eaux, que ſe promener. Milord *Monſery* ſe croyoit en ſûreté ſur toutes les démangeaiſons de ſa femme pour la danſe; car, quoiqu'il en fût aſſez honteux, la princeſſe de *Babylonne* étoit, par la grace de Dieu, groſſe de ſix ou ſept mois; & pour comble de malheur pour elle, ſon enfant s'étoit mis tout d'un côté; ſi bien qu'on ne ſavoit plus ce que c'étoit que ſa figure. La déſolée *Monſery* voyoit donc partir tous les matins mademoiſelle d'*Hamilton* & madame *Whittnell*, tantôt à cheval, tantôt en carroſſe, toujours environnées de quelque troupe galante pour les conduire & pour les ramener. Elle ſe figuroit mille fois plus de délices encore qu'il n'y en avoit aux lieux où elles alloient, & ſon imagination ne ceſſoit de danſer à *Summerhill* toutes les contredanſes qu'elle s'imaginoit qu'on avoit danſées à *Tunnebrige*. Elle ne pouvoit plus réſiſter à ces tourmens d'eſprit, lorſque le ciel, ayant pitié de ſon impatience & de ſes deſirs, fit partir milord

Monſery pour Londres, & l'y retint pendant deux jours; & dès qu'il eut le dos tourné, la *Babylonienne* déclara qu'elle vouloit faire un petit voyage à la Cour.

Elle avoit un confeſſeur, aumônier de la maiſon, qui ne manquoit pas de bon ſens. Milord *Monſery*, de peur d'accident, l'avoit recommandée aux conſeils & aux bonnes prieres de ce prudent eccléſiaſtique : mais il eut beau la prêcher, & l'exhorter à la réſidence, il eut beau lui remettre devant les yeux les ordres de ſon époux, & les dangers où elle s'expoſoit dans cet état, & lui dire que ſa groſſeſſe étant une bénédiction particuliere du ciel, il falloit tâcher de la conſerver, d'autant qu'il en coûteroit peut être plus qu'elle ne s'imaginoit pour l'obtenir. Ces remontrances furent inutiles, mademoiſelle d'*Hamilton* & ſa couſine *Whittnell* ayant eu la bonté de la confirmer dans ſa réſolution, elles aiderent à l'habiller le lendemain matin, & partirent avec elle. Ce ne fut pas trop de toute leur adreſſe, pour mettre quelque ſorte de ſymétrie dans ſa taille : mais ayant à la fin fait tenir un petit oreiller ſous ſon jupon, pour figurer à droite

avec

avec ſon maudit enfant, qui s'étoit jetté ſur la gauche, elles penſerent mourir de rire, en l'aſſurant qu'elle étoit le mieux du monde.

Dès qu'elle parut, on crut qu'elle s'étoit miſe en vertugadin pour faire ſa cour à la reine; mais on fut charmé de la voir. Ceux qui n'y entendoient point de fineſſe l'aſſuroient bonnement qu'elle étoit groſſe de deux enfans; & la reine, qui ne laiſſoit pas de lui porter envie, quelque ridicule qu'elle parût dans cet état, n'eut garde de tromper ſes eſpérances, ſachant le motif de ſon voyage.

Dès que l'heure des contre-danſes fut arrivée, ſon couſin *Hamilton* eut ordre de la mener. Elle fit bien quelques petites façons ſur ſon incommodité; mais ſe laiſſant vaincre pour obéir, diſoit-elle, à la reine, jamais on n'a vu de ſatisfaction ſi complette que la ſienne.

Nous avons déja remarqué que les plus grands honneurs ſont ſujets aux plus grands revers. La *Monſery*, fagotée comme elle étoit, ne paroiſſoit pas ſentir la moindre incommodité dans le mouvement qu'on ſe donne dans ces ſortes de contre-danſes; au

contraire, comme elle ne craignoit que la préſence de ſon mari dans le bonheur dont elle jouiſſoit, elle ſe dépêchoit de danſer tant qu'elle pouvoit, de peur que ſon mauvais deſtin ne la ramenât avant qu'elle n'eût pris ſa ſuffiſance. Ce fut donc en ſe démenant d'une maniere ſi peu diſcrete, que ſon oreiller ſe défit ſans qu'elle s'en apperçût, & qu'il tomba dans le beau milieu de la premiere danſe. Le duc de *Boukingham*, qui la ſuivoit, le ramaſſa diligemment, l'enveloppa de ſon juſte-au-corps; & contrefaiſant les cris d'un enfant nouveau-né, il alloit demander une nourrice parmi les filles d'honneur pour le pauvre petit *Monſery*.

Cette bouffonnerie, jointe à la figure étonnante de la pauvre femme, penſa faire évanouir mademoiſelle *Stwart*; car la princeſſe de *Babylonne*, après ſon accident, étoit éflanquée du côté droit, & toute biſcornue de l'autre. Tous ceux qui s'étoient contenus auparavant s'abandonnerent à l'envie de rire, voyant les éclats que faiſoit mademoiſelle *Stwart*. Elle étoit horriblement déconcertée; tout le monde lui faiſoit des excuſes; & la reine, qui rioit intérieu-

rement plus que toutes les autres, fit ſemblant de trouver mauvais qu'on ſe donnât cette liberté.

Tandis que mademoiſelle d'*Hamilton* & madame *Whittnell* tâchoient de radouber la *Monſery* dans une autre chambre, le duc de *Boukingham* dit au roi, que s'il étoit permis de faire un peu d'exercice auſſi-tôt après ſes couches, le ſeul moyen de rétablir madame de *Monſery* ſeroit de lui donner ſa revanche dès qu'on lui auroit remis ſon enfant. Ce conſeil ne parut pas mauvais, & fut ſuivi : la reine propoſa, dès qu'elle parut, une ſeconde repriſe de contre-danſes ; & madame de *Monſery* l'ayant acceptée, le remede fit ſon effet, & ne lui laiſſa pas ſeulement le ſouvenir de cette petite diſgrace.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient à la cour du roi, celle du duc d'*Yorck* s'étoit miſe en campagne d'un autre côté. Le prétexte de ce voyage étoit de viſiter la province dont il portoit le titre ; mais l'amour en étoit le véritable motif. La ducheſſe s'étoit gouvernée d'une prudence & d'une ſageſſe depuis ſon élévation, qu'on ne pouvoit aſſez admirer. Ses manieres avoient été telles,

qu'elle avoit trouvé le ſecret de contenter tout le monde, ce qui ſembloit encore plus rare que la grandeur de ſon établiſſement. Mais après s'être tant fait eſtimer, elle s'aviſa de vouloir être aimée ; ou le maudit amour, pour mieux dire, fut aſſaillir ſon cœur au travers de la diſcrétion, de la prudence, & de tous les raiſonnemens dont elle l'avoit environné.

En vain s'étoit-elle cent fois dit, que ſi le duc avoit eu la bonté de lui rendre juſtice en l'aimant, il lui avoit trop fait d'honneur en l'épouſant ; que dans les inconſtances qui l'entraînoient, c'étoit à elle à prendre patience, en attendant qu'il plût au ciel qu'il s'en corrigeât ; que nul exemple n'étoit à ſuivre pour elle, à l'égard des foibleſſes qui ſembloient l'outrager ; mais que les reſſentimens étant encore moins permis, il falloit le ramener par une conduite toute différente de celle qu'il avoit : en vain, dis-je, s'étoit-elle ſoutenue ſi long-tems par le ſecours de ces maximes, quelque ſolide que ſoit la raiſon, & quelque opiniâtre que ſoit la ſageſſe, il eſt de certaines épreuves que leur longueur rend fatigantes, & dont la ſageſſe & la raiſon s'ennuient à la fin

La ducheſſe d'*Yorck* étoit la femme d'Angleterre du plus grand appétit. Comme c'étoit un plaiſir permis, elle ſe dédommageoit en mangeant de ce qu'elle ſe retranchoit d'ailleurs : c'étoit auſſi quelque choſe d'édifiant que de la voir à table. Le duc au contraire, ſe livrant ſans ceſſe à de nouvelles fantaiſies, ſe diſſipoit par ſes inconſtances, & ne faiſoit que dépérir, tandis que la pauvre princeſſe, ſe nourriſſant tout de ſon mieux, engraiſſoit, que c'étoit une bénédiction. On ne ſait combien les choſes auroient reſté dans cet état, ſi l'amour, qui vouloit avoir raiſon d'une conduite ſi différente de la premiere, n'eût employé l'artifice auſſi bien que la force, pour troubler ſon repos.

Il mit d'abord en jeu le reſſentiment & la jalouſie, ces deux mortels ennemis de la tranquillité des cœurs. Une grande créature pâle & décharnée, qu'elle avoit priſe pour fille d'honneur, devint l'objet de ſa jalouſie, parce qu'elle étoit alors celui des empreſſemens du duc. Elle s'appeloit *Churchill*. L'on ne pouvoit comprendre qu'après avoir eu du goût pour madame de *Cheſterfield*, mademoiſelle d'*Hamilton* & la petite *Jennings*,

il en eût pour un viſage comme celui-là ; mais bientôt on s'apperçut que quelque choſe de plus que cette variété biſarre avoit achevé de l'engager à ſon ſervice.

La ducheſſe fut indignée d'un choix qui ſembloit ravaler ſon mérite beaucoup plus que les autres ; & dans le tems que le dépit & la jalouſie commençoient à lui donner de l'aigreur, le perfide amour offroit à ſon intention & à ſes reſſentimens l'aimable figure du beau *Sidney ;* & tandis qu'il lui tenoit les yeux ouverts ſur ſa perſonne, il les fermoit ſur ſon eſprit. Elle en fut épriſe devant que de s'en appercevoir ; mais la bonne opinion que *Sidney* avoit de ſon mérite, ne lui laiſſa pas long-tems ignorer la gloire de cette conquête ; & pour la rendre plus certaine, ſes regards répondirent témérairement à tout ce que ceux de ſon alteſſe avoient la bonté de lui dire, pendant que les charmes de ſa perſonne étoient rehauſſés de l'éclat que l'ajuſtement & la parure y pouvoient ajouter.

La ducheſſe, prévoyant les conſéquences d'un tel engagement, combattit fort & ferme contre le penchant qui l'entraînoit ;

mais mademoiſelle *Hubert*, s'étant miſe du côté de ce penchant, la combattit elle-même, & la vainquit. Cette fille s'étoit inſinuée dans ſa confiance par un journal de nouvelles, dont elle étoit pourvue pour toute l'année. La cour & la ville en étoient; du reſte, ce n'étoit pas ſon affaire qu'elles fuſſent toujours véritables; mais elle prenoit ſoin qu'elles fuſſent toujours du goût de ſon alteſſe. Elle connoiſſoit auſſi celui qu'elle avoit pour la table, & ſavoit compoſer ou diverſifier les mets qui lui plaiſoient. Cela l'avoit rendu néceſſaire; mais voulant l'être davantage, & s'étant apperçue des airs que *Sidney* ſe donnoit, comme de ce qui ſe paſſoit dans le cœur de ſa maîtreſſe au ſujet de *Sidney*, l'adroite *Hubert* avoit pris la liberté de lui dire que ce pauvre garçon n'en pouvoit plus d'amour pour elle; que c'étoit dommage qu'un homme fait de cette maniere, qui ne perdoit le reſpect que parce qu'il ne pouvoit plus le garder, ſe brûlât comme un papillon à la face du public; qu'on s'en appercevroit bientôt, à moins qu'on n'y mît ordre, & qu'elle étoit d'avis que ſon alteſſe eût pitié de ſon état, de façon

ou d'autre. La ducheſſe lui demanda ce qu'elle vouloit dire par en avoir pitié, de façon ou d'autre. « Je veux dire, madame, » répondit *Hubert*, que ſi ſa figure vous » déplaît, ou que ſa paſſion vous importune, » vous lui donniez ſon congé; ou bien, le » retenant à votre ſervice, comme feroient » toutes les princeſſes du monde à votre » place, vous me permettiez de lui donner » des ordres de votre part ſur ſa conduite, » avec quelque peu d'eſpérance, pour l'em- » pêcher de devenir fou, en attendant que » les moyens ſe trouvent de l'informer vous- » même de vos volontés. Quoi! dit la du- » cheſſe, vous me conſeilleriez, *Hubert*, » vous qui m'aimez, de m'embarquer dans » un commerce de nature, aux dépens de » ma gloire & aux périls de mille inconvé- » niens. Si ces foibleſſes ſont quelquefois » excuſables, ce n'eſt pas dans un rang » comme celui que j'occupe; & ce ſeroit » mal reconnoître les bontés de celui qui » m'éleve à ce rang, que de..... Bon, dit la » *Hubert*, ne voit-on pas qu'il ne vous a » épouſée que parce qu'il en étoit preſſé : la » choſe faite, je m'en rapporte à vous, s'il

» s'eſt

» s'eſt contraint un moment à marquer le
» changement de ſon goût par mille inconſ-
» tances outrageantes ? Ne ſeriez-vous point
» d'humeur à perſévérer dans l'indolence &
» l'humilité, tandis que le duc, après avoir
» eu les faveurs ou mérité le refus de toutes
» les coquettes d'Angleterre, galoppe vos
» filles d'honneur l'une après l'autre, & met
» à préſent ſon ambition & ſes deſirs à la
» conquête de cette haridelle de *Churchill ?*
» Quoi ! madame, vos beaux jours ſe paſ-
» ſeront dans une eſpece de veuvage à dé-
» plorer vos malheurs, ſans qu'il vous ſoit
» permis de vous aider dans les occaſions ?
» Il faudroit être douée d'une patience bien
» coriace, ou d'une réſignation bien endu-
» rante pour cela : je ſerois vraiment d'avis
» qu'un époux, qui vous oublie nuit & jour,
» prétende que pour boire & manger de
» grand appétit, comme fait, Dieu merci,
» votre alteſſe, elle n'ait plus beſoin que de
» bien dormir. Je ſuis, ma foi, ſa ſervante :
» je vous le répete encore, madame, il n'y
» a point de princeſſe dans l'univers qui
» refuſât les hommages d'un homme fait

TAYLOR INST. OXFORD

» comme *Sidney*, quand un époux porte » les ſiens ailleurs. »

Ces raiſons n'étoient pas moralement bonnes, ſi l'on veut ; mais quand elles auroient été plus mauvaiſes, la ducheſſe s'y ſeroit rendue, tant ſon cœur étoit d'intelligence avec *Hubert* pour venir à bout de ſa prudence.

Ce commerce s'étoit établi dans le tems qu'*Hubert* conſeilloit à la jeune *Temple* de ne point ſonger aux agaceries du beau *Sidney*. Pour lui, dès qu'il apprit par la confidente *Hubert*, que la déeſſe accepteroit ſes hommages, il ne manqua pas de ſe munir de circonſpection & d'égards pour dépayſer le public ; mais le public n'eſt pas ſi ſot qu'on penſe.

Comme il y avoit trop de ſurveillans, trop de curieux, & trop de connoiſſeurs dans une groſſe cour réſidente au milieu d'une groſſe ville, la ducheſſe, pour ne pas commettre les intérêts de ſon cœur à tant d'inſpections, porta le duc d'*Yorck* à faire le voyage dont nous avons parlé, tandis que la reine & ſa cour étoient à celui de *Tunnebrige*.

Ce parti fut prudent ; elle s'en trouva bien, & ſa cour ne s'en trouva pas mal, à la réſerve de mademoiſelle *Jennings*. *Germain* n'étoit pas du voyage ; &, ſelon elle, tout voyage étoit maudit dont *Germain* n'étoit pas. Il étoit engagé dans une entrepriſe au deſſus de ſa vigueur ; c'eſt-à-dire, qu'il avoit ſoutenu la gageure qu'on avoit ſoutenue & gaguée contre le chevalier de Grammont. Il paria cinq cents guinées, qu'il feroit vingt milles de grand chemin dans une heure ſur le même cheval. Le jour qu'il avoit choiſi pour cette courſe, étoit celui que mademoiſelle *Jennings* avoit pris pour aller chez le devin.

Germain avoit été plus heureux qu'elle dans ſon entrepriſe : il en étoit ſorti victorieux ; mais comme ſon courage avoit fait un effort dans cette épreuve que ſon tempérament ne put ſoutenir, en gagnant la gageure il gagna la fievre. Elle mit ſa délicateſſe fort bas : la *Jennings* s'informoit de ſa ſanté ; mais c'étoit tout ce qu'elle oſoit. Dans les romans modernes, une princeſſe n'avoit qu'à rendre viſite à quelque héros abandonné des médecins, pour le guérir dans trois jours ;

mais comme ce n'étoit pas mademoiſelle *Jennings* qui avoit donné la fievre à *Germain*, elle n'étoit pas sûre de la lui ôter, quand elle eût été sûre qu'on n'eût point cenſuré dans une cour maligne une viſite de charité. Ce fut donc ſans égard aux inquiétudes qu'elle en pourroit avoir, que la cour partit ſans lui ; mais elle eut le plaiſir de faire voir que tout lui déplaiſoit dans un voyage qui ſembloit faire le plaiſir de tous les autres.

Talbot en étoit, & s'étant flatté que l'abſence d'un rival dangereux pourroit produire quelque changement en ſa faveur, il étoit attentif à toutes les actions, aux mouvemens & aux moindres geſtes de la petite *Jennings*. Il y avoit aſſurément de quoi bien occuper ſon attention : elle n'étoit pas faite pour un ſérieux de longue durée ; ſon tempérament l'emportoit du milieu de ſes rêveries les plus diſtraites, par des ſaillies de vivacité qui lui faiſoient eſpérer qu'elle oublieroit *Germain*, pour ſe ſouvenir que ſa tendreſſe étoit la premiere qu'elle eût écoutée. Cependant il ſe tenoit à l'écart avec ſon amour & ſes eſpérances, eſtimant qu'il étoit indigne d'un amant outragé de laiſſer voir la moindre

foibleſſe ou le moindre retour pour une ingrate qui l'avoit planté là.

Mademoiſelle *Jennings*, qui, bien-loin de ſonger à ſes reſſentimens, ne ſe ſouvenoit ſeulement pas qu'il l'eût aimée, & n'avoit l'eſprit rempli que du pauvre malade, en uſoit avec *Talbot* comme ſi de rien n'eût été. C'étoit à lui qu'elle donnoit le plus ſouvent la main en entrant ou ſortant de carroſſe: elle cauſoit plus volontiers avec lui qu'avec aucun autre, & faiſoit ſans deſſein tout ce qu'il falloit pour perſuader à la cour qu'elle étoit revenue de ſon penchant pour *Germain* en faveur de ſon premier amant.

Il en fut perſuadé comme les autres; & jugeant qu'il étoit à propos de changer de perſonnage pour lui faire connoître qu'il n'avoit jamais changé de ſentimens, il alloit lui dire quelque choſe de touchant & de bien paſſionné ſur ce ſujet. La fortune ſembloit lui rendre toutes choſes favorables pour cette harangue. Il étoit ſeul avec elle dans ſa chambre; & pour lui donner plus beau, elle ne ceſſoit de le railler au ſujet de mademoiſelle *Bointon*. Elle diſoit, » qu'on lui » étoit fort obligé d'être du voyage, tandis

» que la pauvre créature s'évanouiſſoit d'a-
» mour pour lui deux fois le jour à *Tunne-*
» *brige.* » Ce fut à ce diſcours que *Talbot* ſe crut obligé de commencer celui de ſes ſouffrances & de ſa fidélité, lorſque la *Temple*, un papier à la main, entra dans la chambre de *Jennings*. C'étoit une lettre en vers, que milord *Rocheſter* avoit écrite quelque tems auparavant ſur les aventures de l'une & de l'autre cour. Il y diſoit au ſujet de la petite *Jennings* : « que *Talbot* avoit » jeté la terreur parmi le peuple de Dieu par » ſa taille ; mais que *Germain*, comme le » petit *David*, avoit vaincu le grand *Go-*» *liath.* » *Jennings*, charmée de cette alluſion, lut deux ou trois fois cet endroit, le trouva plus plaiſant que *Talbot*, en rit de tout ſon cœur dans le commencement ; mais prenant un air attendri : Le pauvre petit David ! dit-elle avec un profond ſoupir ; & laiſſant aller ſa tête d'un côté pendant cette petite rêverie, quelques larmes coulerent de ſes yeux, qui n'étoient aſſurément pas pour la défaite du géant. Cela piqua *Talbot* juſqu'au vif ; & ſe voyant ſi ridiculement déchu de ſes eſpérances, il ſortit bruſquement, &

fit vœu de ne plus occuper ſon cœur d'une petite évaporée, dont les manieres n'avoient ni rime ni raiſon ; mais il ne tint pas ſon courage.

Il n'en alloit pas ſi mal pour les autres amans de cette cour ; car tout en étoit plein, & le voyage étoit fait exprès. Ce n'étoit que bals & feſtins ſur la route, chaſſes & promenades pendant les ſéjours. Les tendres amans ſongeoient à devenir heureux en chemin faiſant, & les beautés qui régloient leur ſort ne leur défendoient pas d'eſpérer. *Sidney* faiſoit ſa cour d'une merveilleuſe aſſiduité. La ducheſſe fit remarquer à monſieur le duc d'*Yorck* comme il s'attachoit à lui depuis quelque tems, ſon alteſſe y fit attention, & convint qu'il falloit lui en tenir compte dès la premiere occaſion. Cela arriva bientôt.

Montaigu, dont nous avons fait mention, étoit écuyer de madame la ducheſſe. Il avoit de l'eſprit, étoit clair-voyant, & paſſablement malin. Que faire d'un homme de ce caractere auprès de ſa perſonne, dans le train que prenoient les affaires de ſon cœur ? On en étoit embarraſſé : mais le frere aîné de *Montaigu* s'étant fait tuer tout à-propos où

il n'avoit que faire, le duc obtint pour ſon frere la charge d'écuyer de la reine, qu'il avoit eu, & le beau *Sidney* fut mis en ſa place auprès de la ducheſſe. Tout cela ſe rencontroit le mieux du monde, & le duc ſe ſavoit bon gré d'avoir trouvé le ſecret d'avancer ces deux meſſieurs à la fois, ſans qu'il lui en coutât.

Mademoiſelle *Hubert* applaudiſſoit fort à ces promotions. Elle avoit de fréquentes & longues converſations avec *Sidney*. On le remarqua. Quelques-uns lui firent l'honneur de croire que c'étoit ſur ſon compte. Elle en reçut fort volontiers les complimens. Le duc, qui le crut d'abord, ne ceſſoit de faire remarquer à la ducheſſe la bizarrerie du goût de certaines perſonnes, & comment le garçon d'Angleterre le mieux fait s'étoit coëffé d'un viſage à faire peur.

La ducheſſe avoua que les goûts étoient bien différens, & lui dit qu'il en parloit fort à ſon aiſe, lui qui venoit de choiſir la belle *Hélene* pour ſa maîtreſſe. Je ne ſais ſi cette plaiſanterie l'avoit fait rentrer en lui-même; mais il eſt conſtant qu'il commençoit à n'avoir plus les mêmes empreſſemens pour la

Churchill, & peut-être eût-il abandonné cette pourſuite, ſans l'aventure qui lui donna pour elle un goût tout nouveau.

On étoit de ſéjour dans un pays ouvert & plein. Quand on tourne en Angleterre, ce ſont des plaines de gazon le plus verd & le plus uni du monde. La ducheſſe y voulut voir courir des lévriers. Elle étoit en carroſſe, & toutes les dames à cheval. Chacune de ces dames avoit ſon écuyer à ſes côtés. Il étoit bien raiſonnable que leur maîtreſſe eût le ſien. Il étoit à ſa portiere, qui payoit merveilleuſement de mine s'il ne fourniſſoit pas beaucoup à la converſation.

Le duc étoit auprès de mademoiſelle *Churchill*, non pas à lui conter fleurettes, mais à la gronder de ce qu'elle étoit mal à cheval. C'étoit la créature du monde la plus pareſſeuſe : & quoique les filles d'honneur ſoient d'ordinaire les princeſſes de la cour les plus mal montées, comme on la vouloit diſtinguer à cauſe de ſa faveur, on l'avoit miſe ſur un cheval aſſez joli, mais un peu vif. Elle ſe ſeroit bien paſſée de cette diſtinction.

L'embarras & la crainte avoient augmenté ſa pâleur naturelle ; & dans cet état, ſa con-

tenance achevoit d'en dégoûter le duc lorſque ſon cheval, qui en vouloit joindre d'autres, ſe mit au galop malgré qu'elle en eût; & s'échauffant à meſure qu'elle faiſoit des efforts pour le retenir, il partit enfin à toutes jambes, s'imaginant qu'on le faiſoit courir contre le cheval de ſon alteſſe.

Mademoiſelle *Churchill* chancela, fit quelques cris, & tomba. La chûte ne pouvoit être que rude dans un mouvement ſi rapide; cependant elle lui fut favorable de toutes les manieres; car ſans ſe faire aucun mal, elle démentit tout ce que ſon viſage avoit fait juger du reſte. Le duc mit pied à terre pour la ſecourir. Elle étoit tellement étourdie, qu'elle n'avoit garde de ſonger à la bienſéance dans cette occaſion; & ceux qui s'empreſſerent autour d'elle, la trouverent encore dans une ſituation aſſez négligée. Ils ne pouvoient croire qu'un corps de cette beauté fût de quelque choſe au viſage de mademoiſelle *Churchill*. Depuis cet accident, on s'apperçut que les ſoins & la tendreſſe du duc ne firent qu'augmenter; & l'on s'apperçut ſur la fin de l'hiver, qu'elle n'avoit pas tyranniſé ſes deſirs, ni fait langir ſon impatience. Les deux

cours revinrent à-peu-près dans le même tems, également ſatisfaites de leurs voyages; la reine attendit pourtant en vain le ſuccès qu'elle en avoit eſpéré.

Ce fut à-peu-près dans ce tems que le chevalier de Grammont reçut une lettre de la marquiſe de *Saint-Chaumont* ſa ſœur, par laquelle on l'avertiſſoit qu'il ne tenoit qu'à lui de revenir, le roi l'ayant trouvé bon. Il l'auroit trouvé fort bon auſſi dans un autre tems, quelques charmes que la cour d'Angleterre eût pour lui; mais dans l'état où ſon cœur ſe trouvoit alors, il ne pouvoit s'y réſoudre.

Il étoit revenu de *Tunnebrige* mille fois plus amoureux que jamais. Il avoit, pendant cet agréable voyage, vu tous les jours mademoiſelle d'*Hamilton*, ſoit dans les marais du ſombre *Pekam*, ſoit dans les promenades délicieuſes du riant *Summerhill*, ou bien dans les divertiſſemens qui régnoient chaque jour chez la reine; & ſoit qu'il l'eût vue à cheval, qu'il l'eût entendue ou qu'il l'eût vue danſer, il lui ſembloit bien que dans ces lieux, ou dans tous ces états, le ciel n'avoit rien formé de plus digne d'un homme d'eſprit & de bon

goût. Le moyen donc de ſonger à s'en éloigner ? C'eſt ce qui lui paroiſſoit abſolument impraticable ; cependant comme il voulut ſe faire quelque mérite auprès d'elle de ce qu'il abandonnoit pour ne bouger d'auprès de ſes charmes, il lui montra la lettre de madame ſa ſœur ; mais cette confidence ne tourna pas comme il l'avoit prétendu.

Mademoiſelle d'*Hamilton*, en premier lieu, le félicita ſur ſon rappel. Elle le remercia très-humblement du ſacrifice qu'il vouloit bien lui faire ; mais comme ce témoignage de tendreſſe paſſoit les bornes de la ſimple galanterie, quelque ſenſible qu'elle y pût être, elle n'avoit garde d'en abuſer. Il eut beau proteſter qu'il aimoit mieux mourir que de s'éloigner de ſes appas, ſes appas proteſterent qu'ils ne le reverroient de leur vie s'il ne partoit inceſſamment. Il fallut bien obéir. On lui permit de ſe flatter que ces ordres ne partoient point de l'indifférence, quelque durs qu'ils paruſſent ; qu'on ſeroit toujours plus aiſe de ſon retour, que d'un départ que l'on preſſoit tant : & mademoiſelle d'*Hamilton* ayant bien voulu lui donner les aſſurances qui dépendoient d'elle, qu'il trouveroit les choſes en

l'état qu'il les laiſſoit à l'égard de ſes ſentimens, il fit ſon paquet, ne ſongeant qu'à revenir, tandis qu'il prenoit congé de tout le monde pour partir.

CHAPITRE IV.

PLUS le chevalier de Grammont approchoit de la cour de France, plus il regrettoit celle d'Angleterre. Ce n'eſt pas qu'il ne s'attendît à un accueil gracieux, aux pieds d'un maître dont on ne méritoit pas impunément la colere, mais auſſi qui ſavoit pardonner d'une maniere à faire ſentir tout le prix de la grace où l'on rentroit.

Mille penſées différentes l'occupoient en courant la poſte : tantôt c'étoit la joie que ſes parens & ſes amis auroient de le revoir, tantôt c'étoient les félicitations & les embraſſades de ceux qui n'étant ni l'un ni l'autre, ne laiſſeroient pas de l'accabler d'empreſſemens importuns : mais tout cela ne lui paſſoit que légérement par la tête : car un homme bien amoureux ſe fait un ſcrupule de s'arrê-

ter à d'autres penſées qu'à celles de l'objet aimé. C'étoient donc les tendres ſouvenirs de ce qu'il laiſſoit à Londres, qui l'empêchoient de ſonger à Paris, & c'étoient les tourmens de l'abſence qui l'empêchoient de ſentir ceux des mauvais chemins & des mauvais chevaux. Son cœur proteſtoit à Mlle d'*Hamilton*, entre Montreuil & Abbeville, qu'il ne s'en éloignoit avec vîteſſe que pour la revoir plutôt. Enſuite par une courte réflexion, comparant le regret qu'il avoit eu ſur cette même route, en quittant la France pour l'Angleterre, avec celui qu'il ſentoit alors de quitter l'Angleterre pour la France, il trouvoit le dernier beaucoup moins ſupportable que l'autre.

C'eſt ainſi que s'amuſe un cœur tendre par les chemins; ou pour mieux dire, c'eſt ainſi qu'un écrivain frivole abuſe de la patience du lecteur, ou pour étaler ſes propres ſentimens, ou pour alonger quelque ennuyeux récit : mais à dieu ne plaiſe que cela nous regarde, nous qui faiſons profeſſion de ne coucher dans ces Mémoires que ce que nous tenons de celui même dont nous écrivons les faits & les dits.

Qui jamais, excepté l'écuyer *Feraulas*, a

pu tenir compte des penſées, des ſoupirs, & du nombre d'exclamations que ſon illuſtre maître faiſoit par-tout ? Pour moi, je ne me ſerois jamais aviſé de croire que l'attention du comte de Grammont, ſi vive aujourd'hui pour les inconvéniens & les périls, lui eût permis autrefois de faire de tendres raiſonnemens ſur la route, s'il ne me dictoit à préſent ce que j'écris.

Mais ſuivons-le dans Abbeville. Le maître de la poſte étoit ſon ancienne connoiſſance. Son hôtellerie étoit la mieux fournie qu'il y eût entre Calais & Paris; & le chevalier de Grammont en mettant pied à terre, dit à *Termes* qu'il avoit envie d'y boire un coup en attendant que leurs chevaux fuſſent prêts. Il étoit près de midi. Depuis la nuit précédente qu'ils étoient débarqués, juſqu'à ce moment, ils n'avoient pas mangé. *Termes*, louant le ſeigneur de ce que des ſentimens humains l'emportoient cette fois ſur l'inhumanité de ſon impatience ordinaire, le confirma tant qu'il put dans des ſentimens ſi raiſonnables.

Ils furent ſurpris, en entrant dans la cuiſine, où le chevalier rendoit volontiers ſa premiere viſite, de voir ſix broches chargées de

gibier devant le feu, & l'appareil d'un feſtin magnifique par toute la cuiſine. Le cœur de *Termes* en treſſaillit. Il donna ſous main ordre de déferrer quelques-uns des chevaux, pour n'être pas arraché de ce lieu ſans repaître.

Bientôt une foule de violons & de hautbois, ſuivie des galopins de la ville, entra dans la cour. L'hôte à qui l'on demandoit raiſon de tant de préparatifs, dit à monſieur le chevalier de Grammont, que c'étoit pour la noce d'un gentilhomme des plus riches des environs avec la plus belle fille de toute la province; que le repas ſe faiſoit chez lui; qu'il ne tiendroit qu'à ſa grandeur de voir bientôt arriver les mariés de la paroiſſe, puiſque la muſique étoit déja venue. Il en jugea bien; car à peine achevoit-il de parler, que trois grands corbillards, comblés de laquais grands comme des Suiſſes, & chamarrés de livrées tranchantes, pururent dans la cour, & débarquerent toute la noce. Jamais on n'a vu la magnificence campagnarde ſi naturellement étalée. Le clinquant rouillé, les paſſemens ternis, les taffetas rayés, de petits yeux & de groſſes gorges brilloient par-tout.

Si le premier coup-d'œil du ſpectacle ſurprit

prit le chevalier de Grammont, le ſecond n'étonna pas moins le fidele *Termes*. Le peu qui paroiſſoit du viſage de la mariée n'étoit pas ſans éclat : mais on ne pouvoit porter aucun jugement ſur le reſte. Quatre douzaines de mouches, & dix ſerpentaux de chaque côté, qu'on avoit fait de ſes cheveux, en déroboient la vue : mais ce fut le nouvel époux qui mérita l'attention du chevalier de Grammont.

Il étoit auſſi ridiculement paré que les autres, à la réſerve d'un juſte-au-corps de la plus grande magnificence, & du meilleur goût du monde. Le chevalier de Grammont, en s'approchant de lui pour examiner de près ſon habit, ſe mit à louer la broderie de ſon juſte-au-corps. Le marié tint cet examen à grand honneur, & lui dit qu'il avoit acheté ce juſte-au-corps cent cinquante louis, du tems qu'il faiſoit l'amour à madame ſa femme. « Vous ne l'avez donc pas fait faire ici ? » lui dit le chevalier de Grammont. Bon ! lui » répondit l'autre : Je l'ai d'un marchand de » Londres, qui l'avoit commandé pour un » milord d'Angleterre. » Le chevalier de Grammont, qui ſentoit le dénouement de

l'aventure, lui demanda s'il reconnoîtroit bien le marchand. « Si je le reconnoîtrois ? » Ne fus-je pas obligé de boire avec lui toute » la nuit à Calais pour en avoir bon marché? » *Termes* s'étoit abſenté dès que ce juſte-au-corps avoit paru, ſans pourtant s'imaginer que ce maudit marié dût en entretenir ſon maître.

L'envie de rire & l'envie de faire pendre le ſeigneur *Termes*, partagerent quelque tems les ſentimens du chevalier de Grammont : mais l'habitude de ſe laiſſer voler par ſes domeſtiques, jointe à la vigilance du coupable, à qui ſon maître ne pouvoit reprocher d'avoir dormi dans ſon ſervice, le porterent à la clémence ; & cédant aux importunités du campagnard, pour confondre ſon fidele écuyer, il ſe mit à table lui trente-ſeptieme.

Quelques momens après, il dit aux gens de la maiſon de faire monter un gentilhomme nommé *Termes*. Il vint, & dès que le maître de la fête le vit, il ſe leva de table, & lui tendant la main : « Touchez-là, notre ami, » lui dit-il, vous voyez que j'ai bien conſervé » le juſte-au-corps que vous aviez tant de » peine à me vendre, & que je n'en fais pas » un mauvais uſage. »

Termes s'étant fait un front d'airain, fit ſemblant de ne le pas connoître, & ſe mit à le repouſſer aſſez brutalement. « Oh ! parbleu, » lui dit l'autre, puiſqu'il m'a fallu boire » avec vous pour conclure le marché, vous » me ferez raiſon de la ſanté de madame la » mariée. » Le chevalier de Grammont, qui le vit tout déconcerté, malgré ſon effronterie, lui dit en le regardant civilement : « Allons, » monſieur le marchand de Londres, mettez-» vous là, puiſqu'on vous en prie de ſi bonne » grace ; nous ne ſommes pas tant à table » qu'il n'y ait encore place pour un auſſi hon-» nête homme que vous. » A ces mots trente-cinq des conviés ſe mirent en mouvement pour recevoir ce nouveau convié. Il n'y eut que le ſiége de l'épouſe, qui par bienſéance demeura fixe ; & l'audacieux *Termes* ayant bu la premiere honte de cet événement, s'y prenoit d'une maniere à boire tout le vin de la noce, ſi ſon maître ne ſe fût levé de table comme on ôtoit vingt-quatre potages pour ſervir autant d'entrées.

Il n'y avoit pas d'apparence de retenir juſqu'à la fin du repas de noces un homme qui paroiſſoit ſi preſſé : mais tout fut de bou-

quand il ſortit de table, & tout ce qu'il put obtenir du marié fut que toute la noce ne le conduiroit pas juſqu'à la porte de l'hôtellerie. *Termes* eût voulu qu'ils ne l'euſſent point quitté juſqu'à la fin du voyage, tant il craignoit de ſe trouver tête-à-tête avec ſon maître.

Il y avoit déja quelque tems qu'ils étoient ſortis d'Abbeville, & qu'ils couroient dans un profond ſilence. *Termes*, qui s'attendoit bien à le voir rompre dans peu de tems, n'étoit en peine que de la maniere; ſavoir, ſi ſon maître l'attaqueroit par un torrent d'injures mêlées de certaine épithetes qui pouvoient lui convenir, ou ſi ſe ſervant de quelque outrageante ironie l'on emploieroit toutes les louanges qui ſeroient le plus capables de le confondre. Mais voyant au lieu de tout cela qu'on s'obſtinoit à ne lui rien dire, il crut qu'il valoit mieux prévenir la harangue qu'on méditoit, & d'y laiſſer rêver plus long-tems; & s'armant de toute ſon effronterie : « Vous » voilà bien en colere, monſieur, lui dit-il, » & vous croyez avoir raiſon : mais je me » donne au diable ſi vous n'avez tort dans le » fond. »

« Comment, traître ! dans le fond ? dit le » chevalier de Grammont, c'eſt donc parce » que je ne te fais pas rouer, comme tu l'as » depuis long-tems mérité ? Voilà-t-il pas, » dit *Termes*, toujours de l'emportement, au » lieu d'entendre raiſon. Oui, monſieur, je » vous ſoutiens que ce que j'en ai fait étoit » pour votre bien. Et le ſable mouvant n'é- » toit-il pas pour mon ſervice ? dit le cheva- » lier de Grammont. Patience, s'il vous » plaît, pourſuivit l'autre. Je ne ſais com- » ment diable ce nigaud de marié s'eſt ren- » contré chez les gens de la douane quand on » viſita ma valiſe à Calais : mais ces cocus- » là ſe fourrent par-tout. Dès qu'il vit votre » juſte-au-corps, il en devint amoureux. Je » vis bien dès-là que c'étoit un ſot, car il » étoit à deux genoux devant moi pour l'a- » cheter. Outre qu'il étoit tout froiſſé de la » valiſe, la ſueur du cheval l'avoit tout taché » par-devant, & je ne ſais comment diable » il a fait pour raccommoder tout cela : mais » tenez-moi pour un excomunié ſi vous l'euſ- » ſiez jamais voulu mettre. Concluſion, il » vous revenoit à cent quarante louis ; & » voyant qu'on m'en offroit cent cinquante,

» mon maître, dis-je, n'a pas beſoin de cette » oriflame pour ſe diſtinguer au bal; & quoi- » qu'il eût beaucoup d'argent quand je l'ai » quitté, que ſais-je s'il en aura quand je le » reverrai? Cela dépend du jeu. Bref, mon- » ſieur, je vous en fais donner dix de plus » qu'il ne vous coûte : c'eſt un profit tout » clair. Je vous en tiendrai compte, & vous » ſavez que je ſuis bon pour cette ſomme. » Dites à préſent, en auriez-vous eu la jambe » mieux faite au bal, d'être paré de ce diable » de juſte-au-corps qui vous auroit donné la » même mine qu'à ce marié de village à qui » nous l'avons vendu; & cependant il faut » voir comme vous tempêtiez à Londres » quand vous l'avez cru perdu : les beaux » contes que vous avez faits au roi du ſable » mouvant, & quelle chienne de mine vous » avez faite quand vous vous êtes douté que » ce pied-plat le portoit à ſa noce. »

Que répondre à tant d'impudence? S'il écoutoit l'indignation, le rouer de coups, ou le chaſſer, étoit le traitement le plus favorable que ſon maître lui devoit : mais il en avoit beſoin pour le reſte de ſon voyage, & dès qu'il fut à Paris, il en eut beſoin pour ſon retour.

Le maréchal de Grammont ne fut pas plutôt ſon arrivée, qu'il le fut trouver chez ſon baigneur; & les premieres embraſſades s'étant paſſées de part & d'autre : « Chevalier, lui dit » le maréchal, combien avez-vous mis à ve- » nir de Londres ici ? car dieu ſait comme » vous allez en pareille rencontre. » Le chevalier de Grammont lui dit qu'il y avoit trois jours qu'il étoit en chemin; & pour s'excuſer de cette médiocre diligence, il ſe mit à lui conter ſon aventure d'Abbeville. « Cela eſt » fort plaiſant, lui dit monſieur ſon frere : » mais ce qu'il y a de plus plaiſant, c'eſt qu'il » ne tiendra qu'à vous de trouver encore » votre juſte-au-corps à table, car on la tient » longue dans une noce de province : & là- » deſſus prenant un air tout ſérieux, il lui » dit qu'il ne ſavoit pas qui lui conſeilloit un » retour inopiné pour gâter ſes affaires : mais » qu'il avoit ordre du roi de lui dire qu'il n'a- » voit qu'à s'en retourner ſans ſe préſenter à » la cour. Il lui dit enſuite, qu'il ne pouvoit » s'empêcher d'admirer ſon impatience, » après avoir ſi bien fait juſques-là, lui qui » connoiſſoit aſſez le roi pour être inſtruit » qu'il falloit pour mériter ſa grace attendre

» qu'elle vînt purement de ſa bonté. »

Le chevalier montra pour ſa juſtification la lettre de madame *de Saint-Chaumont*, & lui dit qu'il ſe ſeroit bien paſſé du ſoin qu'on avoit pris de lui mander un fauſſe nouvelle pour le faire partir comme un cravate de bois. « Autre imprudence, lui dit le maréchal : & » depuis quand notre ſœur eſt-elle ſecrétaire » d'état ou des commandemens, pour que » le roi ſe ſoit ſervi d'elle pour vous ſig- » nifier ſes volontés ? Voulez-vous ſavoir le » fait ? Il y a quelque tems qu'il dit à Ma- » dame le refus que vous aviez fait de la pen- » ſion que vous offroit le roi d'Angleterre. » Il parut content de la maniere dont *Com-* » *minges* l'informa que la choſe s'étoit faite, » & témoigna qu'il vous en ſavoit gré. Ma- » dame prit tout cela pour un ordre de rappel. » La *Saint-Chaumont*, qui n'a pas à beau- » coup près le jugement auſſi merveilleux » qu'elle ſe l'imagine, s'eſt preſſée de vous » expédier ce bel ordre de ſa main. Pour » achever, Madame dit hier au dîner du roi » que vous ſeriez inceſſamment ici, & le roi » m'ordonna l'après-dînée de vous renvoyer

» inceſſamment,

» inceſſamment, d'abord que vous ſeriez ar-
» rivé. Vous voilà, retournez-vous-en. »

Cet ordre auroit peut-être paru dur au chevalier de Grammont dans un autre tems : mais dans la diſpoſition préſente de ſon cœur, il eut bientôt pris ſon parti. Rien ne lui faiſoit peine que l'officieux avis qui l'avoit obligé de quitter la cour d'Angleterre ; & tout conſolé de ne point voir celle de France avant ſon départ, il pria le maréchal d'obtenir ſeulement un délai de quelques jour pour recueillir quelque argent du jeu qu'on lui devoit. Il obtint cette grace, à condition qu'il ſortiroit de Paris,

Il choiſit Vaugirard pour ſa retraite. Ce fut-là qu'arriverent certaines aventures dont il a fait le récit ſi ſouvent, & d'une maniere ſi divertiſſante, que ce ſeroit fatiguer le lecteur que de les retoucher. Ce fut là qu'il rendit le pain béni d'une maniere ſi ſolemnelle, que ne reſtant pas aſſez de Suiſſes à Verſailles pour garder la chapelle, *Vardes* fut obligé d'avouer au roi qu'on les avoit envoyés au chevalier de Grammont qui rendoit le pain béni à Vaugirard. Là ſe paſſa cette ſcene merveilleuſe qui donna la premiere atteinte à la réputation

du grand *Saucourt*, lorſque dans un tête-à-tête avec la fille du jardinier, on ſonna ſi ſouvent du cor, ſignal dont ils étoient convenus pour empêcher ces ſurpriſes, que ces fréquentes alarmes déſarmerent les empreſſemens du nommé *Saucourt*, & rendirent inutile le rendez-vous qu'on lui procuroit avec la plus jolie griſette des environs. Ce fut encore durant ſon ſéjour à Vaugirard qu'il fut voir mademoiſelle de l'*Hôpital* à Iſſy, pour s'éclaircir ſi l'indiſcret bruit de la ville ne ſe trompoit point ſur un commerce de robe dont on l'accuſoit. Ce fut là qu'arrivant à l'improviſte, le préſident *de Maiſons* ſe réfugia dans un cabinet avec tant de précipitation, que la moitié de ſon manteau reſta dehors lorſqu'il s'enferma; tandis que le chevalier de Grammont, qui s'en apperçut, fit ſouffrir mort & paſſion à ces pauvres amans par une longueur de viſite exceſſive pour le déſordre qu'elle cauſoit.

Ses affaires finies, il partit. L'amour le guidoit. *Termes* redoubla de vigilance ſur la route. Les chevaux ſe trouvoient prêts à chaque poſte dans un moment. Les vents & les marées ſeconderent ſon impatience dès qu'il

en eut beſoin, & il revit Londres avec tranſport. La cour fut ſurpriſe & charmée de ſon prompt retour. Perſonne ne s'aviſa de lui témoigner du regret de la nouvelle diſgrace qui le ramenoit, tant il faiſoit voir qu'il en étoit conſolé. Mademoiſelle d'*Hamilton* ne lui voulut aucun mal de la promptitude dont il obéiſſoit au roi ſon maître.

Les affaires de la cour n'avoient pas eu le tems de changer de face pendant une ſi courte abſence : mais elles en changerent bientôt après ſon retour ; c'eſt-à-dire, les affaires d'une cour qui juſques-là n'en avoit pas eu de plus ſérieuſes que celles de l'amour & des plaiſirs.

Le duc *de Montmouth*, fils naturel de Charles II, parut en ce tems-là dans la cour du roi ſon pere. Ses commencemens ont eu tant d'éclat, ſon ambition a cauſé des événemens ſi conſidérables, & les particularités de ſa fin tragique ſont encore ſi récentes, qu'il ſeroit inutile d'employer d'autres traits pour donner une idée de ſon caractere. Il paroît par-tout tel qu'il étoit dans ſa conduite, téméraire dans ſes entrepriſes, incertain dans l'exécution, & pitoyable dans ces extrémités,

où beaucoup de fermeté doit au moins répondre à la grandeur de l'attentat.

Sa figure & les graces extérieures de ſa perſonne étoient telles, que la nature n'a peut-être jamais rien formé de plus accompli. Son viſage étoit tout charmant. C'étoit un viſage d'homme, rien de fade, rien d'efféminé, cependant chaque trait avoit ſon agrément & ſa délicateſſe particuliere : une diſpoſition merveilleuſe pour toutes ſortes d'exercices, un abord attrayant, un air de grandeur, enfin tous les avantages du corps parloient pour lui : mais ſon eſprit ne diſoit pas un petit mot en ſa faveur. Il n'avoit de ſentimens que ce qu'on lui en inſpiroit ; & ceux qui d'abord s'inſinuerent dans ſa familiarité, prirent ſoin de ne lui en inſpirer que de pernicieux. Cet extérieur éblouiſſant fut ce qui frappa d'abord. Toutes les bonnes mines de la cour en furent effacées, & toutes les bonnes fortunes à ſon ſervice. Il fit les plus cheres délices du roi : mais il fut la terreur univerſelle des époux & des amans. Cela ne dura pourtant pas : la nature ne lui avoit pas donné tout ce qu'il faut pour s'emparer des cœurs, & le beau ſexe s'en apperçut.

Madame *de Cléveland* bouda contre le roi, de ce que les enfans qu'elle avoit de lui ne paroiſſoient que de petits magots auprès de ce nouvel Adonis. Elle en étoit d'autant plus choquée, qu'elle ſe vantoit de pouvoir paſſer pour la mere des amours en comparaiſon de ſa mere. On ſe moqua de ſes reproches, il y avoit quelque tems qu'elle n'étoit plus en droit d'en faire; & comme cette jalouſie paroiſſoit plus mal fondée que toutes celles qu'elle avoit affectées, perſonne n'applaudit à ce reſſentiment ridicule. Il fallut faire un autre perſonnage pour inquiéter le roi: c'eſt pourquoi, ceſſant de s'oppoſer à la tendreſſe extrême qui l'aveugloit pour ce fils, elle ſe mit à l'adopter dans la ſienne par mille louanges, par mille ſortes d'admirations & par des careſſes qui ne faiſoient que croître & embellir. Comme elles étoient publiques, elle prétendoit qu'elles duſſent être ſans conſéquence: mais on la connoiſſoit trop pour s'y méprendre. Le roi n'étoit plus jaloux d'elle: mais comme le duc n'étoit pas dans un âge à être inſenſible aux vivacités d'une femme faite comme elle, il crut qu'il falloit le retirer d'auprès de cette prétendue belle-mere pour

ſauver ſon innocence du crime, ou du moins du ſcandale. Ce fut donc pour cet effet qu'on le maria de ſi bonne heure.

Une héritiere de cent mille livres de rente en Ecoſſe, s'offrit tout à propos. Elle étoit pleine d'agrémens, & ſon eſprit avoit tous ceux qui manquoient au beau *Montmouth*.

De nouvelles fêtes célébrerent ce mariage. On ne pouvoit mieux faire ſa cour qu'en s'y diſtinguant; & tandis que ces réjouiſſances mettoient en mouvement la magnificence & la galanterie, les anciens engagemens en étoient par-tout réveillés, & de nouveau s'établiſſoient.

La belle *Stwart*, alors au ſuprême degré de ſon éclat, attiroit tous les yeux ou tous les reſpects. La ducheſſe de *Cléveland* voulut du moins l'effacer par le ſecours des pierreries dont elle s'étoit couverte à cette fête : mais ce fut inutilement. Son viſage étoit un peu défait par le commencement d'une troiſieme ou quatrieme groſſeſſe, que le roi voulut bien prendre encore ſur ſon compte. Pour le reſte de ſa figure, il n'y avoit pas de quoi ſoutenir l'air & la grace de mademoiſelle *Stwart*.

C'étoit bien pendant ce dernier effort de ſa beauté qu'elle eût été reine d'Angleterre, ſi le roi n'eût été moins libre encore pour diſpoſer de ſa main qu'il ne l'étoit pour donner ſon cœur : mais ce fut alors que le duc de *Richemont* fit vœu de l'épouſer, ou de mourir.

Quelques mois après la célébration de ces noces, *Killegrew* n'ayant rien de mieux à faire alors, devint amoureux de madame de *Shrewsbury;* & comme madame de *Shrewsbury* n'étoit point engagée par un grand haſard, cette affaire fut bientôt réglée. Perſonne ne ſe mit en tête de troubler un commerce qui n'intéreſſoit perſonne : mais *Killegrew* s'aviſa de le troubler lui-même. Ce n'eſt pas que ſon bonheur ne lui parût tel qu'il ſe l'étoit imaginé. L'habitude ne le dégoûtoit point d'une poſſeſſion digne d'envie : mais il s'étonna qu'on ne lui en portât point, & trouva mauvais qu'une telle fortune ne lui donnât point de rivaux.

Il avoit beaucoup d'eſprit, & beaucoup plus d'éloquence : c'étoit en pointe de vin qu'elle étoit la plus vive, & c'étoit d'ordinaire pour peindre en détail les ſecrettes beautés & les charmes les moins viſibles de

la *Shrewsbury*, que cette éloquence ſe donnoit carriere : plus de la moitié de la cour en ſavoit bien autant que lui ſur ce ſujet.

Le duc de *Bonkingham* étoit un de ceux qui n'en pouvoient juger que par les apparences, &, ſelon lui, les apparences ne promettoient pas tout ce que les exagérations de *Killegrew* vouloient perſuader. Comme cet amant indiſcret étoit un de ceux qui dînoient d'ordinaire avec le duc de *Boukingham*, il avoit tout le tems d'étaler ſa rhétorique ſur ce beau ſujet ; car on ſe mettoit alors à table ſur les quatre heures, pour n'en ſortir que vers l'heure de la comédie.

Le duc de *Boukingham*, éternellement rebattu des deſcriptions du mérite de madame de *Shrewsbury*, voulut s'éclaircir des faits par lui-même. Dès qu'il l'eut entrepris, il en eut le cœur net ; & s'imaginant trouver qu'on n'en avoit rien dit de trop, ce commerce s'établit d'une maniere à ne pas faire croire qu'il pût être de durée, vu la légéreté de l'un & de l'autre, & la vivacité dont ils avoient commencé ; cependant nul engagement n'a duré ſi long tems en Angleterre.

L'imprudent *Killegrew*, qui n'avoit pu

ſe paſſer de rivaux, fut obligé de ſe paſſer de maîtreſſe. Il le porta fort impatiemment; mais loin d'écouter ſes premieres plaintes, la *Shrewsbury* fit ſemblant de ne le pas connoître. Il ne fut pas à l'épreuve d'un pareil traitement; & ſans ſonger qu'il s'étoit attiré ſa diſgrace, toute ſon éloquence ſe déchaîna contre madame de *Shrewsbury*. Ses invectives l'attaquerent depuis la tête juſqu'aux pieds: il fit une peinture affreuſe de ſa conduite, & traveſtit en défauts les charmes qu'il venoit de célébrer en ſa perſonne. On l'avertit ſous main des inconvéniens que pouvoient lui attirer ſes déclamations. Il ſe moqua de l'avis, pouſſa ſa pointe, & ne s'en trouva pas bien.

Comme il ſortoit de *Saint-James* après le coucher du duc, on pouſſa trois coups d'épée dans ſa chaiſe, dont l'un lui perça le bras de part en part. Ce fut alors qu'il connut le péril où ſon intempérance de langue le jetoit, après lui avoir ôté la *Shrewsbury*. Ses aſſaſſins s'étoient ſauvés à travers le parc, ne doutant pas qu'il ne fût expédié.

Killegrew crut qu'il ſeroit inutile de ſe plaindre. Quelle juſtice eſpérer d'un attentat

dont il n'avoit aucune preuve que ſes bleſſures ? Que s'il faiſoit quelques pourſuites fondées ſur les apparences & les conjonctures, il ne douta point qu'on n'eût recours aux moyens les plus courts de les interrompre, & qu'on ne le manqueroit pas une ſeconde fois. Ainſi voulant mériter ſa grace de ceux qui l'avoient fait aſſaſſiner, il mit fin à ſes ſatyres, & ne ſouffla pas le mot de ſon aventure. Le duc de *Boukingham* & la *Shrewsbury* furent long-tems heureux & tranquilles ; jamais elle n'avoit été ſi long-tems conſtante, & jamais il n'avoit eu tant d'égards en aimant.

Cela dura juſqu'à ce que milord *Shrewsbury*, qui ne s'étoit jamais ému des déréglemens de madame ſa femme, ſe mit en tête de trouver à redire à ce dernier commerce. Il étoit public, à la vérité ; mais il paroiſſoit moins déshonorant pour elle que tous les autres. Le pauvre *Shrewsbury*, trop honnête homme pour s'en plaindre à madame, voulut pourtant ſatisfaire ſon honneur. Il fit appeler le duc de *Boukingham* ; & le duc de *Boukingham* pour réparation d'honneur l'ayant tué, demeura paiſible poſſeſſeur de cette

fameuſe *Hélene*. Cela choqua d'abord le public ; mais le public s'accoutume à tout, & le tems fait apprivoiſer la bienſéance & même la morale. La reine étoit à la tête de ceux qui ſe récrioient contre un ſcandale ſi public & un ſi horrible déſordre, & qui ſe révoltoit contre l'impunité d'une action ſi criante. Comme la ducheſſe de *Boukingham* étoit une petite ragote à-peu-près de ſa figure, qui n'avoit jamais eu d'enfans, & que ſon époux abandonnoit pour un autre, cette eſpece de parallele entre leurs fortunes intéreſſoit la reine pour elle ; mais ce fut inutilement : perſonne n'y fit attention, & les mœurs du ſiecle allerent leur train, tandis qu'elle s'efforçoit de leur ſuſciter pour ennemis la nation ſérieuſe, des politiques & des dévots.

Le ſort de cette princeſſe avoit d'aſſez triſtes vues par de certains côtés : les égards du roi pour elle avoient de belles apparences ; mais c'étoit tout : elle ſentoit bien que la conſidération qu'on avoit pour elle s'effaçoit à meſure que le crédit de ſes rivales augmentoit ; elle voyoit que le roi ſon époux ne ſe mettoit guere en peine d'enfans légitimes,

tant que ſes maîtreſſes toutes charmantes lui en donneroient d'autres. Comme tout le bonheur de ſa vie dépendoit uniquement de cette bénédiction, & qu'elle ſe flattoit que le roi la regarderoit de meilleur œil ſi le ciel daignoit la regarder en pitié ſur cet article, elle eut recours à toutes les reſſources qui ſont en vogue contre la ſtérilité. Les vœux, les neuvaines & les offrandes ayant été tournées de toutes les manieres, & n'ayant rien fait, il fallut en revenir aux moyens humains.

Que n'auroit-elle point donné dans cette occaſion pour l'anneau que l'archevêque *Turpin* mit à ſon doigt, & qui fit courir *Charlemagne* après lui, comme il avoit fait après une de ſes concubines, à qui *Turpin* l'avoit ôté après ſa mort; mais il y a longtems que les ſeuls *Taliſmans*, qui font aimer, ſont les charmes de la perſonne aimée, & que les enchantemens étrangers ne font rien. Les médecins de la reine, prudens & aviſés comme ils le ſont par-tout, ayant conſidéré que les eaux froides de *Tunnebrige* n'avoient pas réuſſi l'année précédente, conclurent qu'il falloit l'envoyer aux chaudes;

c'eſt-à-dire, aux bains qui ſont auprès de *Briſtol*. Ce voyage fut donc arrêté pour la ſaiſon prochaine ; & dans la confiance d'un heureux ſuccès, ce voyage eût été le plus agréable du monde pour elle, ſi la plus dangereuſe de ſes rivales n'eût été nommée des premieres pour en être. La *Cléveland*, étant prête alors d'accoucher, cette inquiétude ne la regardoit pas : une bienſéance inutile l'obligeoit à quelques égards. Le public, à la vérité, n'en croyoit ni plus ni moins, pour le ſoin qu'elle avoit de s'en cacher ; mais ſa préſence dans cet état étoit un objet trop inſultant pour la reine. Mademoiſelle *Stwart*, plus belle que jamais, nommée pour ce voyage, s'y préparoit hautement. La pauvre reine n'oſoit s'y oppoſer ; mais elle n'en eſpéra plus rien. Que pouvoient les bains, ou la foible vertu des eaux, contre des charmes qui la détruiſoient ou par ſes chagrins, ou par des cauſes plus propres encore à les rendre inutiles ?

Le chevalier de Grammont, à qui tous les plaiſirs de la vie n'étoient rien ſans la préſence de mademoiſelle d'*Hamilton*, ne put ſe diſpenſer de ſuivre la cour. Il étoit

trop néceſſaire & trop agréable au roi dans un voyage comme celui-là pour n'en pas être ; & de quelque ſecours que pût être ſa converſation dans la ſolitude que cauſe l'abſence d'une cour, mademoiſelle *Hamilton* n'avoit pas cru devoir conſentir qu'il reſtât à Londres, parce qu'elle n'en bougeoit. Il obtint la permiſſion de lui écrire, pour lui demander des nouvelles de la cour. Il s'en ſervit de la maniere qu'on peut croire ; & ce qu'il diſoit de ſes propres affaires, ne laiſſoit guere de place dans ſes lettres pour des narrations étrangeres, durant le ſéjour qu'on fit aux bains. Comme l'abſence rendoit ce ſéjour ennuyeux à ſon égard, il ſe prenoit à tout ce qui pouvoit engourdir ſon impatience, en attendant l'heureux moment de ſon retour.

Il avoit beaucoup d'eſtime pour l'ainé des *Hamiltons*, autant d'eſtime & beaucoup plus d'amitié pour l'autre : c'étoit à lui qu'il s'ouvroit le plus confidemment de ſa paſſion & de ſes ſentimens pour ſa ſœur. Il ſavoit auſſi ſes premiers engagemens avec ſa couſine *Whittnell* ; mais il ignoroit le réfroidiſſement ſurvenu dans un commerce dont les

commencemens avoient été ſi vifs. Il fut ſurpris de voir les empreſſemens qu'il marquoit dans toutes les occaſions pour mademoiſelle *Stwart*. Ils lui parurent au-delà de ces devoirs & de ces reſpects qu'on rend pour faire ſa cour à la maîtreſſe du prince. Il y fit attention, & ne fut pas long-tems à découvrir qu'il étoit déja plus épris qu'il ne convenoit à ſa fortune ou à ſon repos. Dès qu'il fut bien confirmé dans cette conjoncture par ſes remarques, il réſolut de prévenir les ſuites d'un engagement pernicieux de toutes les manieres; mais il voulut que l'occaſion d'en parler s'offrît d'elle-même.

Cependant tout ce qui pouvoit s'appeler divertiſſement, amuſoit la cour dans des lieux où l'on ſe ſaiſit de tout pour ſe déſennuyer. Le jeu de boule, qui n'eſt en France que l'occupation des artiſans & des valets, eſt toute autre choſe en Angleterre : c'eſt l'exercice des honnêtes gens. Il y faut de l'art & de l'adreſſe : il n'eſt d'uſage que dans les belles ſaiſons, & les lieux où l'on joue ſont des promenades délicieuſes; on les appele *Boulingrins*. Ce ſont de petits prés en quarré, dont le gazon n'eſt guere moins

uni que le tapis d'un billard. Dès que la chaleur du jour eſt paſſée, tout s'y raſſemble. L'on y joue gros jeu, & les ſpectateurs y trouvent à parier tant qu'ils veulent.

Le chevalier de Grammont, dès long-tems initié dans les ſpectacles & les divertiſſemens anglois, avoit fait une courſe de chevaux, qui n'avoit pas à la vérité réuſſi; mais il avoit au moins le plaiſir d'être convaincu par expérience, qu'un bidet fait vingt milles ſur le grand chemin en moins d'une heure. Les combats de coqs lui avoient été plus favorables; & dans tous les paris qu'il avoit faits aux *Boulingrins*, le parti qu'il avoit ſoutenu n'avoit pas manqué de gagner.

A tous les lieux d'aſſemblées ſe trouve d'ordinaire une eſpece de cabaret, portant le nom de *pavillon de verdure*, de *ſalle à feſtin*, ou de *cabinet de rafraîchiſſemens*. Là ſe vendent toutes ſortes de liqueurs à l'Angloiſe, comme vous diriez du cidre, de l'hydromel, de la bierre mouſſante & du vin d'Eſpagne : là les rouques ſe raſſemblent les ſoirs pour fumer, pour boire, & pour s'éprouver les uns contre les autres; c'eſt-à-dire, pour tâcher de s'entr'enlever les profits

de

de la journée. Or ces rouques ſont proprement ce qu'on appele *capons* ou *piqueurs* en France, gens qui portent toujours de l'argent pour offrir à ceux qui perdent au jeu, moyennant une rétribution qui n'eſt rien pour les joueurs, & qui ne va qu'à deux pour cent à payer le lendemain.

Ces meſſieurs ſont d'une ſupputation ſi juſte, & d'une prudence ſi conſommée dans toutes ſortes de jeux, que perſonne n'oſeroit ſe meſurer avec eux, quand même ils joueroient fidélement. Ils font d'ailleurs vœu de gagner quatre ou cinq guinées par jour, & de s'en contenter; vœu qu'ils ne rompent preſque jamais.

Ce fut au milieu d'une bande de ces rouques qu'*Hamilton* trouva le chevalier de Grammont, comme il venoit y boire un verre de cidre. Ils jouoient à la chance à deux dés; & comme celui qui tient le dé à ce jeu en a tout l'avantage, les rouques avoient fait cet honneur au chevalier de Grammont par préférence : il le tenoit encore quand *Hamilton* arriva. Les rouques, appuyés de leur avantage, pouſſoient contre lui comme des furies; il topoit par-tout.

Hamilton penſa tomber de ſon haut, de voir un homme de ſon expérience & de ſes lumieres embarqué dans un combat ſi peu égal ; mais il eut beau l'avertir du péril, tout haut & tout bas, par ſignes & en françois, il mépriſa ſes avertiſſemens ; & les dés, qui portoient *Céſar* & ſa fortune, firent un miracle en ſa faveur. Les rouques furent vaincus pour la premiere fois ; mais ce ne fut pas ſans lui donner tous les éloges & toutes les louanges de beau joueur qu'on prodigue à ceux qu'on veut engager pour une autre fois ; mais leurs louanges furent perdues, & leurs eſpérances trompées : cette épreuve lui ſuffit.

Hamilton contant au ſouper du roi comme il l'avoit trouvé témérairement aux mains avec les rouques, & la maniere dont la providence l'en avoit ſauvé : « Ma foi, » Sire, dit le chevalier de Grammont, » meſſieurs les rouques ſont déconfits pour » le coup » ; & là-deſſus il ſe mit à lui conter le détail de ſon aventure à ſa façon ordinaire ; c'eſt-à-dire, attirant l'attention de tout le monde par le récit d'une bagatelle dont il faiſoit quelque choſe.

Après le ſouper, mademoiſelle *Stwart*, chez qui l'on jouoit, fit venir *Hamilton* auprès d'elle pour lui faire ce récit. Le chevalier de Grammont crut s'appercevoir qu'on l'écoutoit d'une maniere aſſez gracieuſe : cela ne fit que le confirmer dans ſes premieres conjectures ; & l'ayant mené ſouper chez lui, la converſation s'ouvrit d'abord comme elle faiſoit preſque toujours. « *Geor-* » *ges*, lui dit-il, n'auriez-vous point beſoin » d'argent ? Je ſais que vous aimez le jeu ; » peut-être ne vous eſt-il pas auſſi favorable » qu'à moi. Nous ſommes loin de Londres : » voilà deux cents guinées, prenez-les ; » ce ſera pour jouer chez mademoiſelle » *Stwart.* » *Hamilton*, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à cette concluſion, en fut un peu déconcerté : « Comment ! avec ma- » demoiſelle *Stwart* ? Oui, chez elle, *Geor-* » *ges*, mon ami, pourſuivit le chevalier de » Grammont, nous ſommes un peu clair- » voyans. Vous en êtes amoureux, & ſi je » ne me trompe, elle ne s'en offenſe pas ; » mais dites-moi comment vous avez pu » vous réſoudre à vous ôter la pauvre *Pékam* » de l'eſprit, pour vous coëffer d'une prin-

» ceſſe qui ne la vaut peut-être pas, à tout » prendre, & qui ne pourroit être qu'un » traîne-potence pour vous, quelque bien » qu'elle vous voulût. Par ma foi, votre » frere & vous, êtes deux jolis garçons dans » vos choix. Quoi! dans toute la cour vous » ne trouvez que les deux maîtreſſes du roi » pour en faire les vôtres? Pour le frere » ainé, encore paſſe, il n'avoit pris la *Caſ-* » *telmaine* que quand ſon maître n'en vou- » loit plus, & que la *Cheſterfield* ne vouloit » plus de lui; mais pour vous, que diable » croyez-vous faire d'une créature dont le » roi dans ce moment eſt plus fou que ja- » mais? Eſt-ce parce que cet ivrogne de » *Richemont* s'eſt nouvellement remis ſur les » rangs, & qu'il ſe porte pour amant dé- » claré? Vous verrez comme il en ſera bon » marchand: je ſais bien ce que le roi m'en » a dit.

» Croyez-moi, mon petit ami, point de » raillerie avec le maître; c'eſt-à-dire, point » de lorgnerie avec la maîtreſſe. J'ai voulu » faire l'agréable en France auprès d'une pe- » tite coquette dont le roi ne ſe ſoucioit » pas; vous ſavez comme il m'en a pris: je

» conviens qu'on donne beau jeu ; mais ne » vous y fiez pas : elles ſont toutes ravies » qu'un homme dont elles ne veulent rien » faire devienne leur eſclave de parade, ſeu- » lement pour groſſir l'équipage. Ne vaut-il » pas mieux paſſer huit jours *incognito* dans » le château de *Pékam* avec la femme du » philoſophe *Whittnell*, que de faire dire à » la gazette de Hollande : On nous mande » de *Briſtol*, qu'un tel eſt chaſſé de la cour » pour mademoiſelle *Stwart*, qu'il va faire » une campagne en Guinée ſur la flotte que » l'on prépare pour cette expédition, ſous » les ordres du prince Robert. »

Hamilton, que toutes les vérités de cette harangue frapoient à meſure qu'il y faiſoit attention, parut comme revenu de quelque ſonge après y avoir rêvé quelques momens ; & s'adreſſant à lui d'un air reconnoiſſant : « Vous êtes, lui dit-il, l'homme du monde » qui avez l'eſprit le plus agréable, avec la » raiſon la plus droite pour le bien de vos » amis. Vous venez de m'ouvrir les yeux ; » je commençois à me laiſſer ſéduire le plus » ridiculement du monde, entraîné plutôt » par de frivoles apparences que par un vé-

» ritable penchant ; je vous ai obligation de
» m'avoir arrêté ſur le bord du précipice :
» je vous en ai bien d'autres ; mais pour
» vous témoigner ma reconnoiſſance de
» celle-ci, je veux ſuivre vos conſeils, &
» me mettre en retraite chez la couſine
» *Whittnell*, pour m'ôter de la tête le reſte
» de ces viſions : mais bien-loin d'y aller
» *incognito*, je veux vous y mener au retour
» du voyage. Mademoiſelle d'*Hamilton* ſera
» de la partie ; car il eſt bon de prendre ſes
» précautions avec un homme qui a beau-
» coup de mérite, & qui dans ces rencontres
» n'a pas trop de bonne-foi, du moins s'il
» en faut croire votre philoſophe.... Ne
» vous aviſez pas d'en croire ce faquin-là,
» dit le chevalier de Grammont ; mais dites-
» moi comment vous vous êtes fourré dans
» la tête d'en vouloir à cette grande idole
» de *Stwart ?* Que diable ſais-je ? dit *Ha-*
» *milton* ; vous connoiſſez toutes les enfances
» dont elle s'occupe. Le vieux *Carlingford*
» étoit un ſoir chez elle, qui lui montroit
» à ſe mettre une bougie toute allumée dans
» la bouche, & le grand ſecret étoit de l'y
» tenir long-tems par le bout allumé ſans

» qu'elle s'éteignît. J'ai, Dieu merci, la
» bouche raiſonnablement grande ; & pour
» renchérir par-deſſus ſon maître, j'y en
» tins deux tout à la fois, & fis trois tours
» de chambre ſans qu'elles s'éteigniſſent.
» Tout le monde m'adjugea le prix de cette
» illuſtre épreuve, & *Killegrew* ſoutint qu'il
» n'y avoit qu'une lanterne qui pût me le
» diſputer. Elle en penſa mourir de rire ;
» me voilà donc dans la familiarité de ſes
» amuſemens. On ne peut diſconvenir que
» ce ne ſoit une figure toute charmante que
» cette créature-là. Depuis que la cour eſt en
» campagne, j'ai eu cent occaſions de la
» voir que je n'avois point eues devant :
» vous ſavez que le déshabillé du bain eſt
» d'une grande commodité pour celles qui,
» ſans offenſer les bienſéances, ne ſont pas
» fâchées d'étaler leurs attraits. Mademoiſelle
» *Stwart* eſt tellement perſuadée des avan-
» tages qu'elle a par-deſſus toutes les autres,
» qu'on ne peut ſi peu louer quelque femme
» de la cour pour de beaux bras & une belle
» jambe, qu'elle ne ſoit toute prête à le
» diſputer par la démonſtration ; & je crois
» qu'il ne ſeroit pas difficile de la mettre nue

» ſans qu'elle y fît réflexion, avec un peu
» d'adreſſe. Il faudroit après tout être bien
» inſenſible, pour que ces bienheureuſes
» occaſions ne fuſſent d'aucune conſéquen-
» ce, & ne fiſſent aucune impreſſion; outre
» que la bonne opinion qu'on a toujours
» de ſoi-même fait qu'on s'imagine qu'une
» femme eſt priſe dès qu'elle vous diſtingue
» par une habitude de familiarité, qui bien
» ſouvent ne veut rien dire. Voilà le fait
» à mon égard : ma préſomption, ſa beauté,
» le poſte éclatant qui la releve, & mille
» gracieuſetés m'avoient empêché de faire
» des réflexions ; mais il faut vous dire auſſi
» pour excuſer mon impertinence, que la
» facilité de lui faire les plus tendres décla-
» rations en la louant, & les confidences
» qu'elle me faiſoit ſur certaines choſes
» qu'elle n'auroit pas trop dû me confier,
» auroient été capables d'en éblouir un
» autre.

» Je lui ai donné le plus joli cheval d'An-
» gleterre : vous ſavez la grace infinie dont
» elle eſt à cheval. Le roi, qui n'aime guere
» les chaſſes que celles de l'oiſeau, parce
» qu'elle eſt commode pour les dames, y

» étoit

» étoit ces jours paſſés, entouré de toutes
» les beautés de ſa cour. Il partit après un
» faucon, & toute la brillante eſcadre après
» lui. Les jupes de mademoiſelle *Stwart*,
» qui couroit à toute bride, effrayerent ſon
» cheval, parce qu'il voulut bien attendre
» celui que je montois, qui étoit ſon com-
» pagnon. Je fus donc le ſeul témoin d'un
» dérangement dans ſes habits, qui préſenta
» mille beautés nouvelles à mes regards.
» J'eus le bonheur de faire des exclamations
» aſſez galantes & aſſez exagérées ſur ce
» charmant déſordre, pour empêcher qu'elle
» n'en fût interdite : au contraire, ce ſujet
» d'admiration a ſouvent été depuis un ſujet
» de converſation qui ne paroiſſoit pas lui
» déplaire.

» Le vieux *Carlingford*, & ce fou de
» *Grafs*, car il faut bien faire ma confeſſion
» générale, ces méchans plaiſans donc lui
» faiſoient à tout bout de champ des contes
» aſſez éveillés, qui ne laiſſoient pas de
» paſſer à la faveur de quelques vieilles tur-
» lupinades, ou de quelques ſingeries dans
» le récit, qui la faiſoient rire de tout ſon
» cœur. Pour moi, qui ne ſais point de

» contes, & qui n'ai pas le talent de les
» faire valoir, quand j'en ſaurois, j'étois
» fort embarraſſé quelquefois qu'elle s'aviſoit
» de m'en demander. Je n'en ſais point,
» mademoiſelle, lui dis-je un jour qu'elle
» me tourmentoit. Inventez-en un, me dit-
» elle. C'eſt ce que je ſais encore moins, lui
» dis-je; mais je vous conterai, ſi vous
» voulez, un ſonge fort extraordinaire,
» parce qu'il eſt encore moins vraiſemblable
» que tous les autres ſonges n'ont coutume
» d'être. Cela lui donna une curioſité qu'il
» fallut ſatisfaire dans le moment. Je me
» mis donc à lui conter que la plus belle
» créature du monde, que j'aimois paſſion-
» nément, m'étoit venue voir la nuit. Je
» fis alors ſon portrait à elle-même, en
» peignant cette beauté merveilleuſe; mais
» je lui dis que cette divinité m'étant venue
» trouver avec les plus favorables intentions
» du monde, ne s'étoit point démentie par
» des rigueurs inutiles. Ce ne fut pas aſſez
» pour la curioſité de mademoiſelle *Stwart*;
» il fallut preſque lui faire le détail des bon-
» tés que ce tendre fantôme avoit eues pour
» moi, ſans qu'elle en parût ſurpriſe ou

„ déconcertée, tant elle étoit attentive à
„ cette fiction, tant elle me fit recommencer
„ de fois la deſcription d'une beauté que je
„ peignois autant qu'il m'étoit poſſible d'a-
„ près ſa figure, & d'après ce que je m'i-
„ maginois des beautés qui ne m'étoient pas
„ connues.

„ Voilà ce qui véritablement m'a penſé
„ tourner la tête : elle voyoit bien que
„ c'étoit d'elle que je parlois. Nous étions
„ ſeuls, comme vous pouvez croire, en lui
„ faiſant un tel récit, & mes yeux faiſoient
„ tout de leur mieux pour lui perſuader que
„ c'étoit elle que je peignois. Je ne la vis
„ point offenſée de cette connoiſſance, ni
„ ſa pudeur alarmée de la fin d'une aventure
„ faite à plaiſir, & qu'il n'eût tenu qu'à
„ moi de finir d'une maniere encore moins
„ diſcrete. Cette audience tranquille me fit
„ donner tête baiſſée dans tout ce que les
„ conjectures avoient de flatteur pour moi.
„ Je ne ſongeai ni au roi, ni à ſa paſſion
„ pour elle, ni aux périls d'un tel engage-
„ ment ; enfin je ne ſais à quoi diable je
„ ſongeois : mais je vois bien que ſi vous
„ n'y aviez ſongé pour moi, j'étois capable

„ de me perdre au milieu de ces folles „ viſions. „

Quelque tems après, la cour revint à Londres, & ce fut depuis ce retour qu'une maligne influence s'étant répandue ſur ce qui regardoit la tendreſſe, tout alla de travers dans l'empire amoureux. Le dépit, les ſoupçons ou la jalouſie ſe mirent en campagne pour déſunir les cœurs. Les faux rapports, enſuite la médiſance & les tracaſſeries, acheverent de tout bouleverſer.

La ducheſſe de *Cléveland* étoit accouchée pendant le voyage des bains; jamais elle n'étoit relevée ſi belle : cela lui fit croire qu'elle étoit en état de reprendre ſes premiers droits ſur le cœur du roi, ſi elle pouvoit paroître avec ce nouvel éclat devant ſes yeux. Ses partiſans étoient du même avis. On prépara ſon équipage pour cette expédition; mais la veille du jour qu'elle devoit partir, elle vit le jeune *Churchill* (1), & fut atteinte d'un mal qui s'étoit déja plus d'une fois oppoſé aux projets qu'elle avoit

(1) Aujourd'hui milord *Malbourough*.

formés, & dont elle ne s'étoit jamais défendue que foiblement.

Un homme qui d'enſeigne aux gardes ſe voit élever à cette fortune, a ſans doute un grand fond de prudence quand il ſe poſſede aſſez pour ne pas s'éblouir de ſon bonheur. *Churchill* ſe para donc par-tout de ſa nouvelle faveur : la *Cléveland*, qui ne lui recommandoit ni la modération ni la retenue ſur aucun chapitre, ne ſe mit point en peine qu'il fût indiſcret. Ainſi ce nouveau commerce faiſoit tout l'entretien de la ville à l'arrivée de la cour : chacun en raiſonnoit à ſa fantaiſie ; les uns diſoient qu'elle lui avoit déja donné la penſion de *Germain*, avec les appointemens de *Jacob Hall* ; d'autant que les différens mérites ſe trouvoient réunis dans le ſien : d'autres ſoutenoient qu'il avoit l'air trop indolent & la taille trop effilée, pour ſoutenir long-tems ſa faveur ; mais tous convenoient qu'un homme qui étoit favori de la maîtreſſe du roi, & frere de celle du duc, ſe produiſoit par de beaux endroits, & ne pouvoit manquer de faire fortune. En effet, le duc d'*Yorck* lui donna bientôt après une charge dans ſa maiſon ; cela étoit

dans l'ordre : mais le roi, qui ne ſe crut pas obligé de lui faire du bien, parce que madame de *Cléveland* lui en vouloit beaucoup, lui fit défendre de paroître à la cour.

Le bon prince commençoit à être de mauvaiſe humeur : ce n'étoit pas ſans raiſon ; il laiſſoit tout le monde en repos dans leur commerce, & cependant on avoit ſouvent l'inſolence de troubler le ſien. Milord *Dorſet*, premier gentilhomme de ſa chambre, venoit de lui débaucher la comédienne *Nellgouyne*. La *Cléveland*, dont il ne ſe ſoucioit plus, ne laiſſoit pas de le déshonorer par des inconſtances réitérées, par des choix indignes, & le ruinoit par des amans à gage. Mais le chagrin le plus ſenſible de tous étoit le nouveau réfroidiſſement, & les menaces de mademoiſelle *Stwart*. Il y avoit long-tems qu'il lui propoſoit tous les établiſſemens & tous les titres qu'elle auroit agréables en attendant qu'il pût faire mieux. Elle s'étoit contentée de les refuſer, ſous prétexte du ſcandale que donneroit une élévation dont l'éclat choqueroit le public ; mais depuis qu'on fut de retour, elle prit d'autres airs : tantôt elle vouloit ſe retirer de

la cour, pour calmer les inquiétudes éternelles de la reine ; tantôt c'étoit pour fuir des tentations, par où elle vouloit faire entendre que ſon innocence n'avoit pas encore ſuccombé : enfin c'étoit continuellement ou des alarmes, ou quelque humeur chagrine qui déſoloient la tendreſſe du roi.

Comme il ne pouvoit s'imaginer à qui diable elle en vouloit, il crut qu'il falloit mettre la réforme dans ſon ménage d'amour, pour voir ſi ce n'étoit point la jalouſie qui l'inquiétoit. Ce fut pour cela qu'après avoir ſolemnellement déclaré qu'il n'auroit plus de commerce avec madame de *Cléveland* depuis l'affaire de *Churchill*, il ſe mit à faire une ſaint Barthélemi de tous les autres menus amuſemens qu'il avoit par-ci par-là dans la ville. Les *Nellgouynes*, les miſſ *Davis*, & la troupe joyeuſe des chanteuſes & des danſeuſes des menus plaiſirs de ſa majeſté furent congédiées. Tous ces ſacrifices furent inutiles : la *Stwart* continuoit à déſeſpérer le roi ; mais il eut bientôt découvert la véritable cauſe de ſes froideurs.

L'officieuſe *Cléveland* prit ce ſoin : elle s'étoit déchaînée ſans réſerve depuis ſa diſ-

grace contre mademoiſelle *Stwart*, qu'elle en accuſoit par ſon impertinence, & contre l'imbécilité du roi, qui, pour une idiote revêtue, la traitoit avec tant d'indignité. Comme elle avoit encore des créatures dans la confidence du roi, ce fut par leur moyen qu'elle fut informée de l'état où les nouveaux traitemens de mademoiſelle *Stwart* l'avoient réduit; & dès qu'elle eut trouvé ce qu'elle cherchoit, elle ſe rendit dans le cabinet du roi par l'appartement d'un de ſes valets-de-chambre nommé *Chivins*. Cette route ne lui étoit pas inconnue.

Le roi revenoit de chez la *Stwart* de fort mauvaiſe humeur : la préſence de madame de *Cléveland* le ſurprit, & ne la diminua pas. Elle s'en apperçut, & l'abordant d'un ton ironique, & d'un ſourire d'indignation : „ J'eſpere, dit-elle, qu'il m'eſt permis de „ venir vous rendre mes hommages, quoi- „ que la divine *Stwart* vous ait défendu de „ me voir chez moi. Je ne veux point vous „ en faire des reproches, qui ſeroient trop „ indignes de moi : je viens encore moins „ excuſer des foibleſſes que rien ne peut „ juſtifier, puiſque votre conſtance pour

„ moi ne me laiſſe rien à dire, & que je „ ſuis la ſeule que vous ayez honorée de „ votre tendreſſe, & qui s'en ſoit rendue „ indigne par ſa conduite. Je viens donc ici „ vous conſoler dans l'abattement où vous „ ont mis les froideurs ou la nouvelle „ chaſteté de l'inhumaine *Stwart*. „ A ces mots, un éclat de rire, auſſi peu naturel qu'il étoit inſultant & déméſuré, mit le comble à ſon impatience. Il s'étoit bien attendu que quelque mauvaiſe raillerie ſuivroit ce préambule; mais il ne crut pas qu'elle dût prendre les airs bruyans, vu les termes où ils en étoient; & comme il ſe préparoit à lui répondre : „ Non, dit-elle, ne me „ ſachez point mauvais gré de la liberté que „ je prends de me moquer un peu de la „ groſſiéreté dont on vous en impoſe : je „ ne puis ſouffrir qu'une affection ſi mar- „ quée vous rende la fable de votre cour, „ tandis qu'on ſe moque impunément de „ vous. Je ſais que la précieuſe *Stwart* vous „ révoque, ſous prétexte de quelqu'incom- „ modité, peut-être de quelque ſcrupule de „ conſcience; & je viens vous avertir que „ le duc de *Richemont* ſera bientôt avec

„ elle, s'il n'y eſt déja. Ne m'en croyez „ pas, puiſque ce pourroit être le reſſenti- „ ment ou l'envie qui me le feroit dire. „ Suivez-moi juſqu'à ſon appartement, afin „ que vous n'ajoutiez plus de confiance à „ la calomnie, & que vous l'honoriez d'une „ préférence éternelle, ſi je l'accuſe à faux, „ ou que vous ne ſoyez plus la dupe d'une „ fauſſe prude, qui vous fait faire un per- „ ſonnage ſi ridicule. „

En achevant ce diſcours, elle le prit par la main, comme il étoit encore tout irréſolu, & l'entraîna vers le logement de ſa rivale. *Chivins* étoit dans ſes intérêts : ainſi la *Stwart* n'avoit garde d'être avertie de la viſite, & *Babinai*, dont madame de *Cléveland* avoit fait la fortune, & qui la ſervoit à merveille dans cette occaſion, lui vint dire que le duc de *Richemont* venoit d'entrer chez la *Stwart*. C'étoit au milieu d'une petite galerie, qui conduiſoit par un dégagement du cabinet du roi à ceux de ſes maîtreſſes. La *Cléveland* lui donna le bon ſoir, comme il entroit chez ſa rivale, & ſe retira pour attendre l'iſſue de cette aventure. *Ba-*

Zinai, qui ſuivoit le roi, fut chargé de lui en venir rendre compte.

Il étoit près de minuit : le roi trouva les femmes-de-chambre de ſa maîtreſſe qui ſe préſenterent reſpectueuſement à ſon paſſage, & lui dirent tout bas que mademoiſelle *Stwart* avoit été fort mal depuis qu'il l'avoit quittée; mais que s'étant miſe au lit, elle repoſoit, Dieu merci. *C'eſt ce qu'il faut voir*, dit-il en repouſſant celle qui s'étoit plantée ſur ſon paſſage. Il trouva véritablement la *Stwart* couchée; mais elle ne dormoit pas. Le duc de *Richemont* étoit aſſis au chevet de ſon lit, qui vraiſemblablement dormoit encore moins. L'embarras des uns, & la colere de l'autre furent tels, qu'on ſe les peut imaginer dans une pareille ſurpriſe. Le roi, qui étoit le moins violent de tous les hommes, témoigna ſon reſſentiment au duc de *Richemont* dans des termes dont il ne s'étoit jamais ſervi. Il en fut interdit, & quelque choſe de plus : il voyoit ſon maître & ſon roi juſtement irrité. Les premiers tranſports que la colere inſpire dans ces occaſions ſont dangereux : la fenêtre de mademoiſelle *Stwart* étoit commode pour une vengeance

ſubite : la *Tamiſe* couloit au-deſſous ; il y jetta les yeux, & voyant ceux du roi plus animés du courroux qu'il ne les en avoit crus capables, il fit une profonde révérence, & ſe retira ſans répliquer à une quantité de menaces qui ſe ſuccédoient.

La *Stwart* un peu revenue de ſa premiere ſurpriſe, monta ſur ſes grands chevaux au lieu de ſe juſtifier, & dit les choſes du monde les plus capables d'aigrir les reſſentimens du roi ; que s'il n'étoit pas permis de recevoir les viſites d'un homme de la qualité du duc de *Richemont*, avec des intentions qui lui faiſoient honneur, c'étoit être eſclave dans un pays libre ; qu'elle ne ſavoit aucun engagement qui l'empêchât de diſpoſer de ſa main ; mais que ſi cela n'étoit pas permis dans ſon royaume, elle ne croyoit pas qu'il y eût de puiſſance capable de l'empêcher de paſſer en France, & de ſe jetter dans un couvent, pour y chercher la tranquillité dont elle ne pouvoit jouir dans ſa cour. Le roi, tantôt irrité de colere, tantôt attendri par quelques larmes, & tantôt effrayé de ſes menaces, étoit tellement agité, qu'il ne ſavoit que répondre ni aux délica-

teſſes d'une créature qui vouloit faire la *Lucrece* à ſa barbe, ni à l'aſſurance dont elle avoit l'effronterie de s'emporter à des reproches. Cependant l'amour prêt de triompher de tous ſes reſſentimens, l'alloit mettre à ſes genoux pour lui demander pardon de l'injure qu'elle lui faiſoit, lorſqu'elle le pria de ſe retirer & de la laiſſer en repos, du moins pour le reſte de cette nuit, ſans ſcandaliſer ceux qui l'avoient accompagné ou conduit chez elle, par une longue viſite. Cette impertinente priere acheva de l'outrer. Il ſortit en la menaçant de ne la plus voir, & fut paſſer la nuit la moins tranquille qu'il eût paſſée depuis ſon rétabliſſement.

Le lendemain, le duc de *Richemont* eut ordre de ſortir de la cour, & de ne ſe plus préſenter devant le roi; mais il n'avoit pas attendu cet ordre; & l'on ſut qu'il étoit parti dès le matin pour ſa maiſon de campagne.

Mademoiſelle *Stwart* voulant prévenir les mauvais tours qu'on pourroit donner à l'aventure de la nuit précédente, fut ſe jetter aux pieds de la reine. Ce fut là que, faiſant le perſonnage nouveau d'une Magdelaine innocente, elle lui demanda pardon de tous

les chagrins qu'elle avoit pu lui cauſer ; lui dit qu'un repentir continuel l'avoit obligée de chercher tous les moyens de ſe retirer de la cour ; que cela l'avoit engagée d'écouter le duc de *Richemont* qui la recherchoit depuis long-tems ; mais que puiſque cette recherche étoit cauſe de ſa diſgrace & d'un éclat qui peut-être tourneroit au déſavantage de ſa réputation, elle conjuroit ſa majeſté de la prendre ſous ſa protection, & d'obtenir du roi qu'elle ſe mît dans un couvent pour finir tous les troubles que ſa préſence cauſoit innocemment à la cour : tout cela fut accompagné d'une honnête quantité de larmes.

C'eſt un ſpectacle bien agréable, qu'une rivale qui, s'humiliant à vos pieds, demande pardon & ſe juſtifie en même tems. Le cœur de la reine ſe tourna tout-d'un-coup : ſes pleurs accompagnerent les ſiens ; elle l'embraſſa tendrement après l'avoir relevée, lui promit toute ſorte de faveur & de protection, ou pour ſon mariage ou pour tout autre parti qu'elle voudroit prendre, & la renvoya, réſolue d'abord d'y travailler tout de ſon mieux ; mais comme elle avoit beaucoup d'eſprit, les réflexions

qu'elle fit après ce premier mouvement lui firent changer d'avis.

Elle ſavoit que les penchans du roi n'étoient pas capables d'une conſtance opiniâtre. Elle jugea que l'abſence le conſoleroit, ou qu'un nouvel engagement effaceroit à la fin le ſouvenir de mademoiſelle *Stwart* ; & que puiſqu'elle ne pouvoit éviter de ſe voir une rivale, il valoit encore mieux que ce fût elle, dont la ſageſſe & la vertu venoient d'éclater par des preuves ſi manifeſtes : d'ailleurs elle ſe flatta que le roi lui ſauroit éternellement gré de s'être oppoſée à la retraite & au mariage d'une fille qu'il aimoit alors à la fureur. Ce beau raiſonnement la détermina : toute ſon induſtrie fut employée à perſuader mademoiſelle *Stwart* ; & ce qu'il y a de rare dans cette aventure, après avoir obtenu qu'elle ne ſongeroit plus au duc de *Richemont* ni au couvent, ce fut elle qui prit ſoin de raccommoder ces deux amans.

C'eût été dommage qu'elle n'eût pas réuſſi dans cette négociation : auſſi n'en fut-elle pas à la peine ; car jamais les empreſſemens du roi ne furent ſi vifs que depuis cette paix,

& jamais ils ne furent mieux reçus de la belle *Stwart.*

Mais ſa majeſté ne goûta pas long-tems la douceur d'un raccommodement qui la rendoit de la plus belle humeur du monde, comme on va voir. L'Europe entiere jouiſſoit d'une paix profonde depuis le traité des Pyrenées. L'Eſpagne ſe flattoit de reſpirer par la nouvelle alliance qu'elle venoit de contracter avec le plus redoutable de ſes voiſins; mais elle n'eſpéroit pas pouvoir ſoutenir le débris d'une monarchie ſur ſa décadence, quand elle conſidéroit l'âge ou les infirmités du prince, ou la foibleſſe de ſon ſucceſſeur. La France au contraire, gouvernée par un roi infatigable dans l'application, jeune, vigilant, avide de gloire, n'avoit qu'à vouloir pour s'agrandir.

Ce fut en ce tems-là que ce prince, qui ne vouloit point troubler la tranquillité de l'Europe, ſe laiſſa perſuader d'alarmer les côtes de l'Afrique par une tentative de peu d'utilité, quand même elle auroit réuſſi: mais la fortune du roi, toujours fidelle à ſa gloire, voulut depuis faire voir, par le peu

de

de ſuccès de l'entrepriſe de *Gigery*, qu'il n'y avoit que les projets formés par lui-même qui fuſſent dignes de ſon attention.

Peu de tems après, le roi d'Angleterre, voulant auſſi viſiter les bords Africains, arma cette eſcadre pour l'expédition de guinée, dont le prince *Robert* devoit avoir le commandement : ceux qui en ſavoient quelque choſe par leur expérience, contoient des merveilles des périls de cette expédition ; qu'il faudroit combattre, non-ſeulement les habitans de la guinée, peuple endiablé, dont les fleches étoient empoiſonnées, qui ne faiſoient jamais de quartier que pour manger leurs priſonniers ; mais qu'il faudroit eſſuyer des chaleurs inſupportables ou des pluies, dont chaque goutte ſe changeoit en ſerpent ; que ſi l'on pénétroit plus avant dans les pays, on étoit aſſailli par des monſtres mille fois plus inconcevables & plus affreux que toutes les bêtes de l'Apocalypſe.

Mais ce fut en vain que ces bruits ſe répandirent : loin d'inſpirer de la terreur à ceux qui devoient être du voyage, ce fut un aiguillon pour la gloire de ceux qui n'y avoient

que faire. *Germain* ſe préſenta tout des premiers; & ſans ſonger que le prétexte de ſa convaleſcence avoit différé la concluſion de ſon mariage avec mademoiſelle *Jennings*, il denanda la permiſſion du duc & l'agrément du roi pour y ſervir de volontaire.

Il y avoit quelque tems que le belle *Jennings* commençoit à revenir de l'entêtement qui l'avoit ſéduite en ſa faveur. Ce n'étoit plus guere que les avantages de l'établiſſement qui lui donnoient du goût pour ce mariage. La moleſſe des empreſſemens d'un amant, qui ſembloit ne rendre des ſoins que par habitude, la rebutoit, & le parti qu'il venoit de prendre ſans ſon aveu lui parut ſi ridicule pour lui, & ſi choquant pour elle, qu'elle réſolut dès ce moment de n'y plus ſonger. Elle ouvrit petit à petit les yeux ſur le faux brillant qui l'avoit éblouie, & le fameux *Germain* fut reçu comme il le méritoit, lorſqu'il vint lui donner part du projet héroïque dont nous venons de parler. Il parut tant d'indifférence & tant de liberté d'eſprit dans les railleries dont elle lui fit compliment ſur ce voyage, qu'il en fut tout déconcerté, d'autant qu'il avoit préparé toutes les conſolations

qu'il avoit cru capables de la ſoutenir en lui annonçant la funeſte nouvelle de ſon départ. Elle lui dit, " qu'il n'y avoit rien de plus „ glorieux à lui, dont le mérite avoit triom- „ phé de tant de libertés en Europe, que „ d'aller étendre ſes conquêtes dans une autre „ partie du monde ; qu'elle lui conſeilloit de „ ramener toutes les captives qu'il feroit en „ Afrique, pour remplacer les beautés que „ ſon abſence alloit mettre au tombeau. „

Germain trouva fort mauvais qu'elle eût la force de railler dans l'état où il la croyoit réduite : mais il s'apperçut que c'étoit tout de bon. Elle lui dit qu'elle prenoit cet adieu pour le dernier, & le pria de ne lui en plus faire avant ſon départ.

Juſques-là tout alloit bien pour elle. *Germain* non-ſeulement étoit confondu d'avoir eu ſon congé ſi cavaliérement : mais il ſentit redoubler tout le goût qu'il avoit eu pour elle par ces marques de ſon indifférence. Elle avoit donc le plaiſir de le mépriſer, & de le voir plus ſenſible que jamais. Ce ne fut pas aſſez. Elle voulut mal-à-propos outrer la vengeance.

On venoit de mettre au jour les épître d'*Ovide*, traduites par les beaux-eſprits de la cour. Elle ſe mit à faire une lettre d'une bergere au déſeſpoir, qui s'adreſſoit au perfide *Germain*. Elle prit pour modele l'épître d'*Ariane* à *Théſée*. Le commencement de cette lettre étoit mot pour mot les plaintes & les reproches de cette amante outragée au cruel qui l'abandonnoit. Tout cela étoit accommodé tellement quellement aux tems & aux conjonctures préſentes. Elle avoit eu deſſein d'achever cet ouvrage par une deſcription des travaux, des périls & des monſtres qui l'attendoient en Guinée, pour leſquels il quittoit une tendre amante abîmée dans la douleur : mais n'en ayant pas eu le tems, ni celui de faire tranſcrire tout cela pour l'envoyer ſous le nom d'un autre, elle mit étourdiment dans ſa poche ce fragment écrit de ſa main, & plus étourdiment encore le laiſſa tomber au beau milieu de la cour. Ceux qui le ramaſſerent connurent ſon écriture, & en tirerent pluſieurs copies qui eurent cours par la ville. Cependant ſa conduite avoit ſi bien établi l'idée de ſa ſageſſe, qu'on ne fit aucune difficulté de croire que la choſe s'étoit paſſée comme on

vient de dire. Quelque tems après, l'expédition de Guinée fut remiſe pour les raiſons que tout le monde ſait, & le procédé de mademoiſelle *Jennings* la juſtifia ſur cette lettre. Car quelques efforts que fiſſent le mérite & les nouveaux ſoins de *Germain* pour la ramener, jamais elle n'en voulut entendre parler.

Mais il ne fut pas le ſeul qui ſe reſſentit de cette bizarrerie, qui prenoit plaiſir à défunir les cœurs pour les engager bientôt après à des objets tout différens. On eût dit que le dieu d'amour, par un nouveau caprice, livrant tout ce qui reconnoiſſoit ſon empire aux loix de l'hymen, avoit en même tems mis ſon bandeau ſur les yeux de ce dieu, pour marier tout de travers la plupart des amans dont on fait mention.

La belle *Stwart* épouſe le duc *de Richemont :* l'invincible *Germain*, une Peque provinciale; milord *Rocheſter*, une triſte héritiere; la jeune *Temple*, le ſérieux *Littleton; Talbot*, ſans ſavoir pourquoi, prit pour femme la languiſſante *Bointon; Georges Hamilton*, ſous de meilleurs auſpices, épouſa la belle *Jennings;* & le chevalier de Grammont, pour le prix d'une conſtance qu'il n'avoit ja-

mais connue devant, & qu'il n'a jamais pratiquée depuis, trouva l'hymen & l'amour d'accord en ſa faveur, & ſe vit enfin poſſeſſeur de mademoiſelle d'*Hamilton.*

FIN.

TABLE DES CHAPITRES

DU TOME SECOND.

CHAPITRE PREMIER,

Récit de pluſieurs particularités arrivées à la cour d'Angleterre, Pag. 1

CHAPITRE II.

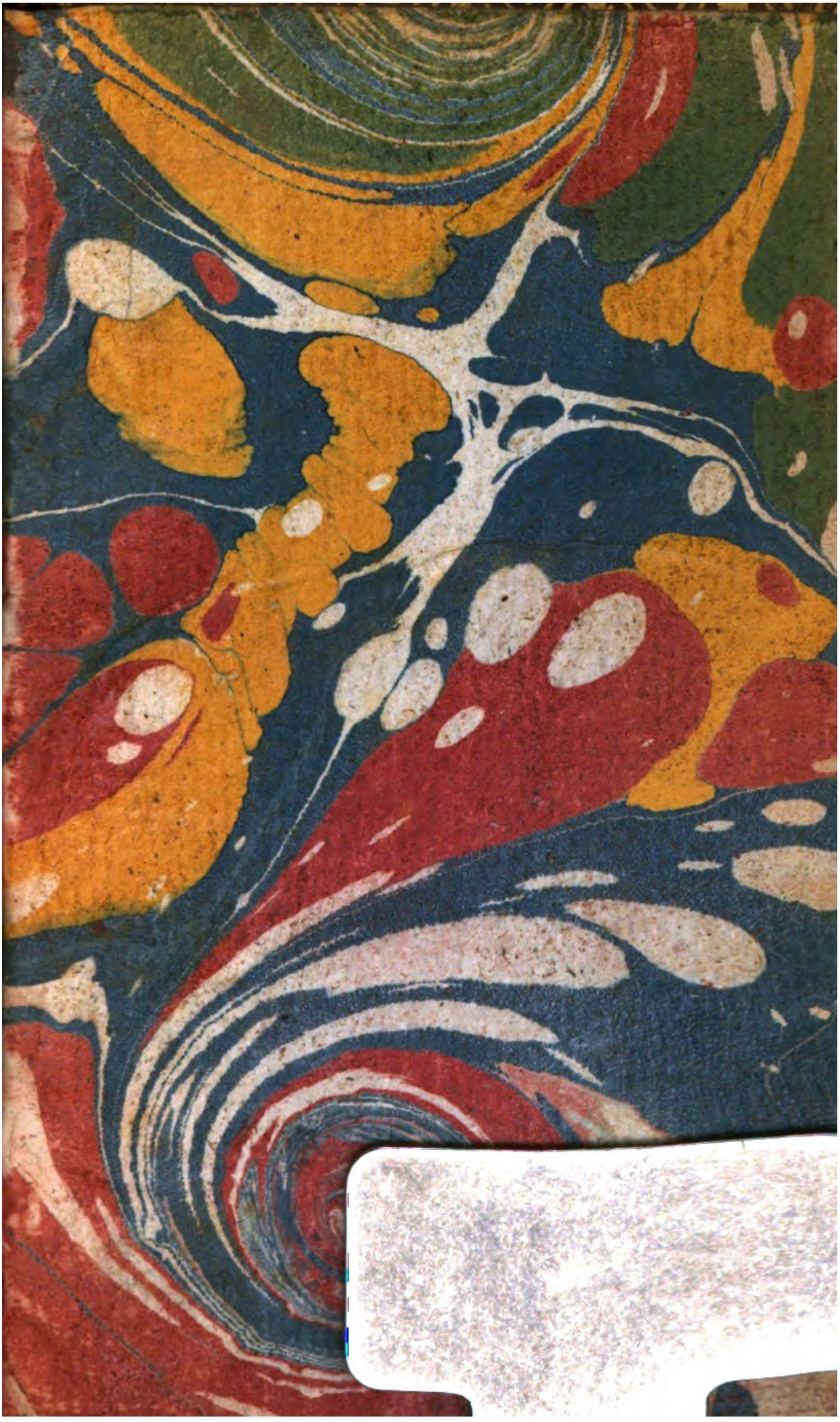
Diverſes intrigues amoureuſes de la cour d'Angleterre, 26

CHAPITRE III.

Autres intrigues amoureuſes de la cour d'Angleterre, 104

CHAPITRE IV.

Retour du chevalier de Grammont à la cour de France. Il eſt renvoyé en Angleterre. Diverſes intrigues amoureuſes de cette cour, & mariages de la plupart des héros de ces Mémoires, 181

Fin de la Table.

320280